

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ÉTUDE DES RELATIONS SIGNIFICATIVES VÉCUES PAR UN EX-DÉTENU
BÉNÉFICIAIRE D'UNE LIBÉRATION CONDITIONNELLE TOTALE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE (PSY.D./PH.D.)

PAR
FRANCE GABRION

AVRIL 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie de prime abord M. Louis Brunet, psychologue, psychanalyste et professeur à l'UQÀM, qui a cru en moi et qui a vu plus que des notes dans mon dossier universitaire. Il m'a soutenue et appuyée dans ce parcours doctoral, et a su me transmettre sa passion de la profondeur de la nature humaine.

Je remercie bien entendu Charles, cet homme qui s'est ouvert et confié à moi pour plus d'une vingtaine d'heures d'entrevue. Il m'a énormément appris, il m'a fait confiance et, malgré le sérieux de la démarche, nous avons bien ri. Il m'a à nouveau prouvé que, derrière la matricule du détenu, vit un homme qui doit porter ses démons et apprendre à les côtoyer quotidiennement, tout en aspirant au bonheur et à la liberté.

Je remercie ensuite mes deux superviseurs de la Commission scolaire de Laval, M. Yves Lafrance et Mme Lucie Trahan, ainsi que Mme Véronique Dumon et Mme Rachel Blain, mes superviseuses à la Commission scolaire des Trois-Lacs, qui m'ont tous permis de développer une co-expertise auprès des enfants du primaire. Cette clientèle, que je côtoie maintenant depuis six ans, me passionne et m'apprend énormément. Les enfants sont notre avenir, et je ne peux m'empêcher de me dire, trop souvent, que des bases vacillantes ne peuvent que mener, entre autres, à ces hommes délinquants que j'ai rencontrés au Service correctionnel du Canada. Comme quoi, agissons avant qu'il ne soit trop tard...

Enfin, je tiens à remercier mes parents, Lise et Serge, mes deux frères, Danny et Carl, et ma famille maternelle. Vous avez tous cru en moi, et cela compte plus que tout.

DÉDICACE

Je dédie cette thèse à mes parents et à mes
frères, et à tous ceux qui font de ma vie
professionnelle un lieu d'épanouissement
où riment apprentissages, collaboration et
humour.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	vii
RÉSUMÉ.....	viii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
LE PHÉNOMÈNE À L'ORIGINE DE CETTE RECHERCHE :	
LE DÉSISTEMENT CRIMINEL.....	4
1.1 Introduction.....	4
1.2 La signification du désistement.....	4
1.3 Les processus à la source du désistement.....	6
1.3 Conclusion.....	10
CHAPITRE II	
UN APERÇU DU DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ	
CRIMINELLE ET DU PROCESSUS IDENTIFICATOIRE	
DANS LES THÉORIES PSYCHOCRIMINOLOGIQUES.....	11
2.1 Introduction.....	11
2.2 Le développement de la personnalité criminelle.....	12
2.2.1 La biologie et la neuropsychologie.....	12
2.2.2 Les traits de la personnalité.....	13
2.2.3 Les perspectives socioculturelles.....	14
2.2.4 Les théories de l'apprentissage social ou sociocognitif.....	14
2.3 La psychocriminologie d'orientation psychanalytique.....	19

2.4	Comprendre les identifications à la source des relations significatives.....	34
2.5	Conclusion.....	40

CHAPITRE III LE NARCISSISME DANS UN CONTEXTE DE CRIMINALITÉ.....41

3.1	Introduction.....	41
3.2	Un bref historique.....	41
3.3	Du narcissisme sain à la psychopathie.....	43
3.4	La psychopathie : l'extrémité d'un continuum.....	46
3.5	Les caractéristiques du narcissisme pathologique.....	55
3.6	Des typologies du narcissisme pathologique.....	59
3.7	Le narcissisme dans un contexte relationnel.....	63
3.8.	Conclusion.....	64

CHAPITRE IV POUR UNE ARTICULATION ENTRE LA THÉORIE ET LES OBJECTIFS DE TRAVAIL.....66

CHAPITRE V LA MÉTHODOLOGIE.....72

5.1	Introduction.....	72
5.2	Le choix de la méthodologie.....	72
5.3	Le participant.....	73
5.4	La méthode de cueillette des données.....	74
5.5	Le cadre de l'entrevue.....	77
5.6	Les procédures.....	78
5.7	L'analyse des données.....	79
5.8	Les considérations éthiques.....	81
5.9	Conclusion.....	82

CHAPITRE VI	
ARTICLE I / UNE ÉTUDE DES RELATIONS SIGNIFICATIVES D'UN EX-DÉTENU : AUX SOURCES IDENTIFICATOIRES DE LA CONFLICTUALITÉ.....	83
CHAPITRE VII	
ARTICLE II / LA GLORIFICATION NARCISSIQUE : ÉBLOUIR POUR EXISTER.....	109
CHAPITRE VIII	
DISCUSSION.....	137
CONCLUSION.....	151
APPENDICE A	
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	155
APPENDICE B	
CERTIFICAT D'ÉTHIQUE.....	157
APPENDICE C	
NORMES DE LA REVUE FILIGRANE.....	158
APPENDICE D	
NORMES DE LA REVUE QUÉBÉCOISE DE PSYCHOLOGIE.....	162
BIBLIOGRAPHIE.....	168

LISTE DES FIGURES

Figures	Page
2.1 Modèle psychodynamique de la violence chronique.....	31
3.1 Où le trouble de la personnalité rencontre le mal.....	53
5.1 Grille d'analyse.....	81
8.1 Modèle psychodynamique du comportement criminel.....	148

RÉSUMÉ

Les raisons sous-tendant la délinquance sont diverses et nébuleuses, quoique maints auteurs aient tenté de modéliser et conceptualiser le devenir criminel. Bien que nous puissions retrouver, chez l'un ou l'autre criminel de carrière, une certaine répétition des facteurs donnant lieu au choix de ce mode de vie, il reste qu'une importante part individuelle subsiste. Dans ce travail, notre objectif principal consistait à mieux comprendre de quelle façon certaines relations plus marquantes ont pu influencer non seulement les choix d'un ex-détenu actuellement en libération conditionnelle totale, mais également la structuration de sa personnalité. Cet homme, que nous avons nommé Charles, a cumulé de multiples peines d'emprisonnement, surtout pour des délits à caractère acquisitif. À travers une démarche de récit de vie, nous avons effectué avec lui douze entretiens globalement non directifs qui ont été analysés par analyse-retour et analyse par consensus. L'analyse fait d'abord ressortir deux types de relations identificatoires marquantes : les figures paternelles et le soutien des identifications criminogènes. Nous constatons également quatre enjeux dynamiques centraux issus des intériorisations conflictuelles de ces relations. Les trois premiers enjeux ont donné lieu à trois stratégies défensives sur le plan relationnel, soit la méfiance, la protection contre l'attachement et la non-valeur accordée à autrui, alors que le quatrième a consisté en un mode de relation spécifique, empreint à la fois d'identification et de projection. Il s'agit des relations à des hommes plus jeunes. Ces éléments sont présentés dans notre premier article. Dans le second, nous dégageons trois thématiques, liées entre elles : le surinvestissement du Moi idéal, l'identification à la criminalité et la perception de soi du sujet. Cette analyse fait globalement suite aux constatations présentées dans le premier article. En outre, cette thèse comprend dans un premier temps une section portant sur le désistement criminel. Dans un deuxième temps, nous traitons de diverses théories expliquant le devenir criminel, avant d'aborder plus spécifiquement la sphère des identifications selon une approche psychocriminologique de type psychodynamique. Ensuite, nous explorons diverses facettes du narcissisme dans un contexte de criminalité. La méthodologie est par la suite discutée. Enfin, les deux articles sont présentés, et le tout se conclut par une discussion englobant les connaissances acquises dans cette recherche.

MOTS-CLEFS : relations d'objet, identifications, narcissisme, criminalité, délinquance, Moi idéal, Surmoi, psychanalyse

INTRODUCTION

N'avoir jamais et d'aucune façon besoin des autres et le leur faire voir, voilà absolument la seule manière de maintenir sa supériorité dans les relations
Arthur Schopenhauer, philosophe allemand (1788-1860)
Extrait des *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*

Tout un chacun reconnaît les influences de l'enfance sur l'adulte en devenir, en ce qui concerne les croyances personnelles, les valeurs endossées, les normes respectées et les comportements adoptés. L'enfant, l'adolescent et, ultimement, l'adulte ainsi constitué de son passé, se voient contraints de faire des choix, ces derniers se basant sur une multitude de facteurs, internes ou externes. L'homme qui décide d'accomplir un geste criminel, quel qu'il soit, aurait pu privilégier une voie différente de résolution des conflits ou d'expression des pulsions, tel que documenté, par exemple, dans *The Criminal Personality* de Yochelson et Samenow (1976). Dans le cas qui nous intéresse, ce choix a été fait, indissoluble et déterminant de par ses conséquences. De fait, l'individu rencontré pour cette thèse a été incarcéré à de multiples reprises, majoritairement pour des délits de type acquisitif. Il est logique de croire que, à la suite d'une lourde judiciarisation, une personne ayant connu autant la criminalité que la typique école du crime qu'est le pénitencier peut faire le choix de renoncer à ce qu'elle a connu jusque-là. Elle peut décider d'entamer un nouveau mode de vie basé sur un système social et moral normalement accepté par les membres d'une société. Nous pouvons mettre en doute la faisabilité et la possibilité de réussir à maintenir un tel changement.

Nous intéressant spécifiquement à l'individu lui-même, nous nous interrogeons sur les processus pouvant motiver ce choix, sur les forces à l'œuvre et sur les déterminants de l'abandon de la délinquance. Une approche psychanalytique permet d'explorer les facettes personnelles de l'individu et, sans aucun doute, plusieurs

aspects pourraient ici être traités. Par contre, nous nous concentrerons sur une influence à mi-chemin entre l'environnement et l'intrapsychique, celle des relations interpersonnelles connues et vécues par un homme en particulier. Comment ont-elles été intériorisées, quels mécanismes ont été sollicités, à qui l'individu s'est-il identifié au fil du temps? Ces identifications, précoces ou tardives, ont-elles eu un impact sur les choix de vie du sujet?

La présente recherche s'inscrit dans le cadre d'une étude intitulée « Les trajectoires de vie menant au désistement criminel : étude de l'histoire des détenus condamnés à une peine d'emprisonnement à perpétuité ». L'objectif principal de celle-ci, menée par Casoni, Brunet et Pelland (2009), consiste à :

Saisir les trajectoires de vie des détenus condamnés à une peine d'emprisonnement à perpétuité en libération conditionnelle, afin d'identifier, le cas échéant, les événements, les interactions, les points tournants et/ou les rationalisations qui influencent ces détenus à initialement cesser de commettre des délits et, subséquemment, à maintenir ce désistement criminel dans le temps, malgré les contraintes sociales, économiques et physiques auxquelles ils sont confrontés au cours de leur réinsertion sociale.

Dans cette thèse, la thématique du désistement est d'abord abordée, l'homme rencontré dans le cadre de cette étude s'étant, effectivement, retiré de toute délinquance lors de nos entretiens. Toutefois, cela ne s'avère pas central dans notre recherche, les analyses ayant ouvert une autre voie. Nous nous concentrerons donc sur le cheminement d'un individu qui, via un mode de vie criminel, a semblé s'en extraire à un moment pour toutes sortes de raisons. Tel que nous le constaterons, il n'est pas possible, dans ce cas précis, de parler d'un désistement réellement conscient et volontaire. En outre, nous tenterons de :

Identifier et comprendre, chez un ex-détenu auparavant lourdement judiciaire, les identifications à la source de relations significatives marquantes, telles qu'elles

émanent du récit de vie, qui ont pu influencer sur le cours de sa carrière criminelle et sur ses choix de vie.

Au départ, nous souhaitions aborder les raisons ayant motivé le désistement du sujet de sa criminalité. Par contre, le matériel étant insuffisant à cet égard, nous avons plutôt décidé de centrer notre attention sur la vie de l'individu, tout simplement, ainsi que sur les relations interpersonnelles l'ayant ponctuée. Nous avons donc été en mesure d'effectuer des inférences quant aux figures primaires de l'enfance du sujet. Afin de répondre à notre objectif principal, des objectifs spécifiques ont été précisés, se présentant comme suit :

- Identifier les relations d'objet qui se dégagent du récit de vie;
- Comprendre les identifications retrouvées dans le récit de vie;
- Saisir en quoi elles ont pu modifier les motivations à la vie délinquante;
- Parvenir à une généralisation de ces connaissances à d'autres cas.

Dans les sections qui suivent, la théorisation concernant le désistement criminel sera abordée dans un premier temps. Nous traiterons ensuite du développement général de la personnalité criminelle selon diverses théories, ainsi que des identifications d'après une approche psychodynamique, pour ultérieurement discuter du narcissisme dans un contexte de délinquance. Par la suite, nous verrons explicitement en quoi consiste la méthodologie employée, de type récit de vie. Ce choix qualitatif et associatif sera expliqué, tout comme les caractéristiques des analyses effectuées. Ensuite, les deux articles scientifiques composeront la majorité de ce travail. Le tout se terminera par une discussion visant à rassembler les connaissances acquises dans cette thèse

CHAPITRE I

LE PHÉNOMÈNE À L'ORIGINE DE CETTE RECHERCHE : LE DÉSISTEMENT CRIMINEL

1.1 Introduction

Le chapitre qui suit explicite sommairement ce dont il est question dans le projet global dans lequel s'inscrit cette recherche. Dans un contexte où la majorité des délinquants ne persistent pas dans la voie du crime après l'âge de 30 ans (selon Blumstein et Cohen (1987) (cités dans Maruna, 2001), 85 % des délinquants impliqués dans des vols à main armée, des cambriolages ou encore le trafic de stupéfiants se désistent de ce mode de vie dès l'âge de 28 ans en moyenne), il devient intéressant de comprendre ce phénomène du désistement et, surtout, d'étudier les raisons sous-tendant une survenue tardive. Bien que cette thématique ne soit pas dominante dans notre travail, il reste que l'individu rencontré est, au moment de nos entretiens, considéré comme extrait de la criminalité. Nous aborderons, dans le chapitre suivant, les diverses théories expliquant la criminalité ainsi que le thème principal de la thèse, soit l'effet structural des relations significatives et de leur intériorisation par identification.

1.2 La signification du désistement

Les questionnements portant sur le désistement du crime, bien qu'ayant émergé dans les premières décennies du 20^e siècle, ont connu un regain dans les années 1980 avec, notamment, les travaux de Hirschi et Gottfredson, tels que cités dans Farrall et

Bowling (1999). D'autres auteurs se sont ensuite intéressés au phénomène. Le mode de vie criminel d'ores et déjà implanté, l'individu n'a communément que deux choix : poursuivre dans cette voie ou s'en extraire. Shover (1996) (cité dans Maruna, 2001) définit le désistement comme la fin volontaire d'une participation criminelle sérieuse, alors que Farrall et Bowling (1999) le comprennent comme le moment auquel la carrière criminelle cesse. Par contre, il ne peut y avoir de moment précis, puisque le désistement doit être compris comme un processus et non pas une fin en soi. En outre, il ne peut consister en une décision ponctuelle, mais semble plutôt renvoyer au maintien d'une motivation certaine à adopter une existence respectueuse des lois, reflétée par une cessation définitive de toute criminalité (et non pas seulement par l'absence de récidive, qui réfère dès lors à la judiciarisation) (Bensimon, 2012). En ce sens, le désistement peut être défini, selon Maruna (2001), comme une abstinence permanente du crime chez des individus qui ont déjà été engagés dans une carrière criminelle persistante. Bensimon (2012) ajoute la possibilité que la délinquance soit cessée périodiquement (consistant alors en une interruption du comportement criminel) ou encore qu'elle soit définitive, ce qui consiste en ce que nous appelons « désistement ».

Hergoz-Evans (2012) ira jusqu'à inclure, dans ce phénomène (appelé « désistance » en France), le retour à une existence de citoyen ordinaire, soit celui qui travaille et qui contribue à l'économie de son milieu. Elle aborde ce qu'elle appelle des « obstacles » au désistement, auxquels les agents de probation français, entre autres, doivent faire face. Il est bien sûr permis de penser que ces mêmes difficultés se retrouvent, également, au Québec. Dans un premier temps, la réinsertion faisant partie du désistement, il importe, selon la professeure, d'également considérer toutes les contingences sociales qui y sont liées, incluant l'accès à un emploi et à un logement, ce qui, pour certains ex-détenus, s'avère fort complexe. En second, un véritable pilier permettant la cessation de toute délinquance réfère à la famille de l'individu. Tout soutien matériel et psychologique apporté par les parents, la fratrie, les cousins ou

autres peut, certainement, devenir salubre. Dans ce même ordre d'idées, il convient de rompre tout lien avec des pairs déviants et négatifs pour en fréquenter des nouveaux qui favoriseront un mode de vie licite. Enfin, il ne faut pas omettre la consommation de substances, qui se retrouve fréquemment dans les antécédents de plusieurs délinquants. Après quelques recherches sur le sujet, Hergoz-Evans (2012) mentionne que cette question concernerait environ 70 % des ex-détenus. Cette condition comporte trois difficultés, la première relevant de l'aspect récidivant de toute toxicomanie, la seconde sous-entendant le manque de connaissances sur la prise en charge de ces cas par les agents de probation en communauté, et la dernière consistant en la croyance que tant que le délinquant n'a pas décidé de cesser sa consommation, rien ne peut être entamé sur le plan thérapeutique. Le tout, de surcroît, nuisant considérablement au processus de désistement lui-même.

1.3 Les processus à la source du désistement

Il y aurait en général deux types d'explications au retrait de la vie criminelle, soit les perspectives évolutive ou sociologique. Nous les retrouvons dans le livre *Making Good – How Ex-Convicts Reform and Rebuild their Lives* de Maruna (2001). La première explication suppose que le jeune délinquant finirait logiquement, avec la maturation, par devenir un adulte responsable (Glueck et Glueck, 1940, cités dans Maruna, 2001). En d'autres mots, le passage des années viendrait influencer en lui-même la propension à la délinquance. Dans la perspective de ne pas limiter la compréhension du désistement à la seule cause biologique, Glueck et Glueck (1945) ont ensuite suggéré que « ce n'est pas l'atteinte d'un âge particulier, mais plutôt l'atteinte d'une maturation adéquate en regard de l'âge chronologique à laquelle elle survient, qui consiste en l'influence la plus significative du changement de comportement des criminels » (p. 81, traduction libre, cités dans Maruna, 2001). Laissant leur théorisation plutôt vague et imprécise, Shover (1983) a approfondi ce paradigme en attribuant le désistement criminel au changement de l'identité, du Moi

et de la façon de juger des autres et de soi. La seconde explication sous-entend que chaque délinquant présentera le besoin, un jour ou l'autre, d'obtenir un travail stable ainsi qu'une relation de couple saine.

Bien que les deux explications principales soient appuyées empiriquement, il reste que la compréhension phénoménologique du désistement demeure déficiente. Il devient alors pertinent d'étudier les enjeux psychiques de l'ex-délinquant, et d'explorer la perception qu'il a de lui-même, ses objectifs de vie et la façon dont il pense parvenir à donner du sens à son existence. Analyser ainsi l'expérience subjective de l'individu qui s'est désisté ne peut qu'apporter un éclairage supplémentaire sur la compréhension criminologique des liens sociaux et de l'âge sur le processus de désistement (Farrall et Bowling, 1999; Laub et Sampson, 1993).

Selon Shover (1996), une certaine conscientisation survient chez l'ex-délinquant qui se désiste, celle-ci se caractérisant par les éléments suivants (tels que retrouvés dans Maruna, 2001) :

- L'acquisition d'une nouvelle perception de soi, particulièrement comme individu criminalisé;
- Une conscience accentuée du temps qui passe;
- Une révision des aspirations existentielles afin d'y inclure des objectifs tels que la satisfaction, la paix et des relations interpersonnelles harmonieuses.

De même, Gove (1985, p. 128, cité dans Maruna, 2001) relie le désistement du crime à des changements individuels tels que :

- Le passage de l'égoïsme à la préoccupation des autres;
- Une acceptation grandissante des valeurs sociales et des comportements socialement admissibles;
- Le besoin d'un bien-être dans les relations sociales;
- Une préoccupation face à la question de la signification de la vie.

Maruna, Porter et Carvalho (2004) ont d'ailleurs conclu dans une étude que la décision de cesser toute délinquance évoluait souvent en une conviction relative à son histoire personnelle. Ils ont dégagé trois « distorsions cognitives » de ces ex-délinquants :

- Plusieurs affirment que l'auteur des délits n'était pas leur vrai « moi »;
- Certains soulignent que le désistement consiste en fait en une façon d'échapper au contrôle social et de se rebeller en regagnant sa liberté;
- D'autres encore tentent de donner une autre signification au passé, ceci afin de ne pas le répéter ou d'éviter la honte. Nous pouvons ici retrouver les ex-détenus qui deviendront intervenants sociaux ou qui aideront autrui à travers leur propre expérience de criminalité.

À travers ces certitudes, le délinquant qui fait le choix rationnel et conscient de se retirer du crime se construit aussi, parallèlement, une nouvelle identité. De fait, l'histoire du passé et celle du présent ne correspondent plus et il s'agit en quelque sorte, pour l'individu, d'une façon de recommencer positivement sa propre vie.

En terminant, il est pertinent de présenter une liste de facteurs pouvant contribuer au désistement, dont certains ont déjà été nommés antérieurement. Cette liste ayant été établie par un criminologue praticien en France (Bensimon, 2012) à la suite d'une revue de la littérature incluant les auteurs cités précédemment et plusieurs autres, elle s'avère à notre avis complète et exhaustive :

- L'âge et la vieillesse : considérés comme un « frein naturel », ils réfèrent ici à la condition physique et psychologique qui fera en sorte que le délinquant ne sera plus « capable » de poursuivre dans la criminalité;
- La perte de libido : peut avoir un impact sur les délinquants sexuels, chez lesquels le désir sexuel réfère à leur passé d'agresseurs;

- Une lourde peine et la crise existentielle concomitante : le temps passe entre les murs sans que l'individu ait l'impression d'avoir construit quoi que ce soit de positif;
- Le suivi criminologique : le délinquant a le choix de prendre en charge son avenir, ou de persister dans un mode de vie criminel; ce choix lui revient, malgré toute l'aide apportée par les intervenants;
- La formation professionnelle et l'éducation;
- Les programmes de conditionnement comportementaux;
- La famille et l'amour, incluant le deuil, la perte ou la rupture;
- La religion;
- Les remords : la présence d'empathie est gage d'un meilleur pronostic;
- La confrontation avec la ou les victime(s);
- La maladie, un accident ou un handicap versus la prise en charge de soi (sports, hygiène de vie);
- Un bon emploi : ce qui permet le plus à l'ex-détenu de persévérer dans la voie du « bon citoyen »;
- La médiatisation du cas;
- L'armée : un engagement entre la fin de l'adolescence et l'âge adulte peut contribuer à amoindrir toute forme de délinquance;
- Un statut de délateur : le délinquant dénonce d'autres criminels, signant ainsi la fin de sa propre implication;
- La trahison : le délinquant qui a été trahi par d'autres peut décider de se retirer du crime ou encore de disparaître sous une fausse identité;
- L'impact de l'incarcération : dans les pays où la torture prévaut et où le droit n'est que collatéral, ou encore par rapport à la répétition des détentions;
- La rencontre avec des détenus : pour les plus jeunes, gage de dissuasion d'entamer une carrière criminelle.

Plus encore, Maruna et LeBel (2012) parlent d'une théorie qu'ils ont récemment développée et qui suggère que si le changement chez l'individu est reconnu par les autres et reflété ainsi, le désistement sera d'autant plus facilité. Cela réfère, en outre, à l'effet Pygmalion observé en éducation, qui sous-entend que les élèves face auxquels les attentes sont élevées réussiront davantage que les autres (prophétie autoréalisante).

En somme, ces définitions, explications et facteurs du désistement permettent de tracer les bases d'une compréhension phénoménologique des raisons sous-tendant le désistement et également le maintien de cette condition. Ils encouragent également une investigation plus psychodynamique, et donc plus approfondie et subjective du même processus. Effectivement, ces conceptualisations sont moins nombreuses que celles portant sur la période antérieure à la délinquance et, surtout, très peu psychodynamiques, et elles permettent d'envisager brièvement en quoi les criminels de carrière en viennent à s'extraire de leur mode de vie, jusqu'alors privilégié.

1.4 Conclusion

Bien au-delà d'un choix, le désistement de la voie criminalisée se base sur des motivations, qui peuvent être partiellement extrinsèques, mais qui pourra se maintenir dans le temps uniquement grâce à des motivations intrinsèques et propres à l'individu. Ce processus de retrait du crime suppose une évolution, une maturation chez le délinquant, qui sera suffisamment puissante pour définitivement clore toute implication marginale et, surtout, illégale.

CHAPITRE II

UN APERÇU DU DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ CRIMINELLE ET DU PROCESSUS IDENTIFICATOIRE DANS LES THÉORIES PSYCHOCRIMINOLOGIQUES

2.1 Introduction

La délinquance a été conceptualisée par diverses approches et comprise à travers divers canaux, tels que l'environnement, la famille, les pairs, les événements de la vie, la personnalité, le caractère et la génétique, pour ne nommer que ceux-là. De même, il est possible de retrouver quatre définitions du comportement criminel, selon l'angle adopté (Andrews et Bonta, 2015, p. 11, traduction libre) :

- 1- Légal : le comportement criminel réfère aux actions qui sont considérées comme illégales par l'état et punissables par la loi;
- 2- Moral : le comportement criminel correspond aux gestes qui violent les normes religieuses et morales et qui sont punissables par des entités spirituelles supérieures;
- 3- Social : le comportement criminel réfère aux actions qui violent les normes habituelles et traditionnelles et qui sont punissables par la communauté;
- 4- Psychologique : le comportement criminel consiste en des actes qui peuvent rapporter à celui qui les pose tout en infligeant de la douleur ou une souffrance à des tiers (dans ce contexte, le comportement criminel est aussi considéré comme étant antisocial).

Nous pouvons donc comprendre que, selon les cultures et les époques, il existe diverses façons de penser la criminalité, d'y réagir et de la punir. Dans une

perspective psychologique, plusieurs auteurs ont tenté d'expliquer la délinquance. Aussi ferons-nous une révision de ce qui est d'abord plus général, soit en débutant par les multiples théories expliquant l'émergence de la criminalité, pour ensuite aborder les conceptualisations plus psychanalytiques. Nous passerons enfin au thème de notre travail et tenterons de comprendre en quoi certaines influences relationnelles externes peuvent influencer la personnalité de l'individu et faire émerger, via des processus identificatoires particuliers, une tendance à la criminalité.

2.2 Le développement de la personnalité criminelle

Lors de l'analyse de la personnalité et du comportement du délinquant, plusieurs facteurs doivent être considérés. C'est l'interaction entre diverses variables qui mèneront, ou pas, à la criminalité. Outre la théorie psychodynamique, de laquelle nous discuterons dans la section suivante, il convient de présenter quelques autres explications, ou théorisations, de la nature humaine et des différences individuelles.

2.2.1 La biologie et la neuropsychologie

Il s'agit de s'intéresser à la constitution de l'individu, aux prédispositions génétiques et aux processus biologiques dynamiques (conditionnement classique et activité hormonale). La neuropsychologie des émotions et du contrôle de soi est également au centre de ces théories, qui explorent aussi en quoi certaines conditions peuvent affecter la santé physique ainsi que le comportement (par exemple : effets de l'alcool, lésion cérébrale, etc.) (Andrews et Bonta, 2015). Dans ce même ordre d'idées, Pilon et Séguin (2013) rapportent les principaux résultats d'études sur le sujet, parlant d'abord d'habiletés verbales plus faibles chez le délinquant ou encore de difficultés sur le plan des fonctions exécutives (ce qui comprend le contrôle inhibitoire, la mémoire de travail ou encore la flexibilité cognitive). Les auteurs observent toutefois

que des recherches supplémentaires s'avèrent nécessaires pour explorer davantage la nature de ces lacunes.

2.2.2 Les traits de la personnalité

Un premier modèle, celui d'Eysenck (Eysenck, 1964; Eysenck et Eysenck, 1985), comporte trois dimensions : le névrosisme (stabilité émotionnelle, niveau d'angoisse), le psychotisme (froideur, hostilité, manque d'empathie) et l'introversion-extraversion (prudence, timidité et calme versus extériorisation, désinhibition et impulsivité). Un haut niveau de psychotisme suggère une faible acceptation des normes sociales, une immaturité ainsi qu'un manque de respect envers les figures d'autorité. Cette dimension de la personnalité se retrouve donc souvent chez le délinquant (Eysenck, 1964; McIntosh Fuller, 2012).

Le modèle du « Big Five » (Digman, 1990; Goldberg, 1981) est bien connu en psychologie. Il suppose cinq facettes de la personnalité, cinq traits qui se retrouvent, variablement, chez chaque individu (entre parenthèses, des qualités retrouvées chez ceux qui obtiennent un score élevé à ces échelles) : le névrosisme (anxiété, colère, hostilité, impulsivité, hypocondrie, nervosité), l'extraversion (sociabilité, optimiste, émotions positives, recherche d'excitation), l'ouverture à l'expérience (créativité, ouverture d'esprit, curiosité, originalité, imagination), l'amabilité (confiance, générosité, compassion, indulgence, franchise, crédulité) et l'esprit consciencieux (compétence, discipline personnelle, organisation, fiabilité, ponctualité, ambition, persévérance). Ces traits sont présents internationalement et comprennent une certaine part d'hérédité. Ils ont aussi tendance à demeurer stables au cours de la vie adulte. Bien sûr, la prédominance des uns par rapport aux autres tracera des portraits cliniques différents. Ainsi, il semble qu'un score élevé sur le plan de l'esprit consciencieux et de l'amabilité soit relié, négativement, à la criminalité, alors qu'un

haut niveau de névrosisme se retrouve souvent chez les personnalités délinquantes (Andrews et Bonta, 2015; McIntosh Fuller, 2012).

2.2.3 Les perspectives socioculturelles

Ces conceptualisations s'intéressent aux effets de la famille, des pairs et de la communauté sur le comportement individuel, ce dernier étant également influencé par l'éducation familiale ou scolaire, ou bien par les pairs. Certaines de ces théories mettent aussi l'accent sur les effets probables du genre, du statut socio-économique et de l'origine ethnique (Andrews et Bonta, 2015).

Plus précisément, les théories sociales supposent que le comportement criminel soit le reflet d'une détresse liée à des inégalités sociales. Selon cette perspective, il est considéré qu'un statut socio-économique faible, des échecs scolaires ou professionnels, un sentiment d'aliénation, la perception d'avoir des opportunités limitées et l'adoption de valeurs des classes sociales inférieures, ainsi que le fait de faire partie d'un gang, sont autant de facteurs de risque liés à la criminalité (Andrews et Bonta, 2015). Par exemple, la théorie de l'anomie de Merton (1938) suggère que la délinquance soit le résultat de la recherche du succès, alors que les voies légales semblent simplement fermées aux plus démunis. Il est proposé que les délinquants des classes sociales inférieures se conforment à des valeurs criminelles tout en tirant avantage des opportunités ainsi créées. Toutefois, il reste que cette façon de penser la criminalité est limitée et ne permet pas de comprendre la psychologie derrière le crime.

2.2.4 Les théories de l'apprentissage social ou sociocognitif

Par une interrelation entre l'observation par apprentissage et la cognition, il est supposé que l'enfant apprend par imitation et par modelage, au regard des

comportements qui sont récompensés. Sur le plan plus sociocognitif, il s'agit également de tenir compte des attentes, des normes individuelles, des objectifs à atteindre et du sentiment d'auto-efficacité. Ainsi, des normes trop exigeantes ou encore un sentiment d'auto-efficacité dysfonctionnel pourront se solder par une pathologie.

Nous pouvons citer comme exemple la théorisation psychosociale, qui soutient que les probabilités de commettre un geste criminel augmenteront en présence de récompenses renforçant cet acte et diminueront s'il y a un coût (punition) qui y est rattaché. Des pairs déviants, des antécédents de comportements antisociaux, un trouble de la personnalité antisociale et des problèmes à la maison, au travail ou à l'école sont autant de facteurs de risque associés à cette conceptualisation (Andrews et Bonta, 2015).

Autre exemple, la théorie de l'association différentielle sous-entend que le comportement criminel serait l'expression d'un déséquilibre entre les renforcements et les punitions du comportement antisocial et prosocial. Les deux facteurs de risque principaux, ici, sont l'adoption d'une attitude antisociale et l'affiliation à des pairs délinquants (Andrews et Bonta, 2015). De surcroît, plus l'individu est exposé à la criminalité, plus le risque de devenir criminel s'intensifie. Cette théorie ayant d'abord été conceptualisée par Sutherland (1947), elle a été peaufinée par Burgess et Akers en 1966, qui y ont introduit les principes du conditionnement opérant (punitions ou renforcements positifs ou négatifs), parlant alors de la théorie de l'apprentissage social. Ainsi, plus un comportement est gratifié, plus il sera répété.

Comme autres auteurs déterminants des théories de l'apprentissage, nous pouvons citer Dollard, Doob, Miller, Mowrer et Sears (1939) de l'École de Yale, ainsi que Bandura (1977, 1985), sur lequel nous reviendrons, mais qui a tout particulièrement travaillé sur la théorie sociocognitive. Ainsi, suivant les approches psychanalytique,

comportementale et sociologique, Dollard et ses associés ont posé l'hypothèse d'un lien entre l'agression et la frustration, à l'origine d'ailleurs du développement de la théorie de l'apprentissage social. Ils supposent que l'agression est une conséquence directe de la frustration et qu'elle vise à blesser un tiers. Aussi, la capacité à inhiber un comportement d'agression est liée au risque de punitions rattachées à l'acte. Plus l'inhibition sera importante, plus l'agression risque d'être déviée (ne visant pas une personne en particulier) ou redirigée. Notons toutefois que ce genre de modèle ne tient pas compte des caractéristiques individuelles, s'appuyant sur un simple rapport de cause à effet.

Sur le plan de la personnalité, certaines dimensions fondamentales viennent modeler tout être humain, et celles-ci comprennent des bases biologiques et héréditaires qui évoluent en relation avec les réponses de l'environnement. Ainsi, il est suggéré que certaines variables clefs servent à prédire ou à réprimer le comportement. Il y en a quatre, tout particulièrement, qui seraient susceptibles de déterminer les choix comportementaux. Cette combinaison, nommée le « Big Four » par Andrews et Bonta (2015), est la suivante : les cognitions antisociales (attitudes, valeurs, croyances, rationalisations; colère, ressentiment, attitude négative par rapport à la justice, justification du crime, etc.), des antécédents de comportement antisocial (délinquance précoce, arrestations dès le début de l'adolescence, délits variés), l'affiliation avec des pairs déviants (incluant la désaffiliation d'avec des pairs prosociaux) et les prédispositions personnelles (impulsivité, témérité, recherche de sensations fortes, agressivité, manque d'empathie). Les deux auteurs ajoutent aussi quatre autres variables de moindre impact (nommées le « Moderate Four ») : les circonstances familiales et maritales (qualité des relations, attentes comportementales, discipline et supervision parentales), l'école et le travail (relations avec les autres, niveau de performance et de satisfaction), les loisirs (implication dans des activités prosociales, niveau de satisfaction) et l'abus de substances (problématique de toxicomanie ou d'alcoolisme). Selon Andrews et Bonta (2015), d'autres facteurs peuvent influencer

la criminalité, mais de façon beaucoup plus anodine : la détresse personnelle, la présence d'un trouble de santé mentale, la santé physique, la crainte de la judiciarisation et l'origine sociale.

Dans ce contexte d'interaction entre la personne et l'environnement, nous ne pouvons passer outre les études de Patterson, qui sont incontestablement centrales et pertinentes. Plus exactement, sa théorie de la coercition (1982) suit le courant de la théorie de l'apprentissage social et sociocognitif, telle que conceptualisée par Bandura (1977, 1985), cette dernière portant sur les effets de l'imitation, du renforcement et de la punition sur le comportement, le tout étant modéré par les mécanismes cognitifs de l'individu (Larzelere et Patterson, 1990). La théorie de la coercition soutient que les réactions des parents peuvent motiver la présence de comportements perturbateurs, tout en négligeant les comportements qui sont prosociaux. L'intérêt de cette théorie se porte strictement sur ce qui détermine le comportement agressif de l'enfant. À la base, Reid et Patterson (1989) soulèvent deux facteurs de risque familiaux : un vécu de stress (par exemple, une séparation ou un divorce) affectant les mesures disciplinaires parentales et des antécédents de comportements antisociaux chez l'un des parents, ou chez les deux. Ajoutons que le statut socio-économique de la famille n'a aucun effet direct sur l'émergence de la délinquance juvénile (cet effet est toutefois modéré sur une délinquance débutant vers l'âge de 13 ans), cette dernière se trouvant plutôt totalement soumise aux pratiques parentales (Larzelere et Patterson, 1990). De fait, des parents trop sévères, dont la discipline est inefficace, semblent se trouver à la source des comportements coercitifs adoptés par l'enfant, ces derniers renforçant l'idée que l'agressivité et la violence peuvent régler les problèmes et servir à gérer les relations. En fait, une telle discipline peut s'exacerber si elle est accompagnée, chez le parent, d'attributions hostiles face à son enfant (Snyder, Cramer, A Frank et Patterson, 2005). Le parent qui croit que son enfant agit délibérément est susceptible de réagir d'une façon inappropriée à ses comportements. Tenant pour acquis que le problème se trouve « dans » l'enfant, il

devient alors inutile d'adopter d'autres mesures disciplinaires, plus profitables (Snyder *et al.*, 2005). Il s'agit dès lors d'un cercle vicieux mettant en relation 1) des attributions hostiles du parent envers son enfant; 2) une discipline inefficace; et 3) l'interaction existant entre les deux (Snyder *et al.*, 2005). Ainsi, plus l'enfant présente un trouble comportemental sévère, plus le parent lui attribuera des traits négatifs et des intentions malveillantes (Reid et Patterson, 1989; Snyder *et al.*, 2005). En somme, « autant le parent que l'enfant contribuent au « trait » de l'agressivité infantile » (Reid et Patterson, 1989, p. 111) et « ce n'est pas les caractéristiques du parent *ou* de l'enfant qui placent l'enfant à risque – il s'agit de l'*interaction* des deux » (Ibid, p. 115).

Dans l'ensemble, Patterson soutient que les pairs déviants, un manque de supervision parentale (soit ne pas se préoccuper des relations, des activités et de la vie de son enfant) et des échecs scolaires à l'adolescence sont susceptibles de précipiter la perpétration d'activités criminelles et l'affiliation à un groupe délinquant. D'ailleurs, une étude de Patterson et Dishion en 1985 soutient la combinaison 1) supervision parentale; 2) habiletés sociales; 3) compétences scolaires; et 4) pairs déviants, comme étant des déterminants essentiels à l'émergence du comportement délinquant. Patterson, Dishion et Yoerger (2000) suggèrent que le non-respect des règles, les comportements risqués ainsi que la multiplication des gestes antisociaux chez les adolescents sont associés avec un manque de supervision parentale, une recherche précoce d'autonomie et l'affiliation avec des pairs déviants. Il est aussi proposé qu'il existe une seule trajectoire (séquence) menant à la délinquance juvénile chronique (et violente), incluant d'abord des traits antisociaux chez le jeune, des arrestations précoces (avant l'âge de 14 ans) et, enfin, une augmentation de la sévérité des délits à l'adolescence (Patterson, Forgatch, Yoerger et Stoolmiller, 1998). Les auteurs rejettent donc l'idée d'une trajectoire tardive pour prédire les effets négatifs et à long terme de la délinquance chronique adulte. Aussi, plus le dysfonctionnement dans la discipline parentale est sévère, plus l'immersion dans la trajectoire sera importante

(Patterson *et al.*, 1998). Sans nier la conceptualisation de Moffitt (1993) portant sur les trajectoires précoce ou tardive, cela met en évidence la sévérité accrue de la délinquance lorsque celle-ci s'installe rapidement, se caractérisant dès lors d'une violence physique, de rejets plus fréquents et sévères des pairs et de l'émergence à l'âge adulte d'un trouble de la personnalité antisociale (Granic et Patterson, 2006).

Enfin, Snyder, Schrepferman, Bullard, McEachern et Patterson (2012) établissent une distinction entre les comportements antisociaux manifestes (« overt ») et masqués (« covert ») (ce qui n'est pas sans rappeler cette même différenciation pour le trouble de la personnalité narcissique, dont nous reparlerons). Ils mentionnent que les comportements manifestes surviennent rapidement dans le développement de l'enfant tout en se multipliant au fil du temps (se transformant ainsi en une carrière criminelle), alors que ceux qui sont masqués diminuent ou restent stables. Aussi, la dynamique développementale de l'enfant qui se trouve dans l'une ou dans l'autre de ces catégories ne sera pas la même, et les garçons seront plus susceptibles d'agir physiquement que les filles (Snyder *et al.*, 2012). Toutefois, le rejet des pairs et l'affiliation avec d'autres jeunes délinquants, dès un jeune âge et pour les deux sexes, sont à la source des comportements antisociaux, surtout ceux impliquant la violence. Le manque de supervision parentale vient aggraver cette relation (Snyder *et al.*, 2012).

2.3 La psychocriminologie d'orientation psychanalytique

Nous avons vu que plusieurs auteurs ont tenté de catégoriser la délinquance, d'en limiter les subtilités dans des typologies précises et prédéterminées. En criminologie, par exemple, Moffitt (1993) a déduit qu'un faible pourcentage d'adolescents criminalisés le seront toujours une fois adultes. Effectivement, la plupart des jeunes s'étant impliqués dans des comportements délinquants à l'adolescence cesseront toute activité dès le début de l'âge adulte, se fixant alors de nouveaux objectifs prosociaux

tels qu'obtenir un emploi stable, avoir une carrière, trouver un partenaire amoureux et avoir éventuellement une famille (Moffitt, 1993). De la théorie de Moffitt a découlé une typologie, différenciant les comportements antisociaux sérieux de ceux qui sont légers et comprenant donc le comportement antisocial persistant et celui limité à l'adolescence.

Alors que ce genre de nosographie duale peut s'avérer limitative sur le plan des distinctions individuelles, il devient pertinent de rendre compte de la délinquance à partir d'un paradigme tenant ses sources des conflits intrapsychiques, des mécanismes de défense et des modalités relationnelles entretenues, ce que Kernberg, par exemple, est parvenu à faire grâce à une étude plus précise de l'organisation limite (de 1967 à 1998). Dans ce sens, il est primordial de mentionner également l'apport de Balier dans ce domaine, qui suppose que tout comportement violent proviendrait d'une incapacité à maîtriser les pulsions. Ainsi, dans *Psychanalyse des comportements violents* (1988) et *Psychanalyse des comportements sexuels violents* (1996), Balier explique ses idées selon certains angles, incluant les rêves, les phobies, le déni et le clivage, l'autoérotisme et la capacité synthétique du Moi ainsi que le régime pulsionnel. Il constate que les comportements de violence ont surtout tendance à survenir lors de l'adolescence, au moment où des perturbations narcissiques sont constamment en cause (Balier, 1988), ce qui sera amplement abordé dans le chapitre suivant. En somme, la pratique de Balier lui a permis de considérer deux groupes de pathologies différentes. La première réfère à la répétition de comportements agressifs, cette agressivité n'étant pas totalement assumée par le Moi. La psychopathie, entre autres, en fait partie. La seconde pathologie implique un fonctionnement mental vivide reposant sur la projection, et qui se rapproche de la psychose. Balier (1988, 1996) considère dans ces deux cas que l'agressivité libre dirigée vers l'extérieur devient presque positive, suggérant la libération du Moi de l'effet autodestructeur du Surmoi et permettant la création de nouvelles relations d'objet. L'auteur suppose donc que l'individu violent est fondamentalement fragile narcissiquement, s'est

identifié à un objet maternel terrorisant (processus d'identification à l'agresseur et clivage du Moi pour contrecarrer l'angoisse suscitée) et est susceptible de laisser s'exprimer une agressivité libre qui s'impose au moindre déclencheur de colère.

D'autres auteurs ont également exploré la question, notamment Lebovici et R. Diatkine (1972), qui comparent l'agressivité liée au narcissisme et aux relations d'objet, tout en étant un produit de la pulsion de mort, et l'agression, qui consiste en une production du Moi qui vise la maîtrise de l'objet. Dans tous les cas, l'agressivité libre est fondamentalement narcissique et libidinale, et elle vise la domination de l'objet (Balier, 1988). Pour R. Diatkine (1966), les conduites d'agression réfèrent à des représentations parentales que l'individu souhaite détruire. Dans ce même ordre d'idées, Bergeret (2010), avec son concept de la violence fondamentale, perçoit également cela comme une énergie libidinale, dont l'évolution au cours du développement est susceptible de changer selon l'environnement. Toutefois, dans sa théorisation, la violence fondamentale relève des pulsions de vie, et non des pulsions de mort comme c'est le cas pour l'agressivité. Il propose d'autres distinctions utiles entre les notions d'agressivité et de violence fondamentale. D'abord, selon lui, l'agressivité vise un objet spécifique, alors que la violence fondamentale suppose une cohésion de l'identité narcissique où objet et sujet ne font qu'un. L'objet n'est alors toujours pas individualisé. Ensuite, l'agressivité vise la destruction d'un objet précis, alors que la violence fondamentale se centre sur le sujet uniquement. En outre, Bergeret (2010) fait un certain parallèle entre la violence fondamentale et les pulsions partielles, archaïques et déliées, de la théorie freudienne. Bien que ces diverses conceptions de la délinquance permettent de comprendre la personnalité de l'individu qui commet les gestes délictueux, indépendamment de son environnement, nous ne pouvons passer outre ceux qui ont tout de même privilégié une approche nosographique, l'objectif étant alors de catégoriser et de classer certains types de délinquances ou d'individus.

Par exemple, Aichorn (1925), psychanalyste autrichien et tenant de l'œuvre freudienne, observe deux types de délinquance dans son manuscrit *Wayward Youth*, duquel les éléments principaux sont repris dans Casoni et Brunet (2003). La première, comprise comme une délinquance névrotique, se rapporte à des adolescents qui commettent des délits par méconnaissance des normes sociétales. Il s'agirait d'un signe de régression. Il semble que les actes soient ici de nature transitoire. Par contre, la seconde catégorie, celle des délinquants caractériels, serait à même d'expliquer la criminalité dite de carrière. Les jeunes inclus dans cette typologie ont connu un arrêt développemental ayant pour conséquence fondamentale un narcissisme caractérisé par un manque d'empathie. Nous ne pouvons ignorer la ressemblance directe entre ceci et la psychopathie telle que comprise aujourd'hui.

Redl et Wineman (1951) identifient trois types de délinquance en lien avec le Moi : le code moral délinquant, les valeurs non délinquantes et les valeurs ni délinquantes, ni socialement acceptées. Le premier type réfère à une conscience rattachée à la délinquance, ce qui permet un détachement des attentes environnementales. Le second type suggère que le jeune ressent de la culpabilité lorsqu'il pose un délit; il faut donc qu'il fasse taire sa conscience morale afin d'agir librement. Le dernier type suppose un enfant impulsif dont la conscience n'a pas particulièrement d'attache. Redl et Wineman en viennent ensuite à penser vingt-deux déficiences du Moi du délinquant, qui peut autant être grandement développé que lacunaire selon les contextes. Ces insuffisances manifestées par le Moi ne permettent pas aux jeunes de s'adapter adéquatement aux attentes sociales et morales, tout en soutenant leur délinquance et gérant culpabilité et angoisse. Voici ces déficiences, telles que retrouvées dans Casoni et Brunet (2003, p. 90) :

- 1- L'intolérance du Moi à la frustration;
- 2- Les difficultés du Moi à éliminer l'angoisse, l'insécurité et la peur, ces sentiments pouvant mener à des pertes de contrôle;

- 3- L'incapacité du Moi de résister à la tentation, que ce soit l'attrait d'un objet en particulier ou le désir d'imiter le comportement d'un pair;
- 4- La faiblesse du Moi devant l'effet pernicieux du groupe;
- 5- Les difficultés du Moi à accepter la sublimation, s'avérant plutôt de nature présentiste;
- 6- L'incapacité de prendre soin des objets en vue de leur utilisation future;
- 7- La panique devant la nouveauté et la tendance à réagir en se convaincant de son propre savoir, en prenant possession agressivement ou en tournant au ridicule ce qui n'est pas connu;
- 8- L'incapacité à éviter que les expériences passées contaminent les situations présentes;
- 9- La désorganisation du Moi devant le sentiment de culpabilité, ceci en adoptant des comportements de retrait, d'agression ou de destruction;
- 10- La non-reconnaissance de sa responsabilité dans certaines chaînes d'événements;
- 11- L'incapacité du Moi à établir des contrôles de substitution en l'absence, par exemple, de contrôle extérieur;
- 12- L'incapacité à résister aux offres de satisfaction inattendues;
- 13- L'incapacité à recourir à des images de satisfaction passées si la situation actuelle est frustrante;
- 14- Le manque de réalisme devant les règles et la routine, perçues comme persécutrices et limitatives;
- 15- La déficience de la notion du temps, soit une confusion par rapport aux repères du passé et une difficulté à se projeter dans l'avenir;
- 16- L'incapacité d'évaluer la réalité sociale;
- 17- L'incapacité de tirer profit de ses expériences passées;
- 18- L'incapacité de tirer profit des expériences des autres;

- 19- La réaction inadéquate à l'échec (évitement de certaines activités), à la réussite (plus grande témérité) et à l'erreur (confirmation de l'identité négative);
- 20- La réaction inadéquate à la compétition (difficulté à endurer les frustrations et les défaites);
- 21- La non-intégrité du Moi au contact du groupe, alors que l'adaptation est impossible et qu'une tendance à l'exploitation est présente;
- 22- L'absence de réalisme dans l'évaluation de ses moyens.

En soutien à ces lacunes évidentes du Moi, les enfants agressifs, qui deviennent bien sûr adultes, utiliseront également maintes stratégies pour s'autopréserver et se protéger de la souffrance ou de la culpabilité (Redl et Wineman, 1951). Par exemple, des rationalisations ou encore l'évitement peuvent être mis en place pour étouffer la sévérité du Surmoi. Aussi, des mesures sont prises pour soutenir les comportements fautifs et la recherche de gratifications, le tout ayant pour effet de nourrir la délinquance et de la percevoir comme une voie de satisfaction.

Ne recourant pas à une méthode nosographique, mais plutôt à un continuum, Debuyst (1968) (cité dans Casoni et Brunet, 2003) pense la délinquance en tant que processus névrotique involontaire qui permet de surpasser des événements autrefois survenus qui hantent l'individu. En ce sens, il s'agit de diminuer une tension interne via un passage à l'acte. À l'opposé, Debuyst imagine aussi une délinquance dite normale qui provient plutôt de la notion de choix. Un criminel oscillera donc entre ces deux pôles, entre le libre-arbitre et l'inévitable.

Si nous allons au-delà des théorisations qui privilégient la catégorisation, nous remarquons que certains auteurs, très attachés à l'individualité, ont plutôt noté des influences surmoïques remontant à la petite enfance. En ce sens, il est essentiel d'étudier les écrits de Freud. Rappelons ici que le célèbre fondateur de la

psychanalyse n'a que peu abordé le sujet de la délinquance ou de la violence. Cette dernière sera abordée, dans un premier temps, dans l'ouvrage *Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique* (1916). Il y est suggéré que ceux qui agissent criminellement y seraient contraints pour se punir, mus par un sentiment de culpabilité qui demeure au niveau de l'inconscient, celle-ci provenant du complexe d'Œdipe alors que le garçon veut éliminer son père et se lier sexuellement à sa mère. Le Surmoi ferait en sorte que le délinquant accomplit un geste criminel afin d'expier une faute et de se libérer de l'oppression ressentie. Freud ajoute la possibilité que l'individu agisse par impossibilité pour lui de se voir réussir. Casoni et Brunet (2003) remarquent que, dans *Le moi et le ça* (1923), Freud « [...] décrit le soulagement ressenti par certains criminels lorsque, ayant été arrêtés, ils peuvent rattacher leur sentiment de culpabilité, lourd, intangible et obsédant parce que sans objet, à une faute réelle et actuelle » (p. 42). Le psychanalyste développe ultérieurement sa pensée, dans *Malaise dans la civilisation* (1929), alors qu'il traite d'une tendance à l'agression susceptible de troubler les relations humaines et le bon fonctionnement social, et *Pourquoi la guerre?* (1933), dans lequel une communication avec Einstein apporte un éclairage sur la violence et l'agressivité dans un contexte de pouvoir social.

Melanie Klein, avec son étude approfondie de la prime enfance, observe également un lien indéniable entre culpabilité et criminalité. Le passage entre la position schizoparanoïde et la position dépressive est déterminant dans l'évolution de la personnalité. Dans le cas du délinquant, il sera possible de noter des défenses maniaques visant à protéger le Moi des conflits et de l'angoisse. En cohérence avec ce que l'on retrouve dans *Le Moi et le Ça* de Freud, Klein (1927) reprend l'idée d'un sentiment de culpabilité à la source de la criminalité, expliqué par la fixation précoce du Surmoi dans le développement de l'enfant. Plus tard, la psychanalyste conclut plutôt à une criminalité tenant sa source d'une angoisse provenant d'un Surmoi primitif exceptionnellement sévère. Ce ne serait donc pas tant la culpabilité qui serait

à l'origine de l'antisocialité, mais l'angoisse provoquée par l'omniprésence d'une instance surmoïque écrasante. Klein (1934) ajoute que, pour certains enfants, ce sont les conflits sadiques oraux ou anaux qui créent l'impulsivité propre à l'agir délictuel. Dans tous les cas, l'impact du cours de l'enfance sur les actes ultérieurs demeure au centre de la théorisation de Klein.

Mailloux (1965, 1971) suppose également le développement d'un Surmoi intransigeant et pathologique, concomitant à un sentiment de culpabilité perpétuel. Selon lui, un enfant peut même aller jusqu'à littéralement endosser une identité négative provenant du rejet de l'un des parents, handicapant donc l'émergence d'une image positive de soi. Ses agissements souvent négatifs ne font que confirmer sa faible valeur, reflétée par ses parents, ce qui teintera toute relation subséquente. Cela rappelle également un effet Pygmalion, alors que la prophétie du parent affecte négativement le comportement entier de l'enfant.

Chez [ces enfants], le mécanisme de l'identification négative a joué de prime abord un rôle prépondérant : au lieu de chercher à apporter un démenti aux prédictions de ceux qui s'acharnaient à identifier en eux le « mouton noir » avant la lettre, leur moi a accepté de voir dans ce portrait de l'avenir un fait accompli, bien plus, une sorte d'idéal à rebours auquel il ne lui restait plus qu'à se conformer aussi intégralement que possible. (Mailloux, 1971, p. 40)

Ici, le milieu familial est déterminant et malheureusement inadéquat. Les parents sont insatisfaits, font preuve de peu d'indulgence et instaurent une atmosphère conflictuelle. Mailloux perçoit ce développement particulier de l'enfant comme provenant d'une fixation narcissique précoce créant, ultérieurement, une impossibilité relationnelle. Cet enfant est incapable de relations objectales et il est contraint d'évoluer en marge de la société. De fait, cette société le stigmatise et le perçoit comme un malfaiteur, donc il se doit de vivre en conséquence, de fréquenter des endroits non recommandables, mais qui l'accepteront, ou encore de nouer des liens avec des personnes qui lui ressemblent. Sa propre identité sociale, constamment

menacée de se dissoudre, n'a que deux possibilités : se reconstruire de façon archaïque ou se perdre. Il n'est donc aucunement surprenant d'opter pour la première. Ainsi, le jeune délinquant sera par exemple grandement tenté par l'esprit de groupe offert par le gang et, s'il se voit judiciairisé pour un acte délictuel, ne se verra aucunement coupable et niera en fait toute culpabilité en se servant de maintes rationalisations. Afin de réparer la blessure narcissique de la judiciairisation, le jeune délinquant peut développer de multiples fantasmes dans lesquels il réussit ses entreprises, dans lesquels il devient un « bandit » respectable et grandiose.

En ce sens, Mailloux (1971) parle du délinquant habituel, fondamentalement narcissique, caractérisé par une culpabilité diffuse et incapable de bénéficier de mesures thérapeutiques, se croyant d'ores et déjà malfaisant. En conséquence, il croit que ce délinquant a besoin, à un moment, d'être arrêté pour ses méfaits, se sentant écrasé par la culpabilité, l'issue d'une incarcération se soldant par 1) la disparition de cette culpabilité et 2) l'apparition d'un « délire narcissique » le motivant à raconter ses actes passés et à les bonifier, renforçant ainsi un idéal de criminalité toute-puissante où le crime parfait peut advenir. Il distingue également le délinquant typique du criminel d'occasion, le premier ayant amorcé sa criminalité à l'adolescence et ayant maintes fois récidivé, le second ayant succombé à un stress ou une tentation l'ayant motivé à poser un seul délit. De surcroît, le délinquant typique et habituel doit composer, dès sa jeunesse, avec un certain isolement social, étant fermement convaincu que « sa condition est définitive et irréversible » (Mailloux, 1971, p. 157). Ainsi, comportement et personnalité ne font qu'un. En ce sens, la réhabilitation doit, selon l'auteur, viser strictement la modification profonde de la pathologie. Cette façon de concevoir la délinquance vient suggérer une interaction déterminante entre l'individu et son environnement.

À cet effet, Johnson et Szurek (1952), par exemple, ont étudié les relations parents-enfants afin de mieux cerner les problématiques comportementales subséquentes. Ils

en sont venus à croire qu'un conflit irrésolu du parent pouvait se transmettre à l'enfant, créant par là une intégration inappropriée du Surmoi. Pour ces auteurs, un Surmoi lacunaire signifie un manque de conscience morale, engendré plus précisément par le parent qui communique à son enfant qu'il ne pourra répondre aux attentes quel que soit son choix, positif ou non. Par contre, Johnson et Szurek déplorent également les attitudes parentales qui excusent tout et ne reprochent rien, banalisant ainsi les comportements négatifs et, ultimement, la criminalité.

Lorsqu'il est question de l'enfance et de ses substrats, il est essentiel de mentionner les apports de Winnicott (1958, 1984), qui a amplement étudié cette sphère dans la même orientation que Klein. Étant en quelque sorte le pendant psychanalytique de Bowlby, il a approfondi l'influence des privations de l'enfant sur le comportement délinquant ultérieur, conceptualisant une tendance antisociale comprise comme un moyen de forcer l'objet ou l'environnement à donner les soins ou à remplir les fonctions parentales dont l'enfant a besoin. Cette tendance pouvant se retrouver dans toute construction de la personnalité, tout en nécessitant une expérience traumatique de perte antérieure, il s'agit d'une manifestation désespérée, d'une demande d'aide afin d'obtenir réparation d'une situation passée de privation. La tendance antisociale suppose aussi que l'enfant, en se montrant agressif, teste son environnement et ses limites, et donc sa force à remplir son rôle. Notons que, dans la même lignée que Balier (1988, 1996), Winnicott attribue à l'agressivité libre une qualité positive de libération du Moi. D'ailleurs, sa théorie sur la tendance antisociale est également perçue comme positive et réparatrice d'un état antérieur de souffrance.

Dans la même perspective que la tendance antisociale théorisée par Winnicott, G. Diatkine (1983) croit que ce sont les rejets de l'environnement et son incapacité à gérer l'agressivité de l'enfant qui font en sorte que la psychopathie et la délinquance émergent à l'adolescence. En outre, G. Diatkine conçoit la psychopathie comme la

conséquence d'une évolution malheureuse. Encore ici, l'environnement endosse un rôle primordial. Nous reviendrons ultérieurement sur le sujet de la psychopathie.

Aussi dans cette perspective de privation, l'idée d'un désengagement affectif, de De Greeff (1950, 1956) (cité dans Casoni et Brunet, 2003), vient mettre en sens un sentiment d'indifférence chez le délinquant dû à l'absence ou à la perte de liens affectifs primordiaux. En somme, plus rien ne retient l'individu de commettre un acte criminel. « Le désengagement peut mener à un processus criminogène lorsqu'il affecte les liens fondamentaux qui rattachent l'individu au monde ou lorsque le processus de désengagement s'étend à tout l'équilibre de la personnalité » (Casoni et Brunet, 2003, p. 63). Ainsi, sans empathie, la culpabilité ne peut trouver sa place. Fait intéressant, De Greeff envisage aussi une inversion de ce désengagement affectif, normalement permanent. Il s'agirait d'un retour à la personnalité d'avant le crime, celle qui pouvait « ressentir » autant l'empathie que la souffrance.

Appuyant non pas les privations parentales, mais plutôt l'inadéquation des interactions des parents avec leur enfant, Eissler (1949) prend en compte non seulement le rapport de la personne avec sa propre agressivité, mais aussi le besoin d'éviter un déplaisir lié à un sentiment d'incapacité. Selon Eissler, l'enfant qui entreprend un mode de vie criminel a amplement souffert d'injustice de la part de ses parents. Une attitude parentale de surprotection ou d'humiliation aura pour effet de « confirme[r] chez l'enfant un sentiment d'incapacité et [de] favorise[r] en lui le recours à une attitude magique face à tout défi; attitude soutenant un sentiment compensatoire de toute-puissance » (Casoni et Brunet, 2003, p. 79).

Enfin, la théorie du développement psychosocial d'Erikson (1950) vient éclairer notre propos, surtout lorsque l'on s'intéresse au cinquième stade, soit celui de l'adolescence, alors que l'adolescent cherche à définir son identité et ce qu'il souhaite devenir. Encore ici, le rôle de l'environnement est fondamental, alors qu'une

surprotection des parents, un rejet parental, une discipline trop sévère ou une trop grande liberté auront pour impact de prolonger la période de confusion identitaire du jeune, ou bien de devancer son autonomie à un âge trop précoce. Erikson (1968, 1988) est d'avis qu'autant les antécédents de l'enfant que l'histoire en elle-même sont déterminants quant au développement identitaire.

Le développement de l'adolescent comprend un nouvel ensemble de processus d'identification, tant avec des personnes significatives qu'avec des idéologies, qui donnent de l'importance à la vie de l'individu en le reliant à une communauté et à son histoire et en soutenant son identité émergente avec un peu de solidarité commune. (Erikson, 1988, p. 20, traduction libre)

En ce sens, l'identité de l'individu se construit conjointement avec les réponses de la société. Selon le psychanalyste, l'identité et les crises qui peuvent la caractériser relèvent autant des théories psychologique que sociologique : psychologique parce que nous y retrouvons une part consciente et inconsciente, qu'elle est ponctuée de conflits suggérant une dynamique interne et qu'elle émerge dans l'enfance pour se constituer dans l'adolescence selon de multiples facteurs cognitifs et biologiques; sociologique parce que la communauté et les événements historiques aident à établir et confirmer sa nature (Erikson, 1970). En conséquence, Erikson (1968, 1970) parle de la possibilité d'une formation d'identité négative, alors que les identifications que l'individu a dû internaliser sont indésirables et irréconciliables. En situation de crise identitaire, une personne peut tenter d'intégrer ces éléments négatifs dans une identité positive, mais faillir à cette tâche, faisant ainsi naître une rage devant cet échec à assurer sa propre intégrité. Erikson et Erikson (1957) abordent également le thème de la délinquance à l'adolescence, alors que l'identité se construit et que diverses expériences s'avèrent nécessaires pour l'édifier. Ils proposent trois étapes menant à la carrière criminelle. La première suppose que la délinquance ait été présentée à l'adolescent comme une possibilité intéressante et attrayante. La seconde étape suggère que la société attribue au jeune un rôle de délinquant qui, jusque-là, n'avait

été que temporaire. La troisième étape, atteinte en réponse à de multiples évaluations et attributions négatives provenant de l'environnement et de la société, consiste en l'engagement dans la carrière criminelle, et donc dans le rôle du délinquant.

Dans une tentative d'intégration conceptuelle, Casoni et Brunet (2007) ont théorisé un modèle explicatif qui met en relation plusieurs substrats psychanalytiques qui, ensemble, donneraient lieu à la violence. En voici la représentation (p. 45, traduction libre) :

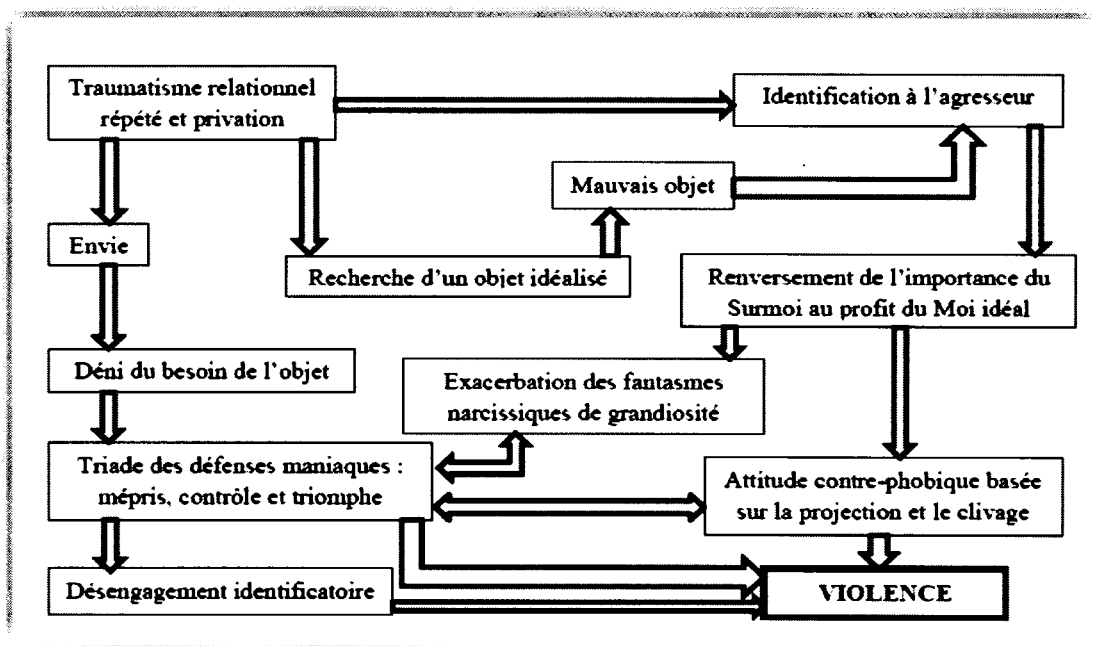


Figure 2.1 Modèle psychodynamique de la violence chronique

Lorsque les auteurs parlent de *traumatisme relationnel répété et privation*, ils se réfèrent entre autres aux séparations d'avec les parents en jeune âge ou encore au vécu répété de violence ou de négligence. La présence d'anxiété et la crainte incessante de perdre l'objet sont à la source même d'une expérience traumatique. Casoni et Brunet (2007) suggèrent ensuite que trois conséquences puissent en

découler. D'abord, un sentiment d'*envie* résulte de la privation et peut être compris ainsi : « j'ai envie de cela et l'objet le possède, mais il refuse de me le donner parce qu'il souhaite le garder pour lui; donc, je vais détruire ce dont j'ai envie pour que personne d'autre ne puisse le posséder ». Alors que le bon objet est ainsi attaqué, nous constatons ensuite la *recherche d'un objet idéalisé* qui remplacera l'objet initial. Ce nouvel objet, le *mauvais objet*, dans un contexte de délinquance, peut logiquement consister en une figure considérée comme toute-puissante ou possédant des traits désirables. Nous pouvons donc assister à une *identification à l'agresseur* comme troisième effet du traumatisme initial. L'enfant, et plus tard l'adulte, s'identifient à la part puissante et forte de la figure d'attachement. Cette identification particulière aboutit par la suite à un *renversement de l'importance du Surmoi au profit du Moi idéal*. Avec cet objectif d'éviter le sentiment de culpabilité, le Moi idéal domine le Surmoi alors que le Moi forme une alliance avec le premier. Le Moi est ainsi libre de toute influence surmoïque. Deux effets sont ici possibles. Le premier consiste en l'*exacerbation des fantasmes narcissiques de grandiosité*, alors que le Moi idéal domine et permet l'éclosion d'un narcissisme annihilant les sentiments antérieurs de faiblesse vécus dans l'enfance. Le second effet consiste en une attitude contre-phobique basée sur la projection et le clivage. Par peur d'être attaqué, le délinquant attribue aux autres des intentions hostiles et devient, en quelque sorte, hypervigilant. Pour revenir au point de départ du modèle, l'envie peut également mener à un *déni du besoin de l'objet*. L'enfant ayant souffert de l'envie ressentie par rapport aux premiers objets, il évite ensuite toute dépendance de ceux-ci. Le besoin de l'objet est nié et, ultérieurement, l'adulte évite les relations qui, selon lui, sont risquées. Ce déni s'avère soutenu par la *triade des défenses maniaques : mépris, contrôle et triomphe*. Cette triade permet de protéger le délinquant de l'envie, de la dépendance et de la souffrance associée à la dépression. La présence de la triade peut mener à une attitude contre phobique, les défenses mises en place permettant d'attaquer l'objet, ce qui crée toutefois une crainte de représailles. Ne pas être convaincu du contrôle sur l'objet augmente la triade défensive et, en outre, l'une nourrit l'autre. La triade défensive

peut aussi avoir comme conséquence un *désengagement identificatoire*. Ici, le sujet n'a pas besoin de l'objet, et le considère comme un ennemi ou un obstacle à l'atteinte de ses fantasmes grandioses. À la toute fin du modèle, nous retrouvons la violence. Casoni et Brunet (2007) distinguent celle provenant de l'attitude contre-phobique et celle résultant du désengagement identificatoire, la première visant la protection du sujet et étant moins organisée, plus impulsive, et la seconde étant froide, instrumentale et gratuite.

C'est ainsi que traumatismes relationnels et maltraitance, tout particulièrement, favoriseront les interactions malheureuses entre une dizaine d'éléments identifiés par les auteurs. Il est intéressant d'observer que, à la suite de sévices divers, l'enfant puisse rechercher un autre objet à idolâtrer, menant dès lors à un renversement de l'importance du Surmoi au profit du Moi idéal. Les fantasmes grandioses, de même que le déni du besoin de l'objet, pourront se solder par un désengagement identificatoire et par la violence. Cette façon de penser la violence est intéressante dans le contexte de cette thèse, et nous y reviendrons lors de la discussion.

Si nous avons là plusieurs théories quant à l'émergence de la délinquance chez les enfants et les adolescents, qu'en est-il de ce qui peut favoriser l'abandon de la criminalité? Si les parents et l'environnement peuvent avoir un tel effet négatif sur un enfant, le contraire est-il aussi possible? Une relation d'abord malsaine peut-elle, à l'âge adulte, contribuer à ce que ladite personnalité criminelle régresse jusqu'à disparaître complètement? Nous pouvons nous questionner sur les influences relationnelles quant au comportement adopté par l'individu, mais surtout sur la possibilité que de telles influences, passées ou présentes, puissent renverser un processus qui date de bien des années.

2.4 Comprendre les identifications à la source des relations significatives

Plusieurs des théorisations présentées dans la section précédente mettent en évidence la prédominance de certains processus identificatoires menant à la délinquance. De fait, les identifications sont fondamentales dans le développement des structures de la personnalité (et même du caractère), telles que le Surmoi, le Moi ou encore le Moi idéal (surtout lorsque l'on pense à la délinquance). La personnalité s'édifie à partir des identifications, celles-ci pouvant prendre place à tout moment de la vie. L'identification pourrait se définir comme un « [p]rocessus par lequel un individu se rend semblable à un autre, en totalité ou en partie [...] » (Chemama, 1995, p. 133) ou, plus précisément, comme un « [p]rocessus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement sur le modèle de celui-ci » (Laplanche et Pontalis, 2007, p. 187). Luquet (2003) apporte aussi l'idée d'une modification du sujet comme suite à une ressemblance avec l'objet, consciente ou non.

Normalement, la première identification est celle au parent donneur de soins. Selon Freud (1923), l'attachement et l'identification sont alors profondément confondus. Ces identifications précoces teintent indéniablement le Moi de façon durable et, en quelque sorte, l'érigent. Ultérieurement, les identifications pourront se diversifier, selon souvent les attributs idéalisés chez l'autre. Ici, l'identification et le lien objectal ne sont pas nécessairement dépendants l'un de l'autre, quoique, dans la relation amoureuse, il soit possible de s'identifier à son partenaire. Mentionnons ici l'apport de Bergler (1948) (cité dans Luquet, 2003), qui parle de « misleading » (tromperie) pour les identifications tardives, versus le « leading » (révélation) des premières identifications. Selon lui, les identifications plus tardives surviendraient dans l'optique de résoudre un conflit interne. « On s'identifie par peur, par amour, par culpabilité, pour compenser la perte de l'objet, pour un besoin de satisfaction commun, etc. » (Luquet, 2003, p. 108).

Potamianou (1984) ajoute également qu'une part projective importante vient caractériser tout processus identificatoire et, en cela, elle parle d'un effet de miroir (ce qui n'est pas sans rappeler le stade du miroir de Lacan, qui sera brièvement abordé dans notre second article). Le sujet place en l'objet une part de lui-même, positive, négative, détestée ou aimée, pour ensuite tenter de la réinternaliser. L'objet réel, selon sa capacité à accueillir les projections du sujet, organise en quelque sorte son univers extérieur. Potamianou (1984) suggère que les objets, comme dépositaires, par projection, de ce qui manque au sujet, sont susceptibles de compléter le Moi, de combler ce qui a été manqué ou refusé antérieurement. Toutefois, l'introjection de ces parts objectales n'est pas sans danger, ni sans violence de par les modifications et changements nécessaires, et peut aboutir à la perte de ses propres limites (ce qui prend une forme d'angoisse chez les psychotiques ou états limites, par exemple). La puissance du processus d'identification, le besoin violent de prendre en soi des parts de l'objet, peut provoquer ce que certains appelleront leur « folie privée », alors que les bases du soi en lui-même sont vacillantes (Potamianou, 1984). Mêlée à l'angoisse de l'envahissement par l'autre, il peut y avoir simultanément, en clinique, une recherche intense d'intrusion vis-à-vis de l'analyste.

Lors de la démarche identificatoire, les composantes qui peuvent s'y retrouver (action des fantasmes liés aux désirs infantiles; acquérir ce que l'autre est supposé posséder, retrouver ce qui, éjecté par le Moi, est placé dans l'objet; effacer l'altérité) rendent complexe tout projet d'identification. (Potamianou, 1984, p. 155)

Dans tous les cas, ces identifications mèneraient à une modification du comportement, et peuvent ainsi se rapporter à la criminalité, surtout si l'on pense à l'objet fascinant, captivant et tout-puissant.

Dans un autre ordre d'idées, Freud (1923) pense l'identification comme la résultante du renoncement à l'objet (le père pour la fille, la mère pour le garçon). Ainsi, en

intériorisant l'objet, on préserve le Moi de la perte de ce dernier. Le Moi, en somme, est l'héritier du complexe d'Œdipe. Freud (1921) résume le processus identificatoire en trois points, pensant l'identification d'abord comme le premier attachement affectif à l'objet, ensuite en la considérant comme un attachement libidinal à l'objet à la suite d'une régression (introduction de l'objet dans le Moi), et enfin en mentionnant qu'elle peut survenir dès que l'individu se découvre une ressemblance avec un tiers, transformant dès lors l'identification en réel attachement. Selon Luquet (2003), il y aurait deux processus d'inclusions dans le Moi. Le premier consiste en l'intégration des parents (Freud, 1923). Par exemple, le garçon cherchera à devenir comme son père, son premier modèle (Freud, 1921). « De l'Idéal du Moi résulte la plus importante des identifications : au père, aux parents » (Luquet, 2003, p. 35). Le Surmoi est formé de ces premières identifications. Dans le second processus, la conscience provient de l'incorporation de la critique des parents et, ensuite, des normes sociétales (Freud, 1914). Les identifications au père et à la mère modifient le Moi et créent l'Idéal du Moi ou le Moi idéal (Freud, 1923). Le Surmoi consiste en l'introjection des Surmoi parentaux. Le Moi, aimé du Surmoi, se renforce et peut alors s'opposer au Surmoi (Freud, 1923). Il est possible de surinvestir le Surmoi au détriment du Moi, tout comme il est aussi possible de désinvestir le Surmoi au profit d'une autre instance, comme nous le verrons. Il convient de noter cependant que bien que Freud ait utilisé les termes « Idéal du Moi » et « Surmoi », ses textes ne peuvent permettre de savoir s'il les considérait comme deux instances distinctes ou comme des aspects d'une même instance.

Également selon Freud, l'identification aurait plusieurs rôles. D'abord celui de protéger le Moi (et l'objet), ensuite de mieux comprendre et mieux connaître (1915), enfin de permettre la reconnaissance des sentiments de l'autre (1923). Nous avons là certaines assises qui ont servi de base, mais qui ont aussi été critiquées et complétées. Ainsi, au-delà des théorisations de Freud (à partir de 1900), de nombreux auteurs ont noté l'importance des vicissitudes de l'identification dans ce qui a été considéré

comme des « défauts » ou lacunes de l'organisation psychique des criminels. Dans cet ordre d'idées, Aichorn (1925) y a vu l'origine de lacunes du Moi, Johnson et Szurek (1952) celle d'un Surmoi partiellement lacunaire, Mailloux (1971) la source d'une identité négative, et Kernberg (1975) la base même de pathologies du Surmoi dans une organisation morbide du narcissisme.

L'idée d'une pathologie du Surmoi, si elle reflète bien les observations cliniques, ne permet pas de comprendre la complexité des multiples identifications, souvent contradictoires, en jeu chez les criminels. En référence à l'idée d'une différenciation théorique entre le Moi idéal et le Surmoi (Lagache, 1951; Lussier, 2006), divers auteurs ont mis en lumière comment certaines de ces identifications pouvaient s'intégrer dans le Moi idéal plutôt que dans le Surmoi, contribuant ainsi à une dynamique dans laquelle les interdits provenant du Surmoi étaient facilement désinvestis au profit de l'expansion narcissique que permet le Moi idéal (Brunet et Casoni, 2003; Casoni et Brunet, 2003, 2007). Ainsi, alors que les diverses formes identificatoires pouvaient sembler confuses dans la littérature psychanalytique, Lussier (1975), en se basant sur les écrits de Freud, a tenté de clarifier le tout en proposant des définitions du Moi idéal, de l'Idéal du Moi et du Surmoi. Casoni et Brunet (2003, p. 127) présentent brièvement en quoi consistent ces distinctions :

[en] suivant à la fois les points de vue dynamique, structural et économique, Lussier explique comment les identifications narcissiques, liées aux fantasmes de toute-puissance, structurent le Moi idéal; comment les identifications à des idéaux réalistes enrichissent le Moi et forment l'Idéal du Moi; et enfin, comment d'autres identifications à des interdits forment le Surmoi dont la fonction est interdictrice et punitive par rapport au Moi.

Il ressort que trois séries d'identifications peuvent entrer en conflit dans la personnalité de celui qui devient criminel : celles s'inscrivant au sein du Moi, du Moi idéal et du Surmoi. Les travaux de Lagache (1951, 1955) portant notamment sur les difficultés d'appréhender et de comprendre la criminalité d'un point de vue

psychologique consistent en un point de départ dans ce domaine. Un peu dans la même perspective que Redl et Wineman (1951), Lagache (1955) suppose également des insuffisances du Moi dans la personnalité délinquante, telles qu'un jugement altéré et une difficulté à bénéficier des expériences du passé et à se projeter dans l'avenir. L'auteur situe l'origine de la criminalité dans la socialisation, mais également dans un trouble de l'identification (1951) et de formation du Surmoi (1955). Il écrit en fait que « [l']identification socialisante ne se fait pas ou se fait mal; l'enfant ne peut s'identifier à un bon parent dont il a une expérience insuffisante et qu'il n'aime pas; il s'identifie, au contraire, à l'image du mauvais parent qu'il hait et se représente comme un agresseur » (Lagache, 1951, p. 124). En conséquence, les valeurs morales ne sont pas intégrées, contrairement à d'autres valeurs criminogènes qui correspondent aux besoins du délinquant. En fait, Casoni et Brunet (2003) expliquent que les identifications à l'agresseur du futur délinquant vont renforcer le Moi idéal plutôt que le Surmoi, ce qui oblige à considérer de quelles façons des identifications distinctes au même objet s'inscriront différemment dans les instances psychiques. Nous devons la notion d'identification à l'agresseur à Anna Freud (1949), qui la conçoit d'abord comme une étape du développement normal du Surmoi mais aussi comme un mécanisme de défense qui permet à l'enfant d'imiter l'agresseur (en acte ou en symbole) lorsqu'il est confronté à un danger externe. L'enfant n'adopte donc pas le rôle de la victime, mais le renverse plutôt en position active. Afin de mieux comprendre comment peut s'instaurer chez l'enfant l'identification à un agresseur dans un contexte familial de maltraitance, par exemple, Sarnoff (1951) suppose qu'il y a trois préalables au développement de ce processus identificatoire. Il faut donc noter la présence :

- d'un agresseur qui veut imposer son autorité sur un tiers perçu négativement;
- d'une victime qui dépend de l'agresseur et qui ne peut échapper à son hostilité;
- d'une situation (sociale ou familiale) dans laquelle la victime se trouve globalement sous l'influence de l'agresseur.

Dans tous les cas, il va de soi que de s'identifier à un agresseur suppose d'ores et déjà un sujet probablement victimisé ainsi qu'un individu malintentionné dont on suppose une mainmise quelconque sur ladite victime. Ce n'est pas là une évolution dite normale. Effectivement, il arrive que certaines identifications, au lieu d'aider l'enfant à faire face aux contenus pulsionnels, contribuent au développement de problématiques particulières.

Alors que les premiers modèles psychanalytiques de la délinquance ne distinguaient pas le Moi idéal de l'Idéal du Moi ou du Surmoi, les modèles contemporains ont tendance à voir dans le rapport Moi idéal/Surmoi une explication fondamentale de la possibilité de transgression de la loi. Brunet et Casoni (2003) en font le centre d'une constellation dynamique dans laquelle l'identification à l'agresseur semble renforcer directement le Moi idéal, dont l'investissement croît tant à travers la recherche de la grandiosité et de l'omnipotence que le Surmoi devient complètement désavoué. Il ne s'agit plus de penser qu'il n'y a pas de Surmoi ou qu'il n'y a qu'un Surmoi lacunaire comme dans les premiers modèles, mais plutôt de voir comment le Surmoi est mis hors circuit par le surinvestissement de la structure narcissique que constitue le Moi idéal (Casoni et Brunet, 2003). Concernant ce rôle du Surmoi dans la délinquance, il ressort en outre trois modèles explicatifs. Le premier, soutenu entre autres par Anna Freud (1949), suppose une carence identificatoire du Surmoi et, dans une moindre mesure, du Moi, qui découle de l'absence d'intériorisation des interdits. Le second appuie l'idée d'une identification de type antisocial à un parent (Redl, 1945). Le dernier modèle réfère à une incapacité à s'identifier (Mailloux, 1965), ce qui consisterait en une défense permettant au sujet de se protéger contre la dépression (Casoni et Brunet, 2003).

2.5 Conclusion

Cette étude des processus identificatoires, précédée des conceptualisations psychologiques, criminologiques et psychanalytiques de la délinquance, sous-entendent une multitude de possibilités quant au développement de la personnalité criminelle. Alors que certaines théories demeurent structurales, d'autres suggèrent des vulnérabilités individuelles, des trajectoires ou un apprentissage expliquant l'émergence de la délinquance. Les premières semblent négliger les facteurs environnementaux ou externes à l'individu, alors que les secondes ne permettent pas de saisir la dynamique psychique du sujet aux prises par exemple avec des parents inadéquats, des relations sociales problématiques ou des difficultés scolaires. L'étude des processus identificatoires permet en somme de concilier ces deux perspectives, en intégrant l'objet au sujet. Il semble évident que des lacunes et des failles dans les identifications d'un enfant peuvent avoir des conséquences désastreuses, tout comme des identifications plus tardives, à l'âge adulte, peuvent permettre le retrait (ou la persistance) d'un mode de vie problématique. Alors que nous avons abordé dans ce chapitre les théories explicatives de la criminalité ainsi que celles portant sur les identifications, il s'avère essentiel de poursuivre avec un concept central dans ce domaine : le narcissisme. Étant donné son incontestable impact sur la structuration de la personnalité, il importe d'en présenter les composantes, les distinctions et les troubles pouvant en résulter. Nous verrons que certaines organisations narcissiques sont à même de soutenir la pire des délinquances.

CHAPITRE III

LE NARCISSISME DANS UN CONTEXTE DE CRIMINALITÉ

3.1 Introduction

Le narcissisme est un sujet fréquemment exploré en psychologie et en criminologie. Peu importe la recherche menée, tout particulièrement lorsqu'il s'agit d'une étude de cas, il s'avère ardu de passer outre cette thématique. Le narcissisme s'avère pour le moins universel. Bien que cela ne devait pas, en premier lieu, consister en l'aspect central de notre travail, il est vite apparu, au cours de nos analyses, qu'il était essentiel d'aborder le sujet. Ainsi, afin de bien saisir les subtilités du cas et d'appréhender au mieux sa personnalité, divers aspects du narcissisme seront discutés. Nous commencerons par un bref historique de la notion tout en présentant certaines positions d'auteurs déterminants à cet égard. Le narcissisme et les pathologies pouvant en découler, dont la psychopathie, seront explorés. Nous verrons certaines typologies narcissiques et leurs caractéristiques, pour enfin terminer sur le lien avec les relations interpersonnelles, au centre de cette recherche.

3.2 Un bref historique

Ellis (cité dans Kernberg, 1998b; Ronningstam, 2005) introduit en 1898 le concept de narcissisme en psychiatrie via son étude psychologique de l'autoérotisme, dans laquelle il décrit la tendance typiquement narcissique de convertir toute sensation sexuelle en admiration de soi. L'année suivante, Näcke (1899) (cité dans Kernberg, 1998b; Ronningstam, 2005) utilise pour la première fois le terme « narcissisme » dans une étude sur les perversions sexuelles. Ultérieurement, Freud aborde

brièvement le narcissisme en tant que phase dans le développement de l'homosexualité masculine dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* (Freud, 1905). Il finit par se référer au narcissisme comme une étape normale de l'auto-érotisme dans le développement libidinal. Dès lors, le concept du narcissisme est accepté par les psychanalystes et considéré de deux façons : d'abord en tant que caractéristique commune du fonctionnement humain, ensuite en tant que déviation spécifique de la personnalité (une perversion). Dans son œuvre *Pour introduire le narcissisme* (1914), et plus tard dans ses autres écrits (1915, 1917), Freud explore le narcissisme primaire et secondaire, le percevant comme un choix de l'objet lié au développement de l'Idéal du Moi et à la préservation du soi et de l'estime de soi. En 1960, Annie Reich perçoit le narcissisme d'abord comme une condition normale, qui peut toutefois devenir pathologique en état de déséquilibre entre les représentations du soi et de l'objet. Elle instaure l'idée que l'estime de soi pathologique du narcissique servirait à maintenir la grandiosité et à amoindrir son impuissance, tout en étant toutefois teintée d'une importante anxiété et d'un sentiment d'annihilation. En 1971, Kohut identifie la déficience de la régulation de l'estime de soi comme l'une des caractéristiques majeures du trouble de la personnalité narcissique. Nous reviendrons en détail sur sa conceptualisation. La même année, Grunberger (1971) propose que le narcissisme soit présent dès la naissance, avant même les pulsions, auxquelles il tend à s'opposer. Il considère le narcissisme comme une instance à part entière, sur le même pied d'égalité que le Moi, le Ça et le Surmoi. Dans *Narcisse et Anubis*, Grunberger (1989) distingue le narcissisme primitif anobjectal (paléonarcissisme) du narcissisme intégré ayant pour objet le Moi, tout en comparant dans le même sens deux agressivités, la première primitive et anobjectale, et la seconde d'origine pulsionnelle. Le narcissisme primitif et l'agressivité dite « anubienne » (du dieu égyptien Anubis, sorte de divinité de la mort) apparaissent avant même la naissance et intègrent l'histoire, l'agressivité et les conflits de toutes les espèces. « Au cours du processus maturatif normal, paléonarcissisme et agressivité archaïque s'intégreront dans la structure égotique et se modifieront au gré des changements de celle-ci » (Dessuant, 1999, p. 39).

Contrairement à plusieurs, Grunberger considère le narcissisme comme le moteur de la thérapie psychanalytique, tout en croyant que la régression narcissique induite dans ce cadre permet de lever toute censure. En terminant, Guillem, Loren et Orozco (1991, p. 73) présentent une définition du narcissisme, qui se rapproche en fait de la conception de Kernberg, que nous verrons sous peu : « [c]'est l'investissement pulsionnel (pas seulement libidinal) du Soi (pas du Moi-instance) ». À partir de là, les événements, l'évolution, les identifications et les relations feront en sorte d'édifier soit un narcissisme sain, soit un narcissisme pathologique, ces désordres pouvant prendre plusieurs formes.

3.3 Du narcissisme sain à la psychopathie

Le narcissisme sain tient un rôle primordial dans la capacité à gérer les défis et les changements, et à surmonter les obstacles. Il implique l'amour de soi, mais également la capacité à aimer autrui. Les réactions quant aux échecs n'outrepassent pas l'importance relative accordée à ces derniers. Selon Denis (2012), cet équilibre ne peut être constant, la nature humaine étant sans cesse confrontée à des deuils, des traumatismes ou des expériences éveillant des réactions narcissiques excessives. En termes psychanalytiques, le narcissisme sain réfère à un investissement positif dans une structure de soi fonctionnelle. La conception originelle de Freud (1914) demeure la plus pertinente pour saisir le fonctionnement du narcissisme normal et de quelle façon il se distingue des pathologies narcissiques. Il suggère que le narcissisme consiste en un phénomène libidinal menant à l'émergence de nouvelles structures intrapsychiques au sein du développement sexuel normal (Dessuant, 2007). L'Idéal du Moi serait le constituant central du narcissisme sain, et même son héritier. Il représenterait ce que l'on souhaite accomplir et il tiendrait sa source de l'identification aux parents ou à d'autres adultes idéalisés. Alors que Freud comprend le narcissisme comme une part normale de l'évolution, il est aussi possible d'assister

à un affermissement de ce dernier : la grandiosité proviendrait d'un désinvestissement objectal et du surinvestissement du soi (Yorke et Hacker, 2014).

Le narcissisme sain peut aussi évoluer en une organisation plus morbide et, disons-le, problématique. Véritables références dans ce domaine, Kohut (1968) et Kernberg (1967) attribuent au trouble de la personnalité narcissique une structure pathologique et un développement transférentiel atypique. D'après Kohut (1971, 1972, 1977), qui est à l'origine de la psychologie du soi, « [l]a menace psychique la plus grande est celle de « fragmentation du *Self* » et [il] voit l'agressivité, et finalement les pulsions, comme les produits de la désintégration du *Self* » (Denis, 2012, p. 95). Plus précisément, Kohut (1968) suppose que, dans des circonstances favorables, l'imgo parentale idéalisée, qui forme dès lors le Surmoi, est gage d'une organisation saine de la personnalité. Toutefois, un traumatisme narcissique sévère subi dans l'enfance peut logiquement affecter le soi grandiose, qui se contente alors de conserver sa forme primaire tout en luttant pour accomplir ses visées archaïques. Kohut (1977; Kohut et Wolf, 1978) pense que le niveau de cohésion du soi détermine le type de trouble, primaire ou secondaire. En ce qui concerne les troubles primaires du soi, Kohut et Wolf (1978) déterminent certains sous-groupes, incluant les psychoses, les états limites et le comportement narcissique, qui comprend des distorsions ou des fragmentations du soi : ici, les symptômes sont réversibles. Par contre, lorsque l'on aborde le trouble de la personnalité narcissique, les distorsions du soi sont également temporaires, mais les symptômes affectent la personnalité dans sa totalité. En contexte thérapeutique, Kohut (1968, 1977; Kohut et Wolf, 1978) suppose que nous puissions assister à deux types de transferts : 1) le transfert en miroir qui représente le besoin d'affirmation et d'approbation et 2) le transfert idéalisant, où le thérapeute est magnifié alors que le patient recherche l'imgo parentale idéalisée dans le but d'annihiler son impuissance. Contrairement à une approche nosographique, Kohut (1977; Kohut et Wolf, 1978) propose de considérer les modes transférentiels comme des indicateurs de trouble narcissique. En somme, selon Kohut, la personne qui

présente un trouble de la personnalité narcissique contient sa grandiosité, elle a une faible estime d'elle-même et elle manifeste une préoccupation hypocondriaque.

Après maintes études dans le domaine, Kernberg (1967, 1975, 1979) inclut les personnalités dites « infantiles », dont les troubles de la personnalité narcissique, antisociale et limite, dans la même structure diagnostique, soit l'organisation limite de la personnalité. Le degré d'autocohésion, la tolérance à la solitude, la capacité d'identification aux objets et l'étiologie semblent être les principales distinctions entre ces troubles. Il conçoit en fait ces divers diagnostics comme se plaçant sur un continuum, l'organisation névrotique (incluant les personnalités hystérique, obsessionnelle-compulsive et masochiste-dépressive) se trouvant à une extrémité, les personnalités limite, narcissique (fonctionnelle) et passive-agressive au centre, et l'organisation limite, qui comprend les personnalités schizoïde, paranoïde, hypomane, « as if » et narcissique, dont fait partie la structure antisociale, à la toute fin (Kernberg, 1979, 1984). Kernberg (1967, 1975, 1979, 1998c) comprend le trouble de la personnalité narcissique à travers une perspective du soi et des relations d'objet. En fait, il remarque que les personnes narcissiques ne semblent pas avoir intégré de relations objectales, leurs interactions suggérant l'absence de bons objets intériorisés (Kernberg, 1979). S'inspirant de Klein et de Rosenfeld (quoiqu'il ne soit pas en accord avec son idée que les narcissiques nient la séparation entre le soi et l'objet), il croit que le narcissisme pathologique provient d'une colère qui n'a jamais été assimilée et qui, en conséquence, cause la scission et la projection d'un soi dévalué et des représentations d'objets idéalisés.

Kernberg (1967, 1975, 1979, 1998c) attribue au trouble de la personnalité narcissique un soi grandiose et pathologique teinté d'agressivité, un égocentrisme excessif et un sentiment intense d'unicité. L'individu narcissique manifeste d'importantes difficultés dans ses relations interpersonnelles. Il parvient à s'adapter socialement, mais de façon superficielle. Il manque d'empathie et dévalue, méprise et déprécie les

autres. Il est incapable de dépendre de l'autre et s'en méfie. Il est considérablement envieux, tout en refusant de recevoir d'autrui. Il présente une sérieuse labilité de l'humeur. Tel que noté, Kernberg parle d'un Surmoi pathologique chez le narcissique, plus ou moins grave selon l'intensité du trouble, passant d'un sens des valeurs altéré au narcissisme malin qui comprend des éléments antisociaux, une agressivité égo syntone, du sadisme et une paranoïa généralisée (Kernberg, 1984, 1989, 1992, 1998c). Cette forme de fonctionnement se situe entre le trouble de la personnalité narcissique et le trouble de la personnalité antisociale. Ici, le sadisme peut être aussi dirigé vers soi que vers l'autre. Kernberg suppose que le narcissisme malin puisse être exprimé via une violence justifiable pour soi, une cruauté sadique et une autodestruction, où l'agressivité et le sadisme sont combinés avec la manie et une estime de soi accrue. Une autre caractéristique est celle de la préoccupation suicidaire chronique qui reflète la supériorité, le contrôle et le triomphe sur les autres, mais aussi sur la vie et la mort. Kernberg (1998c) considère que les individus présentant un narcissisme malin diffèrent des antisociaux en ce sens qu'ils ont toujours cette capacité à se préoccuper d'autrui et à ressentir la culpabilité. Ils semblent aussi avoir intériorisé un Surmoi idéalisant l'agressivité, le sadisme et la grandiosité, étant aptes à admirer et dépendre d'un tiers sadique et puissant. En ce sens, Kernberg (1998c) croit fermement que la psychothérapie est vaine lorsque le clinicien fait face à un trouble de la personnalité antisociale (selon lui, la plus grave pathologie du Surmoi (1984)).

3.4 La psychopathie : l'extrémité d'un continuum

Le chevauchement important entre les diagnostics de trouble de la personnalité narcissique et de trouble de la personnalité antisociale, dans 25 % des cas (Gunderson et Ronningstam, 2001), soutient l'idée d'un continuum allant du narcissisme pathologique et du trouble de la personnalité narcissique au narcissisme malin et au trouble de la personnalité antisociale (Kernberg, 1998b, 1998c). D'ailleurs, il est

souligné, dans Gunderson et Ronningstam (2001), que Kernberg a suggéré que le trouble de la personnalité antisociale consisterait possiblement en un sous-groupe du trouble de la personnalité narcissique, ce qui n'est pas sans appuyer une idée de comorbidité entre les deux. Effectivement, ces deux troubles partagent certaines caractéristiques, dont la tendance à l'exploitation d'autrui et le manque d'empathie (Harpur, Hakstian et Hare, 1988; Holdwick, Hilsenroth, Castlebury et Blais, 1998), ainsi que l'arrogance, la recherche d'attention, la croyance d'avoir tous les droits, la sensibilité à la critique (Gunderson et Ronningstam, 2001) et l'envie (Gunderson et Ronningstam, 2001; Holdwick *et al.*, 1998). Toutefois, contrairement à Holdwick et ses associés (1998), Gunderson et Ronningstam (2001) croient que la tendance à exploiter les autres est beaucoup plus présente chez les antisociaux. Les personnes présentant une personnalité narcissique ne manifestent normalement pas ouvertement une antisocialité, mais elles peuvent s'impliquer dans des actes criminels en cas de ressenti de forte colère ou si cela devient un moyen d'éviter la défaite (Ronningstam et Gunderson, 1990).

La question de la personnalité antisociale soulève nécessairement celle de la psychopathie, notamment en ce qui concerne les terminologies. D'ailleurs, Chartier (2003), psychanalyste français, représente cette complexité en écrivant ceci :

Ainsi utilise-t-on en France les concepts d'« organisation à expression psychopathique » d'Hubert Flavigny, de « pervers narcissique » de Racamier; aux États-Unis : « la personnalité antisociale » du DSM-IV, mais aussi « la personnalité antisociale avec psychopathie sévère » (Reid Meloy), repris par les psychiatres français sous l'appellation tautologique de « psychopathie grave », comme s'il pouvait en exister de bénignes! (Chartier, 2003, p. 28)

Dans une perspective psychanalytique, Bergeret (1996) situe le « psychopathe » dans la catégorie des perversités de caractère (organisation mentale de type narcissique-phallique), cet individu étant caractérisé entre autres par une faiblesse du Moi et une labilité affective, et son comportement antisocial ayant pour visée la recherche

d'attention de l'objet. Selon Chartier (2003), le passage à l'acte (quoiqu'il préfère parler d'« agir »), selon lui également dans la même lignée que celui du pervers, serait dénué de signification symbolique et viserait une simple décharge pulsionnelle. Autant le psychopathe que le pervers seraient incapables d'intérioriser, empêchant donc la mise en place d'identifications saines (Chartier, 2003), ce qui va par exemple dans le même sens que Mailloux (1965) tout en contredisant la majorité des psychanalystes. Une autre différence réside dans le fait que plusieurs auteurs psychanalytiques croient que la psychopathie se rapproche davantage de la psychose que de la perversion, alors que le passage à l'acte permet de protéger le Moi de la désorganisation psychotique (Balier, 1988). Dans tous les cas, le psychopathe est mégalomane et se caractérise également par un narcissisme défaillant, dont la constitution semble indubitablement plus fragile que pour le trouble de la personnalité antisociale. En fait, il est suggéré par Côté, Hodgins et Toupin (1999) que la psychopathie renverrait à un sous-groupe du trouble de la personnalité antisociale, alors que plusieurs études suggèrent un ratio de deux pour un (même trois pour un, selon Hare et Neumann, 2009), autant en ce qui a trait à la clientèle judiciarisée qu'à la population générale.

Dans une perspective psychologique et criminologique, la psychopathie est perçue comme un trouble de la personnalité défini par un mode de vie particulier et un ensemble de traits interpersonnels, affectifs et antisociaux, incluant la grandiosité, l'égoïsme, une tendance à tromper, des émotions superficielles, un manque d'empathie et de responsabilisation, une impulsivité et des activités délinquantes (Hare et Neumann, 2009; Neumann et Hare, 2008). Historiquement, le concept de psychopathie a été marqué tout particulièrement par Cleckley (1982). Tout comme certains psychanalystes, il croit aussi que la psychopathie masque en fait un trouble psychotique. Il soulève les caractéristiques suivantes, qui ont d'ailleurs constitué la base des travaux de Hare (Pham et Côté, 2000, p. 38):

- 1- Charme superficiel et bonne « intelligence »;

- 2- Absence de délires ou de tout autre signe de pensée irrationnelle;
- 3- Absence de « nervosité » ou de manifestations psychonévrotiques;
- 4- Sujet sur qui l'on ne peut compter;
- 5- Fausseté et hypocrisie;
- 6- Absence de remords et de honte;
- 7- Comportement antisocial non motivé;
- 8- Pauvreté du jugement et incapacité d'apprendre de ses expériences;
- 9- Égocentrisme pathologique et incapacité d'aimer;
- 10- Réactions affectives pauvres;
- 11- Incapacité d'introspection;
- 12- Incapacité de répondre adéquatement aux manifestations générales qui marquent les relations interpersonnelles;
- 13- Comportement fantaisiste et peu attirant lorsque sous l'effet de l'alcool, voire même sans ledit effet d'alcool;
- 14- Rarement porté au suicide;
- 15- Vie sexuelle impersonnelle, banale et peu intégrée;
- 16- Incapacité de suivre quelque plan de vie que ce soit.

Selon Côté (2013), la troisième version du DSM¹ en 1980, et les suivantes, ont permis une structuration nosographique de la personnalité antisociale, centrée sur les comportements, dans un contexte où le terme « psychopathie » ne fait plus partie de la terminologie typiquement psychiatrique (Côté, Hodgins et Toupin, 1999). Cette façon de considérer le trouble a été critiquée, puisqu'éloignée de la présentation clinique du phénomène (Hare, Hart et Harpur, 1991; Widiger et Corbitt, 1995). Bien sûr, la Psychopathy Checklist-Revised (PCL-R) de Hare (1991) n'est pas étrangère à la conceptualisation généralisée actuelle de la psychopathie. Cette échelle de vingt items, divisés en deux facteurs (caractéristiques interpersonnelles et affectives (traits

¹ Dans ce travail, il sera question du DSM-IV-TR seulement, le DSM-5 ayant paru en 2013 et étant en conséquence très peu, ou pas du tout, abordé dans les écrits.

de personnalité) ainsi que style de vie impulsif, antisocial et instable), permet de qualifier le degré de psychopathie retrouvé chez un individu, le score maximal étant de 40 (un diagnostic est posé lorsque le score est de 30 ou plus). Les critères sont les suivants (Côté, Hodgins et Toupin, 1999, p. 295; voir aussi Hare, Hart et Harpur, 1991) :

- 1- Loquacité et charme superficiel;
- 2- Surestimation de soi;
- 3- Besoin de stimulation et tendance à s'ennuyer;
- 4- Tendance au mensonge pathologique;
- 5- Duperie et manipulation;
- 6- Absence de remords et de culpabilité;
- 7- Affect superficiel;
- 8- Insensibilité et manque d'empathie;
- 9- Tendance au parasitisme;
- 10- Faible maîtrise de soi;
- 11- Promiscuité sexuelle;
- 12- Apparition précoce de problèmes de comportement;
- 13- Incapacité de planifier à long terme et de façon réaliste;
- 14- Impulsivité;
- 15- Irresponsabilité;
- 16- Incapacité d'assurer la responsabilité de ses faits et gestes;
- 17- Nombreuses cohabitations de courte durée;
- 18- Délinquance juvénile;
- 19- Violation des conditions de mise en liberté conditionnelle;
- 20- Diversité des types de délits commis par le sujet.

Le PCL-R prédit efficacement la récidive générale et violente, et ce, peu importe les cultures (Hare, Clark, Grann et Thornton, 2000). Les délinquants masculins étant la population cible du PCL-R, le PCL:SV (Hart, Cox et Hare, 1995) et le PCL:YV

(Forth, Kosson et Hare, 2003) ont justement été créés pour répondre aux besoins d'autres clientèles (personnes non criminalisées ou psychiatisées pour le premier instrument, et adolescents pour le second). En ce sens, le PCL:SV, moins long à administrer (12 items au lieu de 20 dans le PCL-R), permet un premier dépistage des traits psychopathiques chez les adultes en général. Pour ce qui est du PCL:SV, il semble isoler un sous-groupe des adolescents délinquants chez lesquels un diagnostic de trouble de la conduite (au sens du DSM-IV-TR) a été posé (Gretton, Hare et Catchpole, 2004). Hare, Hart et Harpur (1991) remarquent que si la déviance sociale (antisocialité) paraît représentée autant par les critères du trouble de la personnalité antisociale du DSM-IV-TR que par le facteur 2 du PCL-R, le facteur 1 semble de son côté avoir été omis dans le réputé manuel diagnostique et statistique. De façon descriptive, le psychopathe est décrit dans le manuel du PCL-R comme étant typiquement charmeur, volubile et manipulateur (Côté, 2013). Il apprécie raconter des histoires qui redorent son image. Le mensonge fait partie intégrante de son mode relationnel. Il ne reconnaît pas ses torts et n'éprouve ni culpabilité, ni empathie. « Incapable d'aimer, il confond amour et attirance physique. » (Côté, 2013, p. 441) Il recherche l'excitation et a tendance à ne pas respecter ses engagements. Loin d'être toujours judiciairisé, il peut se retrouver aisément dans la population normale. Par contre, l'absence de passage à l'acte, ou de violence, est rare. Non seulement les psychopathes ont tendance à poser des délits, mais leur criminalité éclot plus tôt que pour les non-psychopathes. Leur délinquance est également diversifiée, instrumentale et gratuite, quoiqu'ils puissent également agir sous l'impulsion (faible autocontrôle émotionnel) (Côté, 2013). Par-dessus tout, il est admis que les contrevenants dont la criminalité est la plus violente, sévère et chronique ont très fréquemment débuté à un jeune âge, cela n'étant pas étranger à un environnement familial malsain ou à des difficultés d'attachement avec les parents (Gretton, Hare et Catchpole, 2004).

De façon imagée, Stone (2009b) parlera du « mal » (« evil ») pour décrire des situations ou des gestes horribles et choquants aux yeux de la population. Il croit

que les actes typiquement « malfaisants » sont normalement précédés d'une intention et d'une préméditation. Plus la personne qui pose ces gestes est considérée en bonne santé mentale, plus nous pouvons dire qu'elle est le « diable » ou le mal en elle-même, alors qu'un individu troublé mentalement ne pourra pas être défini ainsi, quoique son geste le restera. Stone (2009b) mentionne aussi que le « mal » n'est pas considéré de la même façon à travers les cultures, les époques et les périodes. Ainsi, celui en temps de guerre ne sera pas le même que celui en temps de paix. Stone (2009b, p. 33, traduction libre) établit une échelle de six catégories, du délit le moins horrifiant au plus révoltant :

- 1- L'homicide « justifié », sans intention malfaisante;
- 2- Les meurtres causés par la jalousie ou une impulsion;
- 3- Le meurtre servant à éliminer une personne « nuisible », sans préméditation;
- 4- Le meurtre servant à éliminer une personne « nuisible », avec préméditation;
- 5- Les meurtres en série et les actes répétés et brutaux, en absence de torture;
- 6- Les meurtres en série, avec la torture comme but principal.

Selon l'auteur, plus l'homicide nous paraît effrayant et que la souffrance de la victime est rapportée comme étant intense, plus nous serons portés à qualifier un événement de « malfaisant ». Fait intéressant, Stone (2009b) ajoute que la réaction de la population sera d'autant plus vive si les victimes sont des célébrités, des enfants, des personnes âgées ou handicapées ou des victimes d'actes terroristes, par exemple. En plus de cette échelle des actes criminels, Stone (2009b), s'étant surtout basé sur des cas de meurtres, a établi une « échelle de gradation du mal » (« Gradations of Evil Scale ») dans laquelle la psychopathie se situe à partir du numéro 9 (soit lorsqu'il y a présence de traits psychopathiques marqués et que les meurtres témoignent d'une préméditation). Stone observe que le portrait clinique de la personnalité la plus « malfaisante » comprend une égocentricité, l'absence d'empathie envers les autres, un charme superficiel, une tendance à la manipulation, le mensonge pathologique, l'absence de culpabilité et l'irresponsabilité. Il ajoute que l'impulsivité, la

promiscuité sexuelle, un faible contrôle de soi et un mode de vie basé sur le parasitisme sont aussi des caractéristiques retrouvées chez ces personnes extrêmement narcissiques. D'ailleurs, il affirme que le narcissisme est indubitablement lié à la délinquance. Il soutient toutefois que ce ne sont pas tous les individus présentant un trouble de la personnalité narcissique qui s'impliqueront dans la criminalité (Stone, 2009a). D'ailleurs, dans le même sens que Kernberg qui conçoit un continuum du narcissisme, Stone (2009a) met en relation la défaillance narcissique et la criminalité, passant des traits narcissiques et du trouble de la personnalité narcissique, où la criminalité est peu fréquente, au trouble de la personnalité antisociale avec traits psychopathiques et à la psychopathie en elle-même, où la délinquance est très fréquente et même, dans le dernier cas, quasi inévitable. Il en vient à schématiser ce qu'il croit consister en le summum du « mal » (Stone, 2009b, p. 318, traduction libre) :

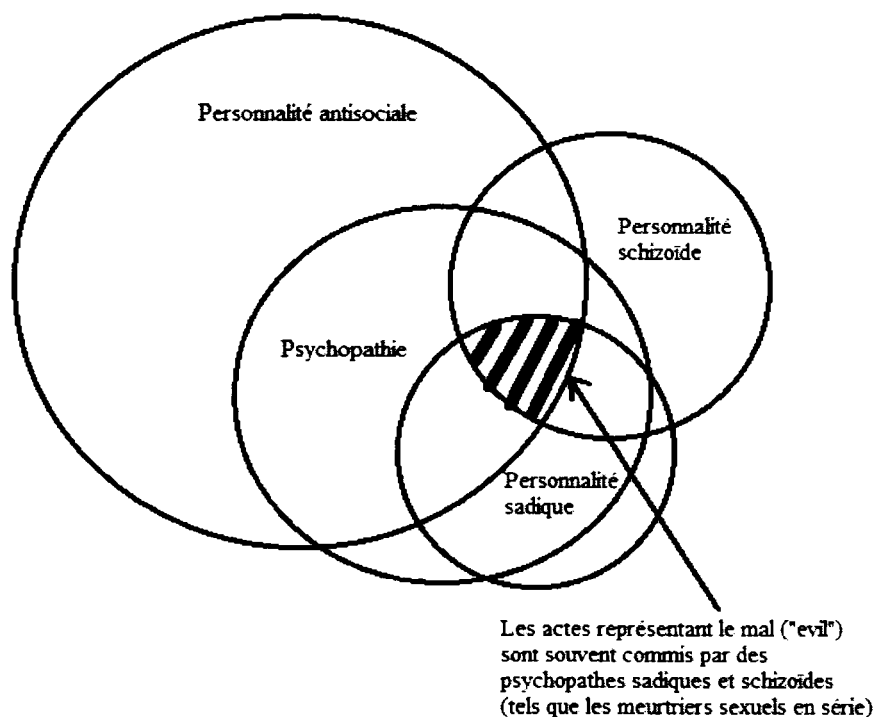


Figure 3.1 Où le trouble de la personnalité rencontre le mal

Ainsi, il suppose que le mal se situe à l'intersection de la psychopathie, de la personnalité sadique et du trouble de la personnalité schizoïde. Il mentionne d'ailleurs que plusieurs antisociaux ne sont pas psychopathes, et que plusieurs personnes sadiques ne sont pas antisociales ou psychopathes, ce qui fait qu'elles peuvent amplement, comme déjà noté, vivre en société tout en évitant la judiciarisation (Stone, 2009a, 2009b). Enfin, Stone (2009b) présente aussi un continuum de réhabilitation, passant des individus les moins ouverts au traitement à ceux qui pourraient le plus en bénéficier (p. 343, traduction libre) :

- 1- Manque de qualités humaines, absence de compassion, faible ouverture aux autres, mépris envers autrui, tendance au mensonge (par exemple : agresseurs sexuels en série, tueurs en série);
- 2- Égocentrisme extrême, relations superficielles, absence de remords, incapacité de vivre en liberté;
- 3- Ouverture aux autres, quelques compétences relationnelles, remords pauvres et peu authentiques, honnêteté, mais tendance à minimiser ou à modifier la réalité, incapacité de vivre en liberté;
- 4- Présence de remords, de franchise et de remise en question, peu d'intérêt pour les autres, difficulté à avoir des relations amicales, liberté peu appropriée;
- 5- Présence de remords, de compassion et d'autocontrôle, réhabilitation et libération possibles, bien que cela nécessite plusieurs années (ce sont souvent des personnalités antisociales, parfois teintées de traits psychopathiques);
- 6- Présence des qualités positives mentionnées dans les points antérieurs, de valeurs morales solides et d'aptitudes relationnelles, possibilité d'attachement, une libération éventuelle est justifiée (le geste délictuel n'est survenu qu'une seule fois et au moment d'une période accrue de stress).

Les individus se trouvant dans les premières catégories sont non seulement les plus « diaboliques », mais aussi les plus dangereux et ceux que nous appelons des « psychopathes ». De surcroît, puisque ces derniers ressentent peu de détresse et ne

comprennent pas en quoi ils sont fautifs, ils ne voient pas non plus l'utilité d'un traitement ou d'une thérapie. C'est pourquoi, tel que Kernberg le suppose avec la personnalité antisociale, Hare et Neumann (2009), ainsi que Stone (2009b), soutiennent que la psychopathie est difficilement traitable. En outre, toute la question de la psychopathie demeure mal définie, en ce sens que certains la perçoivent comme une dimension ou un trait de personnalité, alors que d'autres suggèrent que ce soit un mode d'organisation distinct.

3.5 Les caractéristiques du narcissisme pathologique

Le premier trait presque uniformément retrouvé chez l'individu narcissique est la grandiosité, qui peut en outre se présenter différemment selon le fonctionnement (Ronningstam et Gunderson, 1990). Elle se caractérise par une supériorité irréaliste et un sentiment d'unicité. Ces individus recherchent l'admiration et adoptent une attitude de prétention et d'égoïsme. Les fantasmes de grandiosité permettent de protéger ou d'élargir l'expérience d'un soi grandiose. En outre, les fantasmes narcissiques proviennent d'un besoin de transformer son propre soi pour compenser des défaillances. Les fantasmes sont dirigés vers soi-même et se centrent sur le fait d'être différent et exceptionnel. Concernant la grandiosité, la personne narcissique a tendance à s'attribuer des mérites afin de nourrir son estime de soi (Rhodewalt et Morf, 1998) ainsi qu'à exagérer ses talents et ses réalisations (Ronningstam et Gunderson, 1990). La croyance d'être exceptionnel, si elle comprend un réel potentiel, peut mener à des contributions sociales concrètes et novatrices. Une telle capacité peut compenser d'autres lacunes interpersonnelles ou émotionnelles, tout en devenant une justification supplémentaire de l'excellence ressentie par le narcissique.

En second, nous pouvons retrouver l'envie, qui est comprise comme un « phénomène irrationnel » attaquant ce qui compte pour autrui (Etchegoyen, López et Rabih, 1987). Barth (1988) ajoute qu'il s'agit d'un sentiment complexe qui implique d'autres

émotions difficilement gérables, telles que la colère, l'hostilité, l'avidité et la honte. De fait, la conscience de son propre sentiment d'envie mène aisément à l'affaissement de l'estime de soi et éveille la honte. En psychanalyse, l'envie serait enracinée dans l'agressivité constitutionnelle. Selon Klein (1957), l'envie primitive consiste en une forme innée d'agressivité maligne et sévère. Pour s'en défendre, la personne envieuse détruit et dévalorise l'objet qui, dès lors, n'a plus rien à être envié. En fait, Rosenfeld (1964, 1987) suggère que la structure de personnalité narcissique est une défense contre l'envie et la dépendance, alors que l'individu aurait introjecté un objet primitif totalement bon les confortant dans leur toute-puissance. Comparativement à la haine en elle-même, dans laquelle le bon objet est protégé alors que le mauvais objet est attaqué, pour la haine éveillée par l'envie, la philanthropie est perçue comme une menace à la grandiosité et à l'idéalisation du soi. Ainsi, en attaquant le bon objet, l'individu tente de repousser les sentiments de douleur et de vulnérabilité, ainsi que la dépendance et l'échec ressenti dans le fait de reconnaître la gentillesse sincère chez l'autre (Rosenfeld, 1987). Kernberg (2004, p. 258) en parle ainsi :

[Les individus narcissiques] peuvent assimiler rapidement les valeurs et les idées des autres, et prétendre que ce sont les leurs; ils peuvent aussi dévaloriser et détruire ce qu'ils reçoivent des autres (pour éviter l'intolérable envie qu'ils risqueraient autrement d'éprouver), et ont un sentiment chronique d'insatisfaction devant ce qu'ils reçoivent des autres.

Le sentiment d'envie détruit la propension à l'espoir et au plaisir. Il peut représenter autant une tentative d'éviter une blessure douloureuse à l'estime de soi qu'un effort pour maintenir une estime de soi positive (Barth, 1988). La colère et l'avidité qui accompagnent l'envie peuvent représenter une tentative de rétablir ou de protéger l'estime de soi. La colère permet d'amoindrir les sentiments d'inadéquation qui suscitent l'envie en premier lieu (Barth, 1988), quoiqu'Etchegoyen, López et Rabih (1987) perçoivent colère et envie comme deux sentiments parallèles et reliés : la

colère provoque l'envie, et l'envie provoque la colère. L'envie est souvent déguisée, ne se montrant presque jamais d'une façon évidente (Etchegoyen, López et Rabi, 1987). Son expression, dans les contextes sociaux et interpersonnels, peut être subtile, allant du compliment discret, de l'empathie, de l'admiration et du soutien, à l'envahissement ou la destruction de l'objet (Schwartz-Salant, 1982). Alors que l'envie peut normalement être comprise comme le désir de posséder des biens particuliers, un statut social ou des attributs personnels enviables, elle peut aussi s'appliquer à l'aptitude de l'individu à tolérer le fait de ne pas posséder quelque chose de désiré. Quoique les personnalités narcissiques nient ressentir de l'envie envers les autres, elles rapportent souvent d'intenses réactions à la perception de l'envie des autres (Ronningstam et Gunderson, 1990). En d'autres termes, si elles croient que des tiers envient leurs talents singuliers ou leurs qualités uniques, elles auront des réactions de suspicion et d'hostilité. De telles réactions peuvent demeurer dissimulées ou être, au contraire, manifestes, selon la nature et le niveau de fonctionnement narcissique.

Dans leur article visant à expliquer le comportement violent, Casoni et Brunet (2007) comprennent la notion d'envie dans leur modèle, préalablement expliqué, comme un sentiment provenant de la privation suscitée dans un environnement traumatique. Elle est en outre perçue en tant que fantasme apparaissant lorsqu'un manque est éprouvé par le sujet, un vide qu'il lui faut absolument combler. Alors que, malgré toutes les tentatives de satisfaire ce manque, ce dernier persiste, un sentiment d'hostilité est ressenti au regard de celui qui est supposé détenir cet élément si convoité. Dans ces deux premières phases, l'envie peut être exprimée ainsi : « l'objet ne me donnera pas ce dont j'ai besoin puisqu'il le garde pour lui-même. » La troisième phase consiste en la destructivité, alors que le sujet refuse que quiconque détienne ce qu'il souhaite ardemment obtenir. De là, donc, le désir de destruction de l'objet et d'annihilation de celui qui possède tout.

En troisième, nous pouvons aborder la dérégulation de l'affect chez la personnalité narcissique, qui consiste en la prédominance des sentiments de colère, de honte et d'envie et en la forte prédisposition à réagir intensivement aux humiliations perçues et aux menaces à l'estime de soi (Ronningstam, 2005). Alors que les réactions de rage, passant du mépris à l'explosion de colère, sont fréquemment flagrantes, les sentiments de honte et d'envie sont normalement davantage dissimulés ou exprimés subtilement, tel que dans la tendance à accuser ou dans la réaction à la perception de l'envie des autres. La labilité de l'humeur, incluant la dépression, l'irritabilité, la manie ou l'hypomanie, reflète les niveaux variables de l'estime de soi.

De surcroît, nous pouvons considérer le manque d'empathie ainsi que la grandiosité comme les caractéristiques principales de la personnalité narcissique (Ronningstam, 2005). L'individu comprend peu ses propres émotions et ses réactions. Aussi, la conscience de l'état affectif de l'autre peut éveiller des sentiments intolérables tels que l'incompétence et l'impuissance, le tout mettant en échec l'empathie. La perception faussée de soi et l'égoïsme interfèrent avec la capacité à comprendre la perspective d'autrui et à l'intérioriser. Par ailleurs, les indices cliniques d'un manque d'empathie sont nombreux : peu d'intérêt pour l'autre, confusion, incapacité d'écoute, insensibilité évidente, compréhension superficielle de l'affect, etc. Il peut s'exprimer de diverses façons, allant de l'effort pour contrôler son propre ressenti aux réactions critiques et méprisantes relativement aux émotions ou à la détresse des autres. Dans les formes plus sévères de narcissisme, l'individu peut essayer de duper, manipuler ou profiter des émotions du tiers.

De façon plus générale, la personnalité narcissique peut exiger une éthique inviolable, surtout envers les autres, tout en étant capable d'être malhonnête, d'outrepasser des droits ou de commettre un crime, dans une même perspective de protection de l'image de soi (Ronningstam, 2005). Une autre façon d'éviter tout sentiment de honte ou d'infériorité consiste à modifier ou déformer la suite des événements. Horowitz

(1975) (cité dans Ronningstam, 2005) comprend cela comme l'externalisation d'attributs négatifs au profit de l'internalisation d'attributs positifs afin de maintenir la cohésion du soi. Cette tendance contribue à la perception de la personne narcissique comme étant trompeuse, manipulatrice et rusée. Chez certains individus narcissiques, la morale et le système de valeurs peuvent être relatifs ou corrompus, et ce, de façon cohérente et systématique. Ils affichent leur mépris des valeurs conventionnelles et des règles sociales par leur comportement malhonnête (Akhtar, 1989; Cooper, 1998; Millon, 1998). Un tel comportement peut varier, passant de l'effort pour conquérir autrui émotionnellement ou financièrement à l'effort de perpétrer le crime parfait ou de se venger afin de protéger l'estime de soi ou le statut social. Par contre, les personnes narcissiques présentant une antisocialité sont normalement conscientes des normes morales et sociales et elles sont capables de ressentir de la culpabilité, mais elles peinent à s'engager profondément (Kernberg, 1989).

3.6 Des typologies du narcissisme pathologique

La personnalité narcissique est le sujet de nombreuses conceptualisations et catégorisations. L'une d'elles propose deux catégories du trouble de la personnalité narcissique : manifeste (« overt ») ou masquée (« covert ») (Akhtar, 1989, 1997). La personnalité narcissique manifeste est caractérisée par la grandiosité, une socialisation compulsive, de grandes ambitions, des valeurs morales changeantes, une sexualité désinhibée, une modestie caricaturale et un discours étonnamment articulé. La personnalité masquée, quant à elle, comprend des doutes de soi, un sentiment d'envie, un ennui chronique, un mode de vie matérialiste, une incapacité à expérimenter des sentiments amoureux durables et une inattention par rapport aux détails. Ces deux sous-types partagent la grandiosité et la croyance d'avoir tous les droits, mais elles diffèrent dans l'expression de ces éléments narcissiques. Il est donc observé que les critères du trouble de la personnalité narcissique du DSM-IV-TR

correspondent surtout au type manifeste, bien que le type masqué présente tout de même les mêmes défaillances que son homologue sur les plans de la représentation de soi, de la régulation de l'estime de soi et de la grandiosité (Cooper, 1998).

Par ailleurs, Akhtar (1989, 1997) a exploré la personnalité narcissique dite « timide » (« shy narcissistic personality »), qui partage certains traits du type « masqué ». Celle-ci comporterait des fantasmes de grandiosité, une impression d'unicité et un besoin de reconnaissance et d'admiration. Par contre, l'individu timide camoufle sa toute-puissance et semble modeste et peu intéressé par la réussite sociale. Ses standards moraux sont intacts ou élevés. Il est conscient de son incapacité à démontrer de l'empathie et il peut aider autrui tout en ressentant une certaine préoccupation pour des tiers. L'incompétence à nouer des liens profonds peut être habilement dissimulée, ou bien apparente. Il ressent de la honte si ses ambitions grandioses sont révélées et il devient anxieux si ses besoins sont exposés.

Ensuite, Masterson (1993) (cité dans Akhtar, 1997; Ronningstam, 2005), introduit le narcissique « du placard » (« closet narcissist »). Au lieu de développer sa propre grandiosité, cet individu choisit de s'affilier avec des tiers qu'il idéalise et considère comme omnipotents. En laissant ainsi toute la place à l'autre, il parvient à camoufler son sentiment profond d'inadéquation. Le narcissique du placard est particulièrement affecté par l'humiliation et la honte étant donné son incapacité à activer et à maintenir ses défenses.

De son côté, Cooper (1998, 2006, 2009) croit fermement que le masochisme et le narcissisme sont fondamentalement liés. Il explore la personnalité narcissique-masochiste (« narcissistic-masochistic character »). Une telle personne parvient à une maîtrise et à un contrôle qui proviendraient de l'apitoiement sur soi et de la colère vécue en réponse à une atteinte morale. Il s'agit aussi de la croyance que, s'il est possible de tolérer et même d'apprécier les déceptions et la douleur, alors il est aussi

possible de ne plus jamais risquer d'être blessé. En outre, l'estime de soi n'est plus menacée. La personne narcissique et masochiste peut être agréable et ambitieuse, ou dépressive et agressive.

D'après Ronningstam (2005), il existerait deux typologies plus nosographiques et intégratives. La première, celle de Bursten (1973), est ancrée dans l'approche psychanalytique. Il identifie donc quatre types de personnalités narcissiques en se basant sur le mode de réparation narcissique, le degré de différenciation entre soi et l'objet et le système de valeurs adopté : les types envieux (« craving »), paranoïde (« paranoid »), manipulateur (« manipulative ») et phallique-narcissique (« phallic narcissistic »). Le type envieux réfère à une personne dépendante et passive-agressive, incapable de compter sur qui que ce soit. Elle a tendance à être envahissante et à rapidement vivre des déceptions. Elle recherche l'attention d'autrui et elle éprouve une grande envie. Les personnalités « envieuses » s'attendent à ce que les autres comprennent leurs besoins sans avoir à les exprimer. En second, le type paranoïde réfère à un individu hypersensible, rigide, suspicieux, jaloux, envieux et obstiné. Il dégage une impression de grande vanité, il blâme les autres et leur attribue des intentions malveillantes. Ces personnes manifestent scepticisme et suspicion et elles critiquent vertement. Elles expriment leur colère variablement, passant de la simple méfiance à la rage jalouse. Elles ne sont pas délirantes et peuvent fonctionner de façon optimale. Le troisième type, le manipulateur, réfère notamment à la personnalité antisociale. Il affiche un mépris et une dévaluation plus subtiles. Ces individus sont perfides et manipulateurs, et sont donc satisfaits lorsqu'ils parviennent à tromper l'autre. Leurs relations sont d'ailleurs superficielles. Ils conservent leur image via leur propension à la combativité et l'étalage de leur intelligence. Le dernier type, le phallique-narcissique, lutte contre la honte d'être faible en promouvant une compétitivité, une agressivité et de l'arrogance. Ces personnes se montrent sous leur meilleur jour et cherchent à étaler leur richesse ou leur savoir. Ce type étant surtout

remarqué chez les hommes, il se verra toutefois chez la femme plus hystérique qui fera elle aussi l'étalage de ses atours (exhibitionnisme narcissique) (Bursten, 1973).

La seconde typologie présentée par Ronningsdam (2005), celle de Millon (1996, 1998), permet de bien saisir l'essence du narcissisme. Chaque type se distingue par des manifestations cliniques diverses (le comportement, les relations, l'image de soi, les défenses, le tempérament, etc.) et se présente selon son niveau de sévérité. Ainsi, le narcissisme normal réfère à une personne compétitive, sûre d'elle et confiante. Elle est un leader naturel et efficace de par son intelligence, son ambition et son charisme. Le second type, le charlatan (« unprincipled »), est un individu frauduleux, perfide et exploiteur. Convaincu que l'autre cherche à l'exploiter, il sera porté à le faire lui-même. Il peut normalement réussir dans sa vie professionnelle, tout comme il peut également se retrouver dans la voie de la délinquance (toxicomanie, peines d'emprisonnement). Le type suivant, dit « amoureux » (« amorous »), est séducteur, charmeur et réticent à tout engagement profond. Ainsi, ses relations sont éphémères et caractérisées par la sexualité. Il trompe, fraude, ment et charme, croyant que tout lui est dû. Le type compensatoire (« compensatory ») laisse entrevoir une supériorité et une grande estime de soi; par contre, intérieurement, il s'agit d'une personne vide et faible. Elle est sensible aux réactions des autres, même hypervigilante à cet égard, et ressent facilement la honte, l'inquiétude et l'humiliation. Le type élitiste (« elitist ») renvoie à une personne qui nourrit une image grandiose d'elle-même. Elle se croit supérieure à autrui, elle est en recherche d'admiration, se vante et se congratule elle-même. Elle est portée à se comparer aux autres, à percevoir toute relation comme une compétition. Le type fanatique (« fanatic ») réfère à un individu sévèrement blessé narcissiquement. Il présente une importante paranoïa et entretient une illusion de toute-puissance. Il tente de contrer son sentiment de non-valeur et de non-respect de soi en nourrissant des fantasmes grandioses. En absence de reconnaissance de l'autre, il pourra idolâtrer un tiers perçu comme un héros ou doté d'une apparente mission grandiose. Il est possible de retrouver ce genre de

personnalité à la tête d'une secte, ou encore en psychiatrie ou dans un pénitencier si le délire devient permanent tout en contrevenant aux normes sociales.

En somme, ces deux systèmes de classification sont certes pertinents dans un contexte de pathologies narcissiques. La typologie de Bursten, bien qu'elle soit ancrée dans l'approche psychanalytique et qu'elle soit significative sur le plan clinique, comprend néanmoins moins de subtilités que celle de Millon (Ronningstam, 2005).

3.7 Le narcissisme dans un contexte relationnel

Les relations interpersonnelles représentent la sphère la plus affectée chez les individus narcissiques. Non seulement ils dépendent des autres pour confirmer leur unicité et leur éminence, mais ils cherchent également leur admiration et recourent à leur environnement social pour accroître leur estime d'eux-mêmes (Rhodewalt, Madrian et Cheney, 1998; Ronningstam et Gunderson, 1990). De fait, « [...] le narcissisme recherche plus l'admiration que l'amour » (Denis, 2012, p. 62). Paradoxalement, les autres représentent aussi une menace continue à l'expérience narcissique et, bien qu'ils puissent permettre aux personnalités narcissiques de se sentir supérieures, puissantes et confiantes, ils peuvent aussi contribuer à leur sentiment de honte, d'infériorité, d'irritabilité et de rage. Les difficultés avec l'engagement, la considération de la perspective des autres, la compréhension et la tolérance des sentiments d'autrui, combinées avec des attentes irréalistes, mènent fréquemment à des échecs relationnels, à des conflits et à l'isolement. Même que « [...] les grands narcissistes font le malheur de ceux qui s'épuisent à les aimer [...] » (Denis, 2012, p. 5).

Par ailleurs, l'incapacité à s'engager à long terme est principalement associée au risque de menace à l'estime de soi et à l'intensité des affects impliqués dans une

relation profonde (Ronningstam, 2005). L'absence d'engagement est un indicateur fiable d'une forme durable de trouble de la personnalité narcissique (Ronningstam, Gunderson et Lyons, 1995) et est associée avec un pronostic pauvre et de faibles changements. Elle peut aussi être l'expression d'une perturbation narcissique plus sévère dans un contexte de comportement relationnel irresponsable, profiteur et déloyal. D'autre part, la capacité à s'engager à long terme, même en présence de traits de pathologie narcissique, indique un pronostic plus positif, l'individu s'impliquant alors auprès de sa famille, de son travail ou encore d'une équipe de thérapie.

3.8 Conclusion

Nous avons vu que le narcissisme n'est certes pas une notion nouvelle en psychocriminologie. La terminologie étant apparue au début du 20^e siècle, la compréhension théorique que nous en avons s'est développée au fil des années. Le narcissisme étant à la base considéré comme une part normale chez tout être humain, il est aussi possible que des traumatismes divers dans l'enfance, entre autres, mènent à un dérèglement de l'élaboration du soi. En ce sens, nous pouvons considérer que la psychopathie consiste en l'expression ultime de la pathologie narcissique. Malgré une dénomination commune aux diverses organisations narcissiques, il existe des typologies et des présentations cliniques différentes du même trouble. Un narcissisme pathologique, représenté partiellement par le trouble de la personnalité narcissique du DSM-IV-TR, aura des impacts inévitables sur la qualité des relations vécues et sur l'éventualité d'un engagement à long terme. Il reste que tout ce qui consiste en l'influence plus biologique ou génétique, ou encore en ce qui concerne certaines vulnérabilités constitutionnelles ou liées au contexte social, sont des aspects négligés dans les théorisations plus psychanalytiques du narcissisme. Alors que certaines études existent, en ce sens, en ce qui concerne par exemple le comportement criminel, il serait intéressant d'approfondir et d'explorer si certaines particularités strictement individuelles pourraient être susceptibles de fragiliser tout le processus identificatoire,

incluant les bases du narcissisme. Par ailleurs, avant d'aborder les particularités méthodologiques de la thèse, il convient dès maintenant de résumer le contenu du contexte théorique afin de resituer, plus précisément, nos objectifs.

CHAPITRE IV

POUR UNE ARTICULATION ENTRE LA THÉORIE ET LES OBJECTIFS DE TRAVAIL

Le point commun à notre revue de la littérature est certes le narcissisme. Avant d'aborder la section portant sur la méthodologie de la thèse, il convient de remettre en contexte nos objectifs au regard du contexte théorique. De prime abord, la recherche se situe dans un projet plus large portant sur le désistement criminel. Il s'agissait d'explorer les trajectoires de vie d'ex-détenus et de comprendre les tenants et aboutissants menant à la fin de la carrière criminelle.

Nous avons vu que le désistement est un processus et non pas une fin en soi. Un délinquant qui prend la voie de l'extraction de la criminalité le fera pour des raisons personnelles, quoique le soutien de personnes significatives puisse également s'avérer déterminant. Le changement peut s'opérer à la suite d'une maturation biologique et identitaire ou bien en fonction d'un désir de répondre aux attentes de la société. Dans tous les cas, il semble se produire chez l'individu une évolution et une certaine conscientisation. Dès lors, l'ex-délinquant s'intéresse davantage aux autres, il accepte, dans une certaine mesure, les normes et les règles, et il recherche de nouvelles relations plus saines ainsi qu'un sens à son existence. Malheureusement, cette conscience semble se produire de façon tardive pour la plupart, chez des criminels de carrière, alors que judiciarisation et échecs se sont succédés.

La criminalité dite de carrière est souvent celle qui s'installe très tôt dans l'existence du contrevenant. Plusieurs théories expliquent la naissance et l'évolution de la

délinquance. Nous pouvons ici mentionner l'apport de la neuropsychologie, ou encore les théories portant sur les traits de la personnalité, sur les effets du contexte social ou sur l'apprentissage social. S'inscrivant dans cette dernière conceptualisation, la théorie de la coercition de Patterson s'avère très intéressante en raison de son aspect interactionniste et systémique. Elle stipule que la discipline adoptée par les parents, ainsi que le manque de supervision et l'attribution du mauvais comportement à la personnalité même de l'enfant, sont susceptibles de nourrir l'agressivité et les tendances antisociales du jeune. Les parents motivent, en outre, l'antisocialité et soutiennent les réactions agressives et inappropriées en contexte relationnel. Il est également mentionné que le manque d'habiletés sociales, les relations avec des pairs déviants ainsi que les échecs scolaires sont des facteurs contributifs à ce cercle vicieux mettant en relation parents et enfant.

Plusieurs autres auteurs, d'approche psychanalytique, se sont intéressés à la relation parent-enfant expliquant la délinquance. Un certain dysfonctionnement dans la personnalité même du parent semble, en quelque sorte, se transmettre. Par exemple, Johnson et Szurek parlent d'un conflit irrésolu chez le parent, menant à une intégration inappropriée du Surmoi chez la progéniture. Cette notion de pathologie surmoïque est partagée par d'autres psychanalystes, dont Melanie Klein qui conçoit une fixation précoce du Surmoi, ou encore Mailloux qui suppose la présence d'un sentiment de culpabilité justifiant les gestes posés. Cette culpabilité comme moteur de la violence a d'abord été théorisée par Freud, ensuite par Klein, qui a également avancé l'idée que des défenses particulières serviraient à protéger le Moi. Pour en revenir à l'importance des premières figures d'attachement, Winnicott a présenté cela sous l'angle d'une privation à la source de l'agressivité, l'enfant cherchant ultimement à ce que l'objet réponde à ses besoins. G. Diatkine suppose aussi une incapacité du parent à gérer l'agressivité présentée par l'enfant. Toutefois, il semble que cette agressivité soit réparatrice et serve de base à l'édification de nouvelles relations. En cas d'échec parental, il y aura une évolution certaine de l'agressivité,

une gradation dans la sévérité. Cette agressivité est également perçue différemment selon les auteurs. Par exemple, Balier verra dans l'agressivité une incapacité à gérer les pulsions, tout en concevant aussi, comme Winnicott et R. Diatkine, sa nécessité comme voie de libération du Moi. Bergeret, avec la violence fondamentale, soutient qu'il s'agit d'une énergie libidinale visant la cohésion entre le soi et l'objet, alors que l'agressivité viserait autrement à détruire l'objet. Ici, l'agressivité est perçue autrement, de façon négative, alors que la part positive se retrouverait dans la violence fondamentale.

Certaines tentatives de catégorisation de la délinquance ont été effectuées en psychanalyse. Aichorn parle notamment de la délinquance névrotique, liée à une certaine régression et à un manque de connaissance des conventions sociales, et de la délinquance caractérielle, définie par un arrêt développemental où se situent par exemple les criminels de carrière. Redl et Wineman présentent trois types de délinquance, celle résultant du détachement de toute attente extérieure, celle se caractérisant par la nécessité d'ignorer la culpabilité grâce au passage à l'acte, et celle étant plutôt conséquente à une impulsivité et à l'absence de liens significatifs. Debuyst, quant à lui, distingue la criminalité involontaire de la criminalité normale, la première consistant en un processus visant la diminution d'une tension interne, la seconde étant simplement choisie par l'individu.

Les conceptualisations d'Erikson, dont la théorie des stades développementaux et la notion d'identité négative, ont certes enrichi nos connaissances portant sur la criminalité, mais aussi sur la prédominance des processus identificatoires dans la construction de la personnalité. De façon élaborée, le psychanalyste ajoute une éventuelle influence environnementale sur l'édification de l'identité de l'adolescent. En ce sens, il pense la délinquance comme un mode de vie d'abord présenté comme tentant et agréable, pour qu'ensuite ce rôle de voyou soit octroyé au jeune qui finira simplement par s'y complaire. Un peu dans le même sens, Lagache perçoit la

délinquance comme un trouble social et identificatoire, mais aussi en rapport avec des insuffisances du Moi (comme Redl et Wineman). Ces théorisations apportent incontestablement un appui à la portée indéniable des identifications, qui peuvent être aussi précoces que tardives, caractérisant en fait la vie entière de tout individu. Il est observé que les identifications peuvent s'intégrer dans diverses instances du soi, incluant le Moi, le Moi idéal, le Surmoi et l'Idéal du Moi, ce qui aura divers effets sur la construction de la personnalité. L'identification à l'agresseur d'abord théorisée par Anna Freud pourra en être une issue.

Dans une tentative d'intégrer de multiples théories psychanalytiques, Casoni et Brunet ont créé un modèle explicatif mettant en relation plusieurs facteurs interagissant différemment entre eux. Nous y reviendrons dans la discussion, car il nous apparaît que notre recherche puisse permettre d'enrichir ce modèle.

À la base de tout cela, que ce soit les identifications se produisant dans la prime enfance ou à l'âge adulte, ou encore les diverses interactions entre le sujet, les objets et l'environnement, se situe indéniablement le concept du narcissisme. Grunberger croit fermement que le narcissisme est présent dès la naissance, avant même les pulsions. Il le pense comme une instance isolée du Moi, du Moi idéal, de l'Idéal du Moi et du Surmoi. Le narcissisme sain assure un équilibre mental et affectif chez l'individu. Une telle condition est souhaitable. Toutefois, il arrive que des dysfonctionnements surviennent dans l'évolution normale et créent une pathologie.

De façon globale, en psychodynamique, il est entendu que le narcissisme pathologique comprendrait cinq éléments. D'abord, le narcissique se croit unique et supérieur (grandiosité). Ensuite, il peut envier les autres et leurs possessions et se sentir indéfiniment insatisfait (envie). Manifestant une sérieuse labilité de l'humeur, il éprouve plusieurs émotions, toutes négatives, dont la colère et la honte (dérégulation de l'affect). Aussi, il ne comprend pas les émotions des autres et se montre incapable

de se mettre à leur place, et d'ailleurs, cela ne l'intéresse guère (manque d'empathie). Enfin, il se montre rigide et attend des autres qu'ils soient éthiquement irréprochables, sans que cela le concerne nécessairement, lui qui a tous les droits (éthique inviolable).

En psychanalyse, deux auteurs particulièrement marquants ont exploré la pathologie narcissique. Kohut, en premier lieu, définit le narcissisme pathologique comme une désintégration du soi provenant d'un traumatisme précoce et sévère. Il croit, surtout, que l'analyse permet au clinicien d'observer le type de transfert à l'œuvre, la problématique narcissique se trouvant dès lors souvent manifeste. Kernberg, de son côté, suppose la présence chez le grand narcissique d'un Surmoi pathologique et d'une absence quasi totale de relations objectales, à la source même des lacunes relationnelles ultérieures. Il conçoit un continuum sur lequel se placent les divers troubles de la personnalité, en passant des personnalités plus névrotiques à celles plus typiques d'une importante fragilité narcissique, où nous retrouvons les personnalités schizoïde, narcissique et antisociale, entre autres. Le narcissisme malin se situe, suivant cette conception, entre le trouble narcissique et antisocial, et ce dernier comprend la psychopathie, qui peut être considérée comme l'ultime pathologie narcissique.

Certains psychanalystes placent la psychopathie dans la catégorie des perversions, alors que d'autres supposent plutôt qu'elle consiste en une psychose dissimulée. Cela renvoie d'ailleurs à la perception de Cleckley, qui est le premier en 1941 à avoir établi des critères définissant le psychopathe. Hare et ses associées se sont basés sur ces caractéristiques, notamment, pour créer le PCL-R et deux dérivés permettant de quantifier la présence de la psychopathie chez diverses clientèles. De façon plus imagée et popularisée, Stone parle du mal, ou « evil », pour expliquer les gestes les plus cruels et les plus horribles, ainsi que pour définir les personnes posant ces actes qui répugnent en raison de leur violence et de la souffrance imposée aux victimes. Il

pense fermement que le vrai mal se retrouve lorsque trois conditions diagnostiques sont présentes, soit la psychopathie, le sadisme et un trouble de la personnalité schizoïde. Il suppose, dès lors, que les individus correspondant à cette définition sont sans aucun doute les moins ouverts au traitement.

Plusieurs typologies du trouble narcissique existent, notamment celles de Bursten et de Millon, la première étant d'inspiration psychanalytique, et la seconde correspondant davantage à une vision éclectique. Au-delà du continuum, elles sont plutôt représentatives des divers types de personnalités narcissiques qu'il est possible de croiser dans la vie de tous les jours ou, tout particulièrement, en contexte clinique. Ultimement, les personnalités narcissiques se voient confrontées à une impossibilité relationnelle. Plus la pathologie est profonde, plus le narcissique fera face à des échecs relationnels et à des conflits, ne facilitant en rien une intégration sociale saine. Il n'est donc pas étonnant que des traits antisociaux se retrouvent parfois chez eux et évoluent, éventuellement, vers une problématique plus sévère.

Plusieurs enjeux se rapportant à une pathologie narcissique se retrouvent chez le sujet de notre étude. Ces éléments seront explorés dans les deux articles, comme suite à la section portant sur la méthodologie. Notre objectif principal vise à identifier et à comprendre en quoi certaines identifications particulières dans la vie de l'individu ont influencé ses choix et son mode de vie. Bien qu'il se soit apparemment désisté de la criminalité, il reste que des blessures narcissiques continuent à hanter l'homme rencontré. Nos analyses des entrevues avec notre sujet seront à même de nous éclairer et de nous permettre de mieux comprendre son évolution personnelle.

CHAPITRE V

LA MÉTHODOLOGIE

5.1 Introduction

Avant de présenter nos deux articles et nos analyses du cas, il est essentiel de passer en revue la méthodologie employée dans le cadre de cette thèse. Dans un premier temps, les raisons soutenant le choix de procéder par étude de cas seront présentées. Nous parlerons ensuite des spécificités du participant et de certaines de ses particularités. Par la suite, nous expliquerons quelle méthode de cueillette des données nous avons adoptée ainsi que le cadre dans lequel les entretiens avaient lieu. Nous verrons quelles procédures générales ont été priorisées et en quoi consiste la démarche d'analyse de nos données. Pour terminer, les modalités éthiques seront explicitées.

5.2 Le choix de la méthodologie

Dans un contexte de théorisation psychodynamique, l'objectif général consiste à comprendre un phénomène de façon plus approfondie. Nous avons donc priorisé le recours à l'étude de cas, dont les caractéristiques sont les suivantes (Kazdin, 2003, p. 267, traduction libre) :

- L'étude intensive d'un individu [...];
- Les informations sont abondamment détaillées, normalement sous forme narrative [...];

- Des efforts sont faits pour communiquer la complexité et les nuances du cas (contextes, influences des tiers, éléments spéciaux ou singuliers qui s'appliquent uniquement à ce cas);
- L'information est souvent rétrospective; les influences passées sont utilisées pour soutenir des situations actuelles [...].

Il s'agissait donc de recourir à une méthodologie qualitative via des entretiens globalement non directifs avec un ex-détenu. Nous parlerons ultérieurement plus précisément de notre méthode de cueillette des données. En somme, le choix de la méthodologie fut déterminé dans un premier temps par notre approche théorique, ensuite par le thème de la recherche.

5.3 Le participant

L'individu qui s'est trouvé au centre de la présente étude fait partie des hommes présentement en libération conditionnelle totale, mais d'abord condamnés à une lourde sentence. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit de plusieurs peines cumulées pour des délits à caractère acquisitif majoritairement (et comportant parfois de la violence, pour mener à bien l'entreprise du vol), surtout des vols qualifiés et des déguisements dans un dessein criminel, ceci à une époque où le nombre de vols qualifiés était trois fois plus élevé que la décennie précédente (1975 comparativement à 1962). Ce ratio passait à cinq fois lorsque l'on parle des vols dans les banques (1972 comparativement à 1979), alors que les établissements ne possédaient pas les moyens de protection suffisants pour y faire face (Birrer, Cusson et Ribaux, 2013). Ensemble, les peines ont résulté en plus de trente ans d'emprisonnement, entrecoupées par quelques libertés illégales.

L'ex-détenu rencontré provient d'une famille modeste de plusieurs enfants et ne rapporte aucune problématique particulière liée à sa jeunesse. À l'adolescence, des relations avec des pairs déviants, la consommation d'alcool ainsi que l'absentéisme scolaire (école polyvalente), entre autres, ont grandement contribué au développement de la criminalité du sujet, qui a alors commencé à commettre des vols. Dès lors, la voie de la délinquance était empruntée et l'homme rencontré n'en a jamais dévié. Aujourd'hui, il est âgé d'une soixantaine d'années, il est célibataire, sans enfant, et réside avec d'autres ex-détenus. Bien qu'il ait exercé quelques emplois lors de ses incarcérations et appris certains métiers, il ne peut travailler étant donné sa condition de santé physique et vit donc de l'aide sociale, de conférences et de quelques contrats cinématographiques.

Afin de pouvoir être intégré à notre étude, le sujet interviewé ne devait pas présenter de trouble cognitif particulier, dû à la consommation de substances psychoactives ou d'alcool, ceci afin de pallier des lacunes mnésiques ou narratives. Bien que n'ayons pas de moyen concret d'évaluer une telle caractéristique, le premier contact avec le sujet (par l'un des auteurs du projet d'abord, ensuite par la chercheure), de même que les premiers entretiens, ont permis d'éliminer toute éventualité de trouble neurocognitif. De plus, puisqu'une portion importante de la clientèle carcérale manifeste un ou plusieurs trouble(s) de santé mentale, un tel individu ne pouvait être exclu de la présente étude, à moins de conséquences marquantes sur son fonctionnement normal (par exemple, symptômes psychotiques, désorganisations, crises, etc.). Le sujet rencontré correspondait en tout point aux balises que nous nous étions fixées.

5.4 La méthode de cueillette des données

Le récit de vie, comme structure de base pour mettre en place une méthode d'entrevue associative et une méthode d'analyse qualitative et séquentielle, fut

privilegié pour mener à bien le projet actuel. Alors que la globalité des recherches qualitatives se concentre sur « [...] les rapports narratifs, les descriptions, les interprétations, le contexte et le sens » et a pour but de « décrire, interpréter et comprendre les phénomènes d'intérêts » (Kazdin, 2003, p. 332, traduction libre), l'étude d'un cas (un seul) permet d'abord de recueillir l'information à partir d'entretiens généralement non directifs, et ensuite d'interpréter le sens du discours apporté par l'individu. Le récit de vie devient une construction basée sur un contenu constitué de contradictions, d'incertitudes, de formulations complexes et de manifestations de mécanismes de défense divers, à partir desquels il faut construire un tout logique.

Dans ce travail, nous avons cherché à utiliser le récit de vie à travers certains principes de validité : la saturation, la cohérence, la convergence et la parcimonie (Brunet, 2008, 2009). La saturation suggère la présence d'informations en quantité suffisante en lien avec ce qui est recherché. Dans ce contexte-ci, nous parlons d'une saturation horizontale, celle-ci étant obtenue via l'analyse de plusieurs entretiens avec un même sujet. Dans ce même ordre d'idées, la convergence suppose l'accumulation d'éléments qui permettent, par exemple, de confirmer une hypothèse clinique. La cohérence, quant à elle, se définit comme une certaine homogénéité dans les informations obtenues. Dans ce sens, une logique devrait se dégager du matériel qualitatif. Enfin, le principe de parcimonie sous-entend qu'une seule hypothèse devrait être en mesure d'expliquer plusieurs manifestations ou phénomènes.

Le paradigme de recherche psychanalytique dans lequel ce travail se situe comporte un mode d'entrevue psychodynamique qui inclut sept aspects (Kvale, 1999) : l'étude de cas individuelle (observations et interprétations répétées auprès de la même personne), la non-directivité de la méthode d'entrevue (association libre), l'interprétation du sens (malgré les contradictions et l'ambiguïté), la dimension temporelle (historicité du récit du sujet), l'interaction humaine (interrelation

émotionnelle, implication personnelle réciproque, transfert et contre-transfert), la pathologie comme thème d'investigation (les comportements irrationnels des personnes en crise) et, enfin, l'instigation d'un changement (la compréhension du problème permet de transformer celui-ci). Ce modèle non dirigé se base sur l'association libre et sur l'écoute des relations transférentielles et contre-transférentielles.

L'étude de cas suggère une collecte d'informations prenant sa source de la personnalité du sujet, au sein même de son intimité. Selon Pedinielli et Fernandez (2009), l'analyse des processus psychiques et celle de la subjectivité se complètent, mais relèvent toutefois de logiques différentes. D'abord, grâce à l'étude des processus psychiques, nous avons pu approfondir l'organisation de l'individu, et évaluer son rapport à la réalité. « Par un mouvement d'abstraction progressive, le clinicien passe au niveau plus complexe d'une représentation des différentes relations pour aboutir à une hypothèse sur le type de relation d'objet. » (Pedinielli et Fernandez, 2009, p. 98) En second, l'étude de la subjectivité de la personne signifie que l'on s'attarde sur ses traits propres, sur sa perception des événements, sur sa vision du monde et sur le sens qu'elle octroie aux choses. Ainsi, cette double étude des processus psychiques et de la subjectivité du sujet ont permis d'inférer en quoi les personnes rencontrées, les relations connues et les identifications soulevées ont fait en sorte que le sujet a entamé un mode de vie délinquant pour ensuite s'en défaire, plusieurs années plus tard.

Dans l'étude actuelle, les relations d'objet prioritairement, et ensuite l'histoire, les répétitions, les mécanismes de défense et les types d'angoisse furent des indices de notre interprétation. Il s'agissait de permettre à une personne de se raconter, mais également d'approfondir sa propre histoire avec l'aide des interventions de son interlocuteur. Les informations recueillies l'ont été grâce à une écoute active de soutien ponctuée de relances (associatives), grâce aux processus transférentiels et

contre-transférentiels et enfin avec l'analyse des processus et des représentations. La relation de travail instaurée entre la chercheuse et le sujet a endossé toute son importance lorsque nous pensons aux identifications et aux projections qui pouvaient, aussi, être à l'œuvre dans la dyade. « Il s'agit donc d'une analyse « en pyramide » : partant d'un matériel considérable, le clinicien interprète, infère des mécanismes, met à l'épreuve son hypothèse et, palier par palier, aboutit à sa construction des processus psychiques. » (Pardinielli et Fernandez, 2009, p. 94) À partir des contenus relationnels, qu'a-t-on pu inférer en ce qui concerne les choix criminalisés ou non du sujet?

5.5 Le cadre de l'entrevue

Dans un premier temps, autant le comportement que l'attitude générale du chercheur qui s'entretient avec le sujet peuvent influencer le cours des rencontres. Selon Bertaux (2010), deux attitudes sont à proscrire : interrompre ou au contraire ne rien dire, autant verbalement que physiquement. Le chercheur doit laisser la parole au sujet, sans influencer sur le contenu des propos apportés. Il y a eu usage de relances dans une perspective de précision, de clarté et d'approfondissement des idées. Ces dernières étaient majoritairement associatives, ceci dans l'objectif de ne pas inclure de biais dans le discours du sujet. Par exemple, l'utilisation de ses derniers termes ou la reprise de ses propres mots peut être suggérée dans ce contexte. Le recours à plus d'une rencontre a permis d'autant plus de créer un portrait d'ensemble et de se reprendre lors d'oublis. Enfin, et nous en discuterons ultérieurement, l'analyse par consensus, entre chaque entretien, a affiné l'écoute de la chercheuse et favorisé l'utilisation de relances permettant la validation (ou l'infirmité) de certaines de nos idées.

5.6 Les procédures

L'individu sélectionné a été rencontré à douze reprises, à raison de 90 à 180 minutes chaque fois, pour un total de vingt-six heures d'entrevue. Le sujet savait de prime abord (grâce au premier contact téléphonique) qu'il s'agissait d'une étude, donc non pas d'une thérapie quelconque, et nous nous sommes entendus d'un commun accord, avec celui du directeur également, sur le moment opportun pour terminer notre travail (après l'atteinte de la saturation). Nous avons prévu un écart d'une semaine entre les rencontres, qui se sont déroulées dans un local adapté à l'Université du Québec à Montréal. Ce dernier était propice à la détente et à l'ouverture. Selon Pauzé (1984), la cordialité et une certaine chaleur doivent se dégager de la pièce choisie pour mener les entretiens. Le temps consacré à chacun fut déterminé par le sujet et la chercheure. À la suite d'un appel téléphonique de prise de contact, nous avons discuté, lors de la première rencontre, des procédures utilisées, de l'anonymat, de l'enregistrement audio et des caractéristiques de l'étude, pour ensuite obtenir le consentement libre et éclairé du sujet. Nous nous sommes également entendus sur une rémunération acceptable (40 \$ par rencontre) permettant de compenser le temps et les déplacements. En tout temps, l'individu pouvait questionner, interroger, demander certaines précisions. Ensuite, il fut amené à se raconter grâce à une question ouverte se lisant comme suit : « J'aimerais que vous me racontiez l'histoire de votre vie, dans l'ordre que vous le désirez, de votre petite enfance à aujourd'hui, afin que je puisse en connaître toutes les subtilités. » Les entrevues suivantes furent ouvertes et ponctuées de relances visant une plus grande compréhension de l'intervieweuse, dans un contexte d'entrevue associative. Rappelons ici que le vécu transférentiel pouvait être la source de relances particulières, dans une perspective d'approfondissement d'un contenu perçu à travers la relation chercheure-sujet. Étant donné que la parole était mise à la disposition du sujet, nous ne pouvions déterminer d'avance où se trouveraient les grandes lignes de l'histoire de vie et les détails la caractérisant. Ainsi, à mesure que les entretiens se déroulaient, l'élaboration d'une ligne du temps a pu

non seulement aider le sujet, mais aussi la chercheuse, à situer les événements, les situations et les principales composantes de l'existence de l'individu afin de pallier tout oubli ou omission possible. Car, tel que Bertaux (2010) le mentionne, les « zones blanches » « peuvent être fortuit[e]s ou au contraire hautement significati[ve]s » (p. 83).

5.7 L'analyse des données

Le récit de vie nécessite d'abord la récolte des données, avec tout ce qu'elle implique, et ensuite sa synthèse. Par ailleurs, Bertaux (2010) encourage fortement une analyse concomitante à ce qui est fait sur le « terrain ». Parfaitement en accord avec cette idée, nous avons eu recours à l'analyse-retour et à l'analyse par consensus, toutes deux visant la validation de nos inférences. La première permet de valider le contenu et les idées, au fur et à mesure des entrevues. Il s'agit de faire, en même temps, la cueillette des données ainsi que leur analyse, de façon constante, afin de raffiner les inférences du chercheur sur le contenu qualitatif. L'accumulation d'entrevues permet au chercheur de mieux comprendre et donc de créer des relances ou des questions venant authentifier et justifier les inférences. Tel que Brunet (2009) l'explique dans l'article *La recherche psychanalytique et la recherche sur les thérapeutiques psychanalytiques*, « [l']analyse-retour débute par les premières inférences durant les entrevues, se continue par l'analyse du discours et par une réflexion sur la relation transféro-contre-transférentielle entre chaque entrevue » (p. 76). Ainsi, ce processus qui semble former effectivement une spirale (Brunet, 2009), permet de valider des idées et des hypothèses auprès de la principale source de données, le sujet lui-même. La fin des entrevues sonne la fin du processus. L'analyse par consensus, quant à elle, sert à valider les analyses effectuées grâce à l'implication d'un tiers chercheur, ici le directeur de recherche. Cela comporte l'avantage d'augmenter la validité même des hypothèses et des inférences. De surcroît, les critères de validité énumérés antérieurement (saturation, cohérence, convergence et parcimonie) furent à même de

nous diriger. En ce sens, nous avons cherché l'atteinte d'un contenu qualitatif suffisant dans l'optique de dégager des thèmes valides et logiques et de confirmer des hypothèses permettant d'expliquer certaines particularités du vécu du sujet.

Plus concrètement, avant le début des rencontres, nous avons établi des thèmes de départ : identification, projection, idéalisation, Surmoi, Moi idéal, influence positive, influence négative. À chacune des entrevues, une première analyse, basée sur l'écoute des enregistrements, mais aussi sur le vécu transférentiel (de la chercheure), a précédé une seconde analyse à partir de la transcription des verbatims de chaque rencontre (contenu écrit : identification des passages plus significatifs). Normalement, « [n]ourri de l'écoute et de l'analyse des premiers entretiens et des informations recueillies à d'autres sources, le chercheur dispose déjà d'une représentation mentale – certes encore très imparfaite – des mécanismes de fonctionnement (*inner workings*) de son objet d'étude » (Bertaux, 2010, p. 50). Ces analyses ont permis de mettre en lumière de nouveaux questionnements, mais aussi de confirmer ou d'infirmer de préalables hypothèses, tout en composant douze grilles (une par rencontre) desquelles ont émergé certaines catégories. Il s'agissait donc, en compagnie du directeur de recherche, d'explorer chaque verbatim, une fois par semaine, et d'en dégager les extraits les plus pertinents au regard de nos thèmes de départ. La ligne correspondant à l'extrait était consignée, ensuite l'extrait lui-même, la signification de cet extrait (que voulait dire le sujet, en résumé?), l'hypothèse ou la signification que nous pouvions octroyer à ses propos (qu'a réellement voulu dire le sujet? qu'a-t-il possiblement voulu dire, en sachant ce qui a été abordé antérieurement? que pouvons-nous comprendre de la dynamique du sujet?) et, enfin, à quel thème de départ appartenait l'extrait relevé. C'est ainsi que, au fil des semaines, certains thèmes ont perdu de leur pertinence alors que d'autres, insoupçonnés, ont émergé.

Ligne	Extrait	Analyse de premier niveau Reformulations	Analyse de deuxième niveau Inférences et hypothèses	Thèmes et catégories

Figure 5.1 Grille d'analyse

Au fil du temps, l'écoute, la lecture et l'analyse de chaque entretien ont pu justifier certaines relances ou la direction privilégiée par la chercheure. À la toute fin de l'implication du sujet (à l'atteinte de la saturation), une analyse de plus grande envergure, complète et en compagnie du directeur de recherche, fut entreprise afin de déterminer les catégories les plus pertinentes (donc en les restreignant), lesquelles ont constitué les assises de nos deux articles. Concrètement, chaque grille d'analyse a été étudiée et les thématiques les plus marquantes ont été relevées, accompagnées des extraits, reformulations et inférences correspondantes.

5.8 Les considérations éthiques

L'éthique demeure un enjeu de taille dans toute recherche et, dans ce contexte-ci, nous pourrions aussi ajouter l'ascendant de la déontologie. Puisque la présente étude s'inscrit dans un projet plus large, un certificat d'éthique, dont une reproduction se trouve en annexe, a déjà été obtenu par le *Comité d'éthique de la recherche de la faculté des arts et des sciences* (CÉRFAS) de l'Université de Montréal (date de délivrance : 15 février 2008). De même, un formulaire de consentement libre et éclairé (présenté en annexe également) a dû être signé par le sujet après une description claire et détaillée soumise par la chercheure quant à l'étude. Nous ne soulevons aucun inconvénient particulier à la participation du sujet, outre le temps consacré aux rencontres et, peut-être, les conséquences émotionnelles possibles à l'émergence de souvenirs plus délicats. Dans ce cas, il était possible, si cela eût été nécessaire, de fournir des références en vue d'une démarche thérapeutique parallèle

ou ultérieure. Notons que, en tout temps, le sujet demeurait libre de consentir ou non aux entretiens et, donc, de se retirer de l'étude, sans risque de représailles. Étant donné la nature qualitative de la recherche, la confidentialité pouvait difficilement être entièrement assurée au sujet. Toutefois, il a été rassuré quant aux efforts visant la conservation de son anonymat, et ce, dans toutes les phases éventuelles de ce travail. Notamment, des précautions importantes ont été prises lors de la rédaction des articles, en accord avec les principes décrits par Gabbard (2000). Il a aussi été informé quant au fait que l'intégralité des enregistrements sonores réalisés sera minutieusement conservée, et ce, durant les sept années suivant la fin du projet, à la suite de quoi ils seront détruits.

5.9 Conclusion

En somme, nous avons exploré les diverses particularités liées à la méthodologie employée dans le cadre de cette recherche. Étant donné que nous désirions obtenir un portrait approfondi du fonctionnement psychique et de la personnalité du sujet, nous avons effectué plusieurs rencontres avec ce dernier, entrecoupées d'analyses qui ont bénéficié d'un accord de type consensus. L'étude de cas et la méthode du récit de vie ont permis de mieux comprendre les processus à la source des relations vécues par le participant. Nous avons conclu en présentant les considérations éthiques en lien avec notre étude. Les deux chapitres qui suivent renferment les articles qui ont été rédigés à la suite de l'analyse de nos entretiens.

CHAPITRE VI

ARTICLE I

UNE ÉTUDE DES RELATIONS SIGNIFICATIVES D'UN EX-DÉTENU : AUX SOURCES IDENTIFICATOIRES DE LA CONFLICTUALITÉ²

Résumé

Cet article présente une analyse des relations marquantes ayant teinté la vie d'un ex-détenu dont la carrière criminelle a été caractérisée par de nombreux recels. L'objectif principal est de comprendre comment certaines relations significatives ont influencé le cheminement criminel d'un homme condamné à de multiples sentences d'emprisonnement. Douze entretiens avec un criminel réhabilité ont permis de dégager trois sphères conflictuelles de ses relations interpersonnelles, regroupées sous les thèmes suivants : l'importance de la méfiance, la protection contre l'attachement et la non-valeur d'autrui. Ces thèmes sont analysés et mis en rapport avec des figures significatives de son histoire, mettant en lumière la complexité des enjeux identificatoires et projectifs en cause. En outre, l'analyse fait ressortir comment des relations significatives sont devenues des identifications structurant le devenir criminel de cet homme. Le texte fait le lien entre ces analyses et les modèles psychocriminologiques et psychanalytiques des relations d'objet et des identifications.

² Gabrion, F. et Brunet, L. (2014). Une étude des relations significatives d'un ex-détenu : aux sources identificatoires de la conflictualité. *Filigrane : écoutes psychothérapiques*, 23(1), 115-135.

Introduction

Charles³ a dévié du chemin qui était tout tracé pour lui. L'existence de cet homme, aujourd'hui à l'aube de la soixantaine, débute de façon on ne peut plus banale : famille unie, valeurs positives, condition économique moyenne pour l'époque. Toutefois, à l'adolescence, sa vie prend un tournant dramatique. Charles commence alors à fréquenter des pairs déviants, qui stimulent chez lui une certaine tendance à la délinquance. Il est résolu à ne plus se conformer aux attentes, aux normes et à la morale de sa famille. Charles amorçe dès lors une carrière criminelle ponctuée de bons coups, mais aussi d'échecs et de multiples incarcérations, l'appât du gain étant omniprésent. Il a pour but de devenir millionnaire et il met tout en œuvre dans l'espoir d'atteindre cet objectif ultime. Par contre, jamais il ne parvient à réaliser ce rêve, et il en paie chèrement le prix : toutes ces années d'ombre, emmuré dans les pénitenciers québécois.

Au moment de nos entretiens avec lui, Charles se trouve toujours sous l'autorité de la justice, en libération conditionnelle totale. Il vit de l'aide sociale et de ses nombreuses conférences portant sur son vécu de criminel. Il collabore également à des documentaires, des films, des scénarios portant sur la criminalité. Dans un sens, nous pourrions dire que son passé de criminalité contribue aujourd'hui à son mode personnel de réinsertion sociale. Il vit de son histoire et des récits qu'il peut en faire.

Ce texte analyse le vécu subjectif de Charles dans le but de comprendre comment des relations personnelles significatives ont influencé sa personnalité et son parcours (d'abord criminel, ensuite dans le processus de désistement).

³ Tous les prénoms, de même que les informations qui pourraient permettre l'identification du sujet, sont modifiés afin de protéger son anonymat. De plus, les détails partagés à son propos n'outrepasseront pas ce qui est nécessaire à la compréhension du cas (Gabbard, 2000).

Plus spécifiquement, à partir de l'analyse de douze entretiens, nous tentons de comprendre comment certaines relations significatives peuvent avoir influencé consciemment et inconsciemment Charles dans son cheminement vers la criminalité, dans l'organisation de sa dynamique psychique expliquant le devenir criminel, ainsi que dans le désistement de celui-ci. Quelles sont les relations significatives de Charles, qu'en a-t-il intégré? Comment ces intériorisations ont-elles contribué à construire une structure de personnalité favorisant la criminalité? De quelle façon de telles relations significatives peuvent avoir contribué à une modification dynamique de sa trajectoire criminelle ou de sa structure psychique?

Le texte qui suit présente d'abord quelques modèles théoriques des relations d'objet. Par la suite, la méthodologie employée dans la présente étude ainsi que les objectifs sont présentés. Nous verrons enfin ce que l'histoire de Charles nous a appris et ce qu'elle permet de dégager comme compréhension des enjeux relationnels en cause.

Les identifications dans la psychocriminologie psychanalytique

Les identifications sont fondamentales dans le développement des structures de la personnalité, telles que le Surmoi, le Moi ou encore le Moi idéal (surtout dans la délinquance). Au-delà des théorisations de Freud (1901, 1923) sur le rôle de l'identification dans la structuration du Moi et du Surmoi, de nombreux auteurs ont noté l'importance des vicissitudes de l'identification dans ce qui a été considéré comme des « défauts » ou lacunes de l'organisation psychique des criminels. Ainsi, Aichorn (1925) y a vu l'origine de lacunes du Moi, Johnson et Szurek (1952) celle d'un Surmoi partiellement lacunaire, Mailloux (1971) la source d'une identité négative, et Kernberg (1975) la base même de pathologies du Surmoi dans une organisation morbide du narcissisme.

Cette vision d'une pathologie du Surmoi, si elle reflétait bien les observations cliniques, était cependant trop simple sur le plan dynamique et ne permettait pas de comprendre la complexité des multiples identifications, souvent contradictoires, en jeu chez les criminels. Suite à l'idée d'une différenciation théorique entre le Moi idéal et le Surmoi (Lagache, 1951; Lussier, 2006), divers auteurs ont mis en lumière comment certaines de ces identifications pouvaient s'intégrer dans le Moi idéal plutôt que dans le Surmoi, contribuant ainsi à une dynamique dans laquelle les interdits provenant du Surmoi étaient facilement désinvestis au profit de l'expansion narcissique que permet le Moi idéal (Brunet et Casoni, 2003; Casoni et Brunet, 2003, 2007). Ainsi, alors que les diverses formes identificatoires pouvaient sembler confuses dans la littérature psychanalytique, Lussier (1975), en se basant sur les écrits de Freud, a tenté de clarifier le tout en proposant des définitions du Moi idéal, de l'Idéal du Moi et du Surmoi. Casoni et Brunet (2003, 127) présentent brièvement en quoi consistent ces distinctions :

[en] suivant à la fois les points de vue dynamique, structural et économique, Lussier explique comment les identifications narcissiques, liées aux fantasmes de toute-puissance, structurent le Moi idéal; comment les identifications à des idéaux réalistes enrichissent le Moi et forment l'Idéal du Moi; et enfin, comment d'autres identifications à des interdits forment le Surmoi dont la fonction est interdictrice et punitive par rapport au Moi.

À la lumière des principaux modèles psychanalytiques de la délinquance et de la criminalité, il ressort que trois séries d'identifications peuvent entrer en conflit dans la personnalité de celui qui devient criminel : celles s'inscrivant au sein du Moi, du Moi idéal et du Surmoi. À cet effet, à la suite des travaux de Lagache (1951), Casoni et Brunet (2003) expliquent que les identifications à l'agresseur du futur délinquant vont renforcer le Moi idéal plutôt que le Surmoi, ce qui oblige à considérer de quelles façons des identifications distinctes au même objet s'inscriront différemment dans les instances psychiques. Nous devons la notion d'identification à l'agresseur à Anna Freud (1949), qui la conçoit d'abord comme une étape du développement normal du

Surmoi mais aussi comme un mécanisme de défense qui permet à l'enfant d'imiter l'agresseur (en acte ou en symbole) lorsqu'il est confronté à un danger externe. L'enfant n'adopte donc pas le rôle de la victime, mais le renverse plutôt en position active. Afin de mieux comprendre comment peut s'instaurer chez l'enfant l'identification à un agresseur dans un contexte familial de maltraitance, par exemple, Sarnoff (1951) suppose qu'il y a trois préalables au développement de ce processus identificatoire. Il faut donc noter la présence :

- d'un agresseur qui veut imposer son autorité sur un tiers perçu négativement;
- d'une victime qui dépend de l'agresseur et qui ne peut échapper à son hostilité;
- d'une situation (sociale ou familiale) dans laquelle la victime se trouve globalement sous l'influence de l'agresseur.

Dans tous les cas, il va de soi que de s'identifier à un agresseur suppose d'ores et déjà un sujet probablement victimisé, dans une certaine mesure, ainsi qu'un individu malintentionné dont on suppose une mainmise quelconque sur ladite victime. Ce n'est pas là une évolution dite normale. Effectivement, il arrive que certaines identifications, au lieu d'aider l'enfant à faire face aux contenus pulsionnels, contribuent au développement de problématiques particulières.

Alors que les premiers modèles psychanalytiques de la délinquance ne distinguaient pas le Moi idéal de l'Idéal du Moi ou du Surmoi, les modèles contemporains ont tendance à voir dans le rapport Moi idéal/Surmoi une explication fondamentale de la possibilité de transgression de la loi. Brunet et Casoni (2003) en font le centre d'une constellation dynamique dans laquelle l'identification à l'agresseur semble renforcer directement le Moi idéal, dont l'investissement croît tant à travers la recherche de la grandiosité et de l'omnipotence que le Surmoi devient complètement désavoué. Il ne s'agit plus de penser qu'il n'y a pas de Surmoi ou qu'il n'y a qu'un Surmoi lacunaire comme dans les premiers modèles, mais plutôt de voir comment le Surmoi est mis

hors circuit par le surinvestissement de la structure narcissique que constitue le Moi idéal (Casoni et Brunet, 2003). Concernant ce rôle du Surmoi dans la délinquance, il ressort en outre trois modèles explicatifs. Le premier, soutenu entre autres par Anna Freud (1949), suppose une carence identificatoire du Surmoi et, dans une moindre mesure, du Moi, qui découle de l'absence d'intériorisation des interdits. Le second appuie l'idée d'une identification de type antisocial à un parent (Redl, 1945). Le dernier modèle réfère à une incapacité à s'identifier (Mailloux, 1965), ce qui consisterait en une défense permettant au sujet de se protéger contre la dépression (Casoni et Brunet, 2003).

Ces façons de concevoir comment de multiples identifications au même objet peuvent soutenir une conflictualité spécifique entre le Moi idéal et le Surmoi méritent d'être mises à l'épreuve de la recherche clinique, afin non seulement d'en vérifier la pertinence théorique, mais également d'en retracer l'évolution à travers le temps. Car si des identifications en jeune âge ont contribué à la création d'une organisation délinquante, ne serait-il pas possible que des identifications tardives puissent en modifier la trajectoire et l'issue?

Entretiens et modes d'analyse

Dans un premier temps, il importe de rappeler que cette recherche s'inscrit dans le cadre d'une étude de plus large envergure, intitulée « Les trajectoires de vie menant au désistement criminel : étude de l'histoire des détenus condamnés à une peine d'emprisonnement à perpétuité ». L'objectif principal de cette étude, menée par Casoni, Brunet et Pelland (2009), consiste à :

Saisir les trajectoires de vie des détenus condamnés à une peine d'emprisonnement à perpétuité en libération conditionnelle, afin d'identifier, le cas échéant, les événements, les interactions, les points tournants et/ou les rationalisations qui influencent ces détenus à initialement cesser de commettre

des délits et, subséquemment, à maintenir ce désistement criminel dans le temps, malgré les contraintes sociales, économiques et physiques auxquelles ils sont confrontés au cours de leur réinsertion sociale.

Dans ce contexte, le sujet a été recruté par l'un des auteurs, après lui avoir manifesté son intérêt à participer au projet. Une rémunération était octroyée afin de pallier les désagréments financiers liés aux déplacements. Ainsi, nous avons rencontré Charles à douze reprises, une fois par semaine, pour des entretiens de 90 à 120 minutes approximativement en nous inspirant du modèle de « récit de vie ». Pour débiter, nous avons posé la question suivante : « j'aimerais que vous me racontiez l'histoire de votre vie, dans l'ordre que vous le désirez, de votre petite enfance à aujourd'hui, afin que je puisse en connaître toutes les subtilités. » Par la suite, Charles était invité, librement, à se raconter, en cohérence avec la méthodologie choisie. De fait, les entrevues ont été réalisées selon une méthode associative, et des analyses qualitatives et séquentielles ont été effectuées entre chaque entretien. Dans ce contexte, nous comprenons le récit de vie à travers les principes d'entrevue de la théorie ancrée et de l'approche psychodynamique, qui recourent aux mêmes critères de validité : la saturation, la cohérence, la convergence et la parcimonie (Brunet, 2009). Dans un premier temps, le processus d'analyse de la « grounded theory » implique le questionnement systématique, mais flexible des données; la théorie se construit à partir des résultats de recherche. Le paradigme psychanalytique, quant à lui, comporte un mode d'entrevue associatif qui inclut sept aspects (Kvale, 1999) : l'étude de cas individuelle, la non-directivité de la méthode d'entrevue, l'interprétation du sens, la dimension temporelle, l'interaction humaine (et transférentielle), la pathologie comme thème d'investigation et, enfin, l'instigation d'un changement. Ces deux modèles non dirigés et complémentaires se basent sur l'association libre et sur l'écoute des relations transférentielles et contre-transférentielles. Puisque nous étudions un seul individu, les informations recueillies, précieuses et nombreuses, prennent leur source dans la subjectivité et la dynamique des processus psychiques (Pardinielli et Fernandez, 2009). L'étude de la subjectivité de la personne signifie que

ce sont ses traits propres, sa perception des événements, sa vision du monde et le sens qu'elle octroie aux choses qui constituent la porte d'accès à la compréhension de celle-ci. En ce qui concerne l'analyse, tel que le souligne Bertaux (2010), nous y avons procédé de façon concomitante à ce qui était fait sur le « terrain ». Nous avons eu recours à l'analyse-retour et à l'analyse par consensus, toutes deux visant la validation de nos inférences. L'analyse-retour est une analyse effectuée entre chaque entretien. Elle permet, par un retour au sujet, non seulement une meilleure écoute et une meilleure sensibilité de la part de l'intervieweur, mais aussi la validation graduelle des inférences, au fur et à mesure des analyses (processus en « spirale », décrit par Brunet, 2009), alors que l'analyse par consensus signifie que chaque élément de chaque entretien fait l'objet d'une analyse et de déductions consensuelles entre deux chercheurs.

Analyses

L'analyse des entretiens avec Charles fait ressortir deux types de relations identificatoires marquantes - les figures paternelles et le soutien des identifications criminogènes -, de même que quatre enjeux dynamiques centraux issus des intériorisations conflictuelles de ces relations marquantes. Les trois premiers enjeux ont donné lieu à trois stratégies défensives sur le plan relationnel - la méfiance, la protection contre l'attachement et la non-valeur accordée à autrui -, et le quatrième a consisté en un mode de relation spécifique, empreint à la fois d'identification et de projection - les relations à des hommes plus jeunes.

Nous verrons donc en quoi les diverses relations objectales du passé ont influé sur le mode de vie de Charles. Notons ici que notre compréhension du passé du sujet ne se base que sur ce qu'il a raconté. Nos interprétations ne sont donc imputables qu'à son histoire de vie, telle qu'elle a émergé lors de nos entretiens. Nous tentons donc de rendre justice, de façon fidèle, à un récit personnel et intime.

1. Des dynamiques relationnelles déterminantes

Lorsque nous y regardons de près, l'analyse des entretiens avec Charles montre que certaines identifications ont eu des conséquences majeures sur les motivations inconscientes menant à ses agissements antisociaux. Il s'agit notamment du rapport à son père et des identifications conflictuelles qui en ont découlé, ainsi que des relations vécues avec certains criminels idéalisés.

Les figures paternelles

Du discours de Charles ressort l'importance de son père dans son organisation psychique. Cependant, son influence semble tout à fait paradoxale dans son devenir criminel. Dans un premier temps, nous remarquons une relation positive au père dans l'enfance. Charles affirme à quelques reprises avoir reçu de lui de bonnes valeurs, et également avoir bénéficié d'une jeunesse saine.

« J'ai eu une criss de belle enfance dans le fond, je regarde ça en prison c'est pas la majorité du monde qui a eu une belle enfance, au contraire, la majorité a été "barouettée". »

Ses propos laissent voir une certaine admiration pour son père, ainsi que ses qualités.

« Mon père était orgueilleux, mon orgueil je sais de qui je la tiens. Il n'était pas riche, mais le dimanche il allait à la messe il était bien habillé en habit pis ben chic pis il sentait bon, ben rasé [...]. On n'était pas riche, mais ma mère faisait des miracles dans la couture. »

Des qualités ternies par contre par le pendant négatif de la pauvreté.

« Mes parents ont toujours été présents pis j'ai quand même une bonne famille, j'ai eu des bonnes valeurs d'inculquées [...]. Dans ma jeunesse, je voulais faire

missionnaire, mais avec les années, j'ai vu mon père comment il travaillait fort pis dur [...] pis il comptait ses cents. »

La « richesse » faisait défaut à la famille, jouissance que Charles cherchera d'ailleurs à atteindre toute sa vie. Malgré les qualités et les valeurs parentales qu'il relate, il a graduellement rejeté ce mode de vie, familial et modeste. Ces quelques extraits illustrent ce que l'ensemble des entrevues a montré. Charles a connu un père auquel il s'est identifié, de qui il a acquis des valeurs et des principes moraux. Cependant, comme nous le verrons, cette identification au père qui aurait pu soutenir une organisation psychique dans laquelle l'Idéal du Moi et le Surmoi régulent les conduites de façon habituelle, va se complexifier pour donner lieu à un conflit identificatoire aux conséquences importantes. À partir de l'adolescence, nous observons un retournement dans la perception qu'a Charles de son père. Charles voit peu à peu son père comme étant faible et décevant, notamment parce qu'il n'a pas beaucoup d'argent. Il se produit alors une nouvelle organisation identificatoire basée sur un conflit : ressembler à son père ou le rejeter pour ne pas s'y apparenter. Dynamiquement, Charles cherche à devenir le contraire de cette nouvelle perception de son père, donc être fort, puissant et riche. L'analyse des entrevues laisse croire que se produit alors une inversion de l'investissement du Surmoi et du Moi idéal correspondant à ce nouveau conflit. Peu à peu s'organisent en parallèle un rejet du père et un rejet du Surmoi et des valeurs de l'Idéal du Moi (correspondant aux identifications paternelles), de même qu'un surinvestissement du Moi idéal qui se nourrira de nouvelles identifications adolescentes.

« Pis là je me disais : "Aille, je peux pas, je ferai pas ça moi toute ma vie, compter mes cents comme mon père." [...] J'ai assez vu ma mère compter ses cents, ma mère pis mon père [...]... je ne voulais pas faire pareil moi, "je vais être riche pis je compterai pas mes cents comme mes parents". »

Il était hors de question, pour le jeune Charles, de suivre les pas de ses parents, ces derniers étant confrontés au décompte constant de leurs avoirs. Il généralise cette

perception de médiocrité à la classe moyenne, celle qui travaille et pour laquelle la vie équivaut à « métro – boulot – dodo ». Cette populace, il la méprise depuis son adolescence, extension du mépris dirigé contre son père.

« Me regarder dans le miroir en me faisant la barbe pis me dire : "Ouin hein [...] ils t'ont eu hein, tu y vas travailler aujourd'hui!" [...] Je pouvais pas accepter ça, ben voyons. »

« Ben non, pas question, je ne deviendrai pas un mouton comme tout le monde. »
(entendre : comme mon père)

Sur la scène externe, une révolte contre l'autorité, tout d'abord représentée par le père et les religieux, puis s'étendant à toute autorité, vient accentuer le renversement identificateur.

« C'était tout le temps, tout le monde voulait que je fasse tout ce qu'eux autres veulent là [...]. Là je disais : "Non je suis tanné, moi je vais faire ce que je veux, quand je veux". »

« C'est ça, les frères [communauté religieuse] étaient sévères, mon père était sévère et tout le monde me disait quoi faire [...] pis un moment donné... je me suis mis à dire "wo là, je vais faire ce que je veux". »

Ces religieux qui lui ont enseigné ont tenté, tout comme le père, de tracer un chemin salubre pour l'enfant qu'était Charles. Toutefois, un de ces hommes d'Église, le frère Jean, aura fortement amplifié la tendance antisociale de l'adolescent.

« Le frère [Jean] avec sa flûte à bec. Son solfège. Pis il riait de moi pour toutes sortes [...] d'affaires pis il me dénigrait là. »

« En tout cas, je le voyais, pour moi il avait l'air d'une tapette, frère [Jean], pis il était tout le temps après moi, il me complexait assez que criss je pensais de le tuer. »

« Il me ridiculisait dans la classe là, pour certaines affaires, mettons que... des niaiseries là [...] pis j'étais orgueilleux pis susceptible [...] me faire ridiculiser devant tout le monde je le prenais pas là. »

Ici apparaît la nature complexe et conflictuelle du rapport au père, et par déplacement, du rapport aux hommes en autorité. Charles se sent méprisé, dénigré par ces figures masculines. Mais la circularité de ce dédain est déterminée par le même conflit qui le relie à son géniteur. Il se sent méprisé, tout comme il méprise la faiblesse et la pauvreté de son père, la nature conflictuelle œdipienne se dévoilant dans la nature homosexuelle latente (« tapette ») du mépris ouvertement utilisé. Qui allait être l'homme, viril, puissant et riche? Ce devait être lui, Charles, alors que le religieux, et le père, devaient être faibles, pauvres et même efféminés. Il était inconcevable pour l'adolescent de respecter la volonté des autres, de s'y plier. Cela aurait été vécu soit comme une identification à un père faible, soit comme une soumission dégradante. Il lui était impossible d'accepter la faiblesse relative à la pauvreté, tel un signe d'impuissance et d'abnégation dans le cadre d'une identification à son père. Charles s'est alors mis à investir une image de lui tout à fait contraire au père « faible et pauvre » qu'il décrit.

« 25 ans je vais être rendu millionnaire et puis je me voyais pas autre chose que millionnaire [...], moi je compterai pas mes cents toute ma vie. »

Nous verrons que, par l'investissement de cette image, c'est un sentiment de toute-puissance et de grandiosité qui s'installe en lui, dans le but de contre-investir l'identification à un père vu comme faible.

« Je n'ai pas peur du diable. Je n'ai pas peur de personne, personne va me faire peur. Je suis un humain pis il n'y a pas un humain qui va me faire peur. »

« Même avoir 88 ans, il y a personne qui va m'impressionner. »

En somme, Charles entre en conflit avec les premières identifications positives à son père depuis qu'il réalise que ce dernier n'est ni puissant, ni riche. Cette conflictualité interne le mène à investir le Moi idéal au détriment des identifications paternelles plus modérées, mais comprenant des valeurs morales conformes à la société dans l'Idéal du Moi et le Surmoi. Cette transformation dynamique semble mettre en conflit les premières identifications au père (notamment du Moi et du Surmoi) et celles à un père faible. Plutôt que de résoudre cet antagonisme lié à la désillusion tout en conservant les identifications initiales, il semble que Charles ait plutôt surinvesti le Moi idéal (identifications archaïques à un père puissant) : il aura recours à de nouvelles identifications post-œdipiennes de nature antisociale, comme nous le verrons plus loin, afin de renforcer ce renversement dynamique, ouvrant ainsi la voie à la délinquance.

Le soutien des identifications criminogènes

Comment compenser la blessure narcissique d'une identification à un père qu'il juge faible et méprisable? Charles prendra la voie de l'idéalisation de figures puissantes, tels les motards ou Roberto, puis il s'identifiera à eux afin de retrouver son narcissisme perdu.

« [...] une gang de motards qu'il y avait [...] à l'époque [...] pis je trippais sur eux autres. »

« J'aurais tout fait pour eux autres, je m'identifiais à quelqu'un. »

Il s'est donc développé une appartenance à une nouvelle « famille », ce qui a eu pour effet de compenser le manque d'appartenance à « sa » famille qu'il méprisait alors, dont les membres attendaient de lui un idéal qu'il ne souhaitait pas intégrer ni respecter.

« Tu développes un sentiment d'appartenance un moment donné. »

Un peu plus tard, une rencontre en prison vient changer la vie de Charles, s'il est possible de le dire ainsi. Roberto personnifiait la richesse, la réussite, la gloire, et il représentait ce qu'il voulait lui-même devenir et être. Il était celui par qui Charles pouvait retrouver un père archaïque puissant qu'il avait perdu en méprisant son père réel.

« C'était un des gros bandits [...] pis il aimait ça avoir des jeunes avec lui, dans le fond c'était pour leur faire faire les mauvais coups à eux autres pis tout, mais c'était un professionnel du vol à main armée de banque, toute sa vie il a fait ça. Tous les petits voyous [...] rêvaient de voler avec lui parce que le gars avait des gros chars, des gros yachts, des "ski-doo", [...] grosse maison pis... Fait que il était plein d'argent pis là c'était comme une idole un peu pour moi... »

Pour Charles, un criminel qui réussit parvenait à s'enrichir, mais aussi à s'imposer, à susciter la peur et l'admiration. La richesse égalait la toute-puissance, et la toute-puissance signifiait la gloire et la reconnaissance. Ainsi, après avoir fait ses premières armes dans le gangstérisme, il apprend à connaître Roberto, grâce auquel sa criminalité semble prendre son essor à travers son identification à celui-ci.

« Mais [...] quand t'es jeune, des coups de tête là, les vols avec [Roberto], ça, ça a marqué ma carrière dans le banditisme là [...], beaucoup, ça pis mes rencontres avec les gunmen au vieux pen. »

« Bon, vols avec [Roberto], c'est là que tout a vraiment commencé, ma grosse criminalité là. Faire de l'argent pis toute. »

Lorsque nous le questionnons sur l'apport concret de Roberto dans son existence, dans son cheminement, Charles n'hésite pas :

« Sa réputation. Juste le fait que le monde disait : "aille le petit [...] est rendu avec [Roberto], il travaille avec [Roberto]!" Hé ciboire ça a fait monter mon nom [...],

c'est comme un jeune pas connu qui commence à voler là pis il a plein de nerf, mais il a jamais fait de quoi de gros là, mais aujourd'hui "woup" il est avec [...] [un chef mafioso], c'est le bras droit de... Ben tu sais qu'il va faire de l'argent. »

Psychologiquement, cette alliance sous-tend une identification s'installant dans le Moi idéal. Concrètement, cette association permet au jeune Charles, alors au début de la vingtaine, de s'imposer dans le centre-ville, d'en prendre le contrôle, et de s'extraire du groupe de motards, dès lors inutile : la toute-puissance, il la possédait désormais. Roberto lui avait permis non seulement de « se faire un nom » (identité reliée au Moi idéal), mais de devenir lui-même une figure criminelle respectable et respectée. En outre, la relation avec Roberto se développera en trois aspects : projectif d'abord, idolâtré ensuite, dévalorisé à la fin. Ici, nous constatons la difficulté du sujet à accorder de la valeur à une personne « plus grande » que lui. Mais, en même temps, cette relation peut sembler une répétition du lien conflictuel au père dans le passage de l'idéalisation au dénigrement.

« [Roberto] lui j'ai trippé sur lui avant d'être un de ses jeunes pour apprendre à voler des banques pis des affaires de même là. Mais après que je l'ai ben connu pis toute, je me suis aperçu que j'étais ben au-dessus de lui, que c'était rien ça. »

Nous le constatons dans la phrase précédente : la conflictualité de Charles, toujours prise dans l'opposition idéalisation-mépris, père-enfant, ne peut lui permettre de demeurer longtemps dans une position où il admire un tiers. Bien que renforçant son propre Moi idéal, la conflictualité anale, qui semble issue de la relation au père, se répète. Il doit alors à nouveau dénigrer l'objet pour demeurer le seul grand, fort et riche; le seul qui peut et doit être idéalisé. Le clivage non résolu fait en sorte que l'objet originellement magnifié doit ensuite être dénigré. Nous remarquons que le renversement initial de la relation au père n'a pas réglé la conflictualité qui se répète dans ces nouvelles relations : à la fois à travers la recherche d'un père idéalisé et puissant, et à la fois dans un nouveau retournement, laissant Charles seul dépositaire de la toute-puissance.

2. Le mode relationnel privilégié et conséquent aux relations d'objet

Outre ces grands criminels idéalisés, le discours de Charles laisse poindre peu de liens qui seraient significatifs, soit parce qu'il en parle rarement, soit parce qu'il s'en défend. Son discours donne l'impression que peu de personnes ont eu une influence sur lui, sur sa vie, et surtout sur son désistement criminel. Il apparaît presque que Charles ne serait jamais réellement parvenu à s'attacher à qui que ce soit. Nous constatons cependant que certaines personnes semblent avoir endossé une relative importance, plus ou moins assumée. Qu'est-il possible de comprendre de cela? Veut-il se protéger, garder le contrôle, ou est-il incapable de relation profonde? Nous verrons que Charles semble apte à aimer, mais qu'il doit alors impérativement se protéger de certains enjeux relationnels.

La méfiance

Charles a découvert très tôt dans sa carrière criminelle qu'il devait se méfier, non seulement de ses ennemis, mais aussi de ses partenaires. De la façon dont il parle de ses relations, nous avons l'impression qu'il ne fait confiance à personne, ou très peu, et qu'il est extrêmement méfiant. Il présente sans cesse une image d'indépendance, qui semble agir tel un bouclier, une protection contre l'attachement, contre la relation à l'autre dans sa dimension de besoin ou de dépendance.

« Je serais mal à l'aise de ça, à mon âge être pogné pour me fier sur quelqu'un pis toute, j'essaie de me démerder tout seul. »

Charles dira donc ne pas vouloir compter sur qui que ce soit, mais avoir cependant tenté de faire confiance à quelques reprises, malheureusement avec des conséquences émotionnelles pénibles, laissant ainsi entrevoir des signes de blessures narcissiques.

« J'ai essayé de me fier sur une couple de personnes un moment donné pis je me suis retrouvé "Gros-Jean comme devant". »

En somme, Charles a appris à rester sur ses gardes, à ne pas nouer de relation mettant en jeu la loyauté et la dépendance. Néanmoins, au-delà des enjeux narcissiques qui lui sont propres, certaines de ces craintes pouvaient être réalistes : dans l'univers de la criminalité, il est risqué de trop faire confiance ou encore de nourrir une confiance aveugle... Le danger ultime étant qu'un tiers abuse de lui. En conséquence, il a toujours fonctionné selon la prémisse suivante : « J'attaque avant que l'autre ne le fasse. »

La protection contre l'attachement

Pour Charles, l'attachement semble équivaloir à la perte de son indépendance et de son autonomie. Nous retrouvons donc une crainte de la dépendance, mais aussi, probablement et plus profondément, la peur de la perte et de l'abandon, ce qu'il ne pourrait toutefois jamais admettre. Il endosse une position défensive pour ne rien « devoir » à quiconque, et ne pas nourrir de relation de dépendance. Il se méfie des autres, oui, mais il craint également que ces autres puissent devenir significatifs à ses yeux et ainsi mettre en souffrance son mode de vie. Nous constatons une certaine dilution de l'investissement d'objet, qui implique que personne ne peut prétendre être important à ses yeux, ce qui signifie, dans la dynamique précédemment analysée, avoir une emprise sur lui.

Malgré tout, Charles est vraisemblablement capable de s'attacher. Il ne faut pas penser qu'il présenterait une sorte « d'incapacité objectale » : nous pouvons plutôt y voir une forme de protection contre des enjeux relationnels infantiles. En effet, Charles montre que, n'eussent été ces enjeux et ces angoisses, il aurait souhaité pouvoir se lier affectivement à quelqu'un. Ainsi, il parle de deux personnes, entre

autres, avec lesquelles il aurait bien voulu entretenir une relation intime, pas seulement éphémère, mais durable. Toutefois, cela ne s'est avéré avec ni l'une, ni l'autre, sans doute pour les raisons citées plus haut.

« Pis même souvent j'ai pensé, je me voyais avec, faire ma vie avec elle, je me voyais vraiment là [...]. »

« Avec [Simon], avec [Simon] ça a passé un poil que esti je me serais marié avec [...]. Je me serais marié avec ce gars-là. »

De même, au début des entretiens, il paraît évident qu'il se protège de l'engagement relationnel avec l'intervieweuse. Mais peu à peu le lien d'attachement finit par poindre, notamment lors des dernières rencontres, alors qu'il nous semble devenir de plus en plus significatif à ses yeux, peut-être malgré lui.

« Il y a pas grand monde là dans ma vie, même dans ma famille pis dans mes proches, que j'ai confié des affaires autant que je te dis à toi. Je t'en dis des affaires là que j'ai jamais contées à personne... »

« C'est la première fois que je m'ouvre à quelqu'un autant qu'à toi. Oui, ça je voulais te le dire parce que c'est vraiment la première fois que... je sais pas si t'es consciente. »

Il souhaite que nous reconnaissons notre chance à cet égard, mais aussi que nous soyons mis au fait que notre relation est devenue importante.

« Quand tu parles pis que quelqu'un t'écoute, tu peux lui faire confiance, mais c'est une personne c'est certain que tu développes un lien [...]. »

Ainsi, malgré que l'attachement semble source d'angoisse au point où Charles a toujours voulu l'éviter, il appert qu'il soit tout de même capable de se lier à l'autre. Toutefois, il n'est pas possible de savoir si cela est susceptible de véritablement perdurer. De fait, si nous prenons l'exemple de la relation dans le cadre de cette

étude, Charles savait qu'il y aurait une fin, ce qui peut de surcroît susciter une plus grande propension à l'attachement, car limité dans le temps, celui-ci devient dès lors moins menaçant.

La non-valeur accordée à autrui

De nombreux enjeux narcissiques infiltrent donc les relations de Charles; qu'il s'agisse de la dichotomie valorisation-mépris dans sa double valence interne et externe, ou de l'enjeu relationnel lié au besoin ou à la dépendance. La conflictualité narcissique nécessite pour Charles la mise en place de stratégies de protection, de défense, qui se manifestent dans ses relations et dans sa vision des objets. Une de celles-ci, peut-être la plus importante, consiste à retirer toute valeur à l'objet. Dans la plupart des relations minimalement significatives que Charles décrit, il s'assure de démontrer qu'il possède beaucoup plus de valeur que l'autre, qu'il le surpasse en tout point. Il refuse de paraître faible (compensation de l'identification à un père qui évoque la faiblesse) ou de laisser poindre une quelconque impuissance (comme celle qu'il vivait face au frère Jean ou encore celle qu'il attribuait à son géniteur). Encore une fois, à travers cette stratégie défensive qui disqualifie l'objet, il est difficile de ne pas voir la répétition des enjeux narcissiques infantiles entre Charles et son père, lequel est parfois faible, parfois puissant, tantôt riche ou pauvre; double inversion de l'idéalisation vers le dénigrement (son père et lui-même). Dans toute relation, même amoureuse, ce n'est donc plus l'attachement, la confiance ou la qualité de la relation qui compte, c'est malheureusement le pouvoir, la puissance, et même la domination anale. L'autre n'aura plus de valeur en soi comme stratégie pour résoudre les enjeux narcissiques. Il sera donc perçu comme un modeste partenaire provisoire.

« Tu me prends quand je suis là... j'essayais de ne pas m'attacher trop parce que je le savais moi aussi quand je vais rentrer va falloir que je l'oublie j'ai pas le choix ça me donne rien de rêver à elle, je vais peut-être passer 15-20 en dedans. »

Ou encore, l'autre sera simplement considéré comme une personne sexualisée à sa plus simple expression.

« C'est là que j'ai eu ma première relation avec une femme. Je disais : "Câlisse c'était aussi bon qu'avec... [un homme]." C'était vraiment le cul là, le cul pour le cul. »

Ces propos étant tout de même déclamés avec humour, grâce à des illustrations concrètes.

« Moi, c'est toujours de la viande fraîche. »

« Même être en amour pis toute hein, j'ai aimé des filles, des gars. Quand tu peux avoir une Cadillac pis une Lincoln c'est bien mieux que d'avoir juste une Cadillac ou juste une Lincoln. »

Bien entendu, mépriser ou renverser la valeur de l'objet est une stratégie qui implique également le sujet. Une telle inversion sert autant à éviter les enjeux relationnels de dépendance (dénigrement de l'objet) qu'à renforcer son sentiment d'autosuffisance, et par là à compenser un profond sentiment d'incomplétude et de non-valeur. Dans ce contexte défensif, l'autre est souvent considéré comme un objet dont il peut se servir à des fins sexuelles ou criminelles, et rejeter lorsqu'il n'est plus utile. Par exemple, Charles décrira sa relation avec une jeune femme qu'il a grandement aimée, mais pourtant, malgré cet amour, il ne pouvait s'empêcher de lui être infidèle.

« Et puis vraiment là... on cliquait sur toute, sur le sexe, dans toute, les mêmes pensées [...], mais fallait je couraille pareil. »

Dans cette relation comme dans beaucoup d'autres, Charles semble à la fois éviter de s'attacher et faire en sorte que l'autre soit dénigré, sinon humilié. Il crée un mode relationnel qui est une protection contre toute proximité impliquant des émotions. Par

contre, curieusement, certains liens semblent échapper à ces stratégies relationnelles : ces personnes, des hommes pour la plupart plus jeunes que lui, semblent être l'objet d'une relation projective dans laquelle le jeune homme aimé semble représenter une partie infantile de lui-même, comme nous le verrons dans la section suivante.

Des exceptions... « les jeunes chums »

Charles a eu plusieurs partenaires masculins, autant amoureux et sexuels que criminels. Clairement, certains d'entre eux étaient des hommes qu'il a aimés et aidés. Il a donc, souvent, joué le rôle d'un père (fort, fortuné, protecteur et adulé). L'analyse de ces relations amoureuses révèle que, sur le modèle de l'identification projective (qui consiste à projeter sur un objet un attribut de soi afin de s'y reconnaître), le jeune homme qu'il aimait le représentait, enfant désiré d'un père admiré et fort, rôle qu'il assumait donc auprès de ce compagnon. L'identification projective lui permettait dynamiquement de faire d'une pierre deux coups en ce qui concerne ses besoins relationnels et amoureux. Par identification projective, il pouvait à la fois être le jeune, chéri d'une figure paternelle vigoureuse et vénérée, et le père, puissant et aimant. De surcroît, le recours à l'adjectif « petit », lorsqu'il parle de ses jeunes partenaires amoureux, vient renforcer cette idée de représentation du petit enfant dans la relation à ce père idéalisé.

« J'avais toujours un jeune ou deux sous mon aile, je les protégeais pis les petits jeunes ils se tenaient avec moi [...]. »

Ainsi, les jeunes semblent fréquemment devenir des personnes significatives à base projective : il se peut que Charles leur donne ce qu'il aurait voulu qu'on lui donne (bénéfice par procuration), forme de réparation illusoire pour la conflictualité paternelle décrite précédemment.

« Moi en prison ben souvent j'étais avec des petits gars là pis j'étais comme, je le réalise par après, j'étais comme leur père. »

Les relations avec ses chums reflètent à la fois son désir d'être aux antipodes de son père, et de réparer les manques de son enfance. En effet, elles lui permettent d'incarner le père protecteur qu'il n'a pas eu et de chercher à satisfaire ses propres besoins infantiles projetés sur ses chums. Il parvient à donner à un autre ce qu'il aurait aimé avoir sur le plan narcissique en le faisant participer à sa propre puissance. Il insiste par ailleurs sur le bien-fondé de ses intentions.

« Dans le fond là il y en a [des vieux de la vieille] que c'était pour le cul, il y en a que c'était juste parce qu'ils se sentaient comme un père [face aux plus jeunes], moi j'ai toujours aimé ça aider les jeunes même si j'avais rien avec eux autres. »

Ainsi, nous avons l'impression que la relation nourrie avec ces « jeunes » dépassait le simple besoin sexuel bien compréhensible des hommes en prison, pour être également sous-tendue par le besoin d'une relation père-fils inversée grâce au processus d'identification projective, dans laquelle Charles trouvait un double profit : être aimé en tant que père puissant et être aimé par son père à travers la relation projective au « jeune ». Il s'agit de la façon dont il est parvenu à combler un vide, un manque au plan de l'identification à son père. S'il a renversé cette position, ceci ayant motivé l'émergence de sa criminalité, il a aussi utilisé le pendant positif de son père pour permettre à des plus jeunes que lui, probablement aussi démunis au plan identificatoire, de profiter d'une figure protectrice, puissante et aimante.

Conclusion

Cette étude ne peut qu'enrichir notre compréhension du vécu intrapsychique de l'individu délinquant. Évidemment, les relations significatives de chacun sont uniques, mais il est possible de croire que certaines influencent plus que d'autres le

devenir de l'adulte, ses choix et son mode de vie. Dans le passé, Charles a vécu des déceptions et des insuffisances au plan identificatoire. Nous ne saurons jamais si son père était réellement si faible, mais les entrevues ont montré que le mépris aurait remplacé l'idéalisation de celui-ci. Cette inversion a eu des effets dramatiques sur la structuration de sa personnalité, dès lors qu'il semble avoir rejeté tant le père que les identifications surmoïques paternelles, laissant le champ libre au surinvestissement du Moi idéal et aux nouvelles identifications à des hommes puissants, mais délinquants. Pour contrer la blessure narcissique issue de l'identification à un père jugé faible et méprisable, Charles a adopté une position de révolte plutôt que de deuil de l'objet archaïque; il a renversé le positif en négatif. Diverses rencontres ont bien sûr contribué à ce qu'il se trace un chemin dans la criminalité... et quel chemin! Une vie teintée par la transgression des lois et de la morale, certes, mais aussi par de multiples incarcérations et un stress constant : celui de manquer d'argent, crainte qu'il a si souvent perçue chez ses parents. Toute son existence a été marquée par le partenariat, la méfiance et la superficialité relationnelle, mais aussi par une tentative de réparation ou de mise en forme de la relation qu'il aurait souhaité avoir avec son père.

Sans épuiser la complexité de la dynamique de Charles et les aléas des diverses rencontres qui l'ont marqué et influencé, il semble que la désillusion de l'image de son père a été traumatique (soit envahissante pour le sujet, et déterminante pour l'avenir) et a donné lieu à une réaction faite de renversements, dans lesquels il est devenu l'homme puissant et riche que son père n'était pas. Cela fut vraisemblablement appuyé par le surinvestissement du Moi idéal, au prix d'un amoindrissement de l'importance du Surmoi et des identifications surmoïques. Ces inversions ne se sont pas produites qu'avec son père, mais dans la recherche de nouveaux pères à l'image du Moi idéal, puis par la recherche de jeunes hommes avec lesquels il pouvait tenter de corriger la désillusion traumatisante de son passé. Sur les plans relationnel et amoureux, Charles était malheureusement prisonnier de ses enjeux narcissiques, ce qui l'obligeait à se protéger d'un amour dans lequel la

confiance et la dépendance auraient pu occuper un espace sain. Nous remarquons plutôt un besoin anal de triompher, d'être le meilleur, et même d'humilier. Charles évite assez systématiquement l'attachement, la dépendance ou le fait d'être redevable à l'objet. Il s'en protège, mais il peut arriver pourtant qu'il se fasse prendre au jeu et réactive ainsi la relation infantile qu'il n'a pas réussi à contenir. Nous n'avons là qu'une parcelle de ce qui caractérise Charles, mais nous pouvons supposer qu'il soit possible de découvrir des aspects semblables chez d'autres délinquants, ajoutant dès lors des éléments à notre compréhension du devenir criminel.

Sur le plan théorique, cette étude à cas unique soutient les travaux qui cherchent à différencier les fonctions du Moi idéal et du Surmoi. Elle supporte aussi la conception qui veut que des identifications à la même personne puissent s'inscrire dans des instances psychiques différentes et alors donner lieu à une conflictualité importante. Elle conforte enfin les modèles de la délinquance qui décrivent non seulement une relative faiblesse dynamique du Surmoi, mais surtout l'importance dynamique du Moi idéal dans le peu d'effet du Surmoi.

Malgré les limites de notre recherche, soit l'échantillon restreint à un seul individu ainsi que le choix de la méthodologie qui place en avant-plan la subjectivité du chercheur (malgré les procédés de contrôle par l'analyse par consensus), nous croyons que des études sur un seul sujet peuvent être source d'une richesse difficilement accessible par d'autres méthodologies. Le fait de rencontrer un individu une vingtaine d'heures, au sein d'un modèle associatif d'entretiens dans lequel la relation interpersonnelle devient tout autant un instrument de connaissances que le discours lui-même, donne au chercheur la possibilité d'effectuer des inférences d'une plus grande validité sur les enjeux inconscients du sujet. Les résultats obtenus ici soutiennent nombre d'éléments présents dans les théories récentes de la dynamique criminelle et laissent croire qu'il est pertinent de poursuivre cette exploration des influences multiples et contradictoires de la figure paternelle car, au-delà de

l'importance de la mère, il appert qu'une déception liée à l'image du père puisse, dans certains cas, constituer une motivation importante au surinvestissement du Moi idéal et à l'agir antisocial.

Références

- Aichorn, A. (1925). *Wayward Youth*. New York, NY : The Viking Press.
- Brunet, L. (2009). La recherche psychanalytique et la recherche sur les thérapies psychanalytiques. Réflexions d'un psychanalyste et chercheur. *Filigrane*, 18(2), 70-85.
- Brunet, L. et Casoni, D. (2003). Culpabilité, honte et dynamique criminelle. Au sujet des fonctions anti-pulsionnelles et anti-narcissiques du Surmoi. *Revue française de psychanalyse*, 5, 1561-1565.
- Casoni, D. et Brunet, L. (2003). *La psychocriminologie – Apports psychanalytiques et applications cliniques*. Montréal, Canada : Presses de l'Université de Montréal.
- Casoni, D. et Brunet, L. (2007). The psychodynamics that lead to violence. Part I: The case of the chronically violent delinquent. *Canadian Journal of Psychoanalysis*, 15(1), 41-55.
- Freud, A. (1949). *Le moi et les mécanismes de défense*. Paris, France : Presses universitaires de France. (2001).
- Freud, S. (1901). *Sur le rêve*. Paris, France : Gallimard. (2008).
- Freud, S. (1923). *Le moi et le ça*. Paris, France : Payot. (2010).
- Gabbard, G. (2000). Disguise or consent: problems and recommendations concerning the publication and presentation of clinical material. *The International Journal of Psychoanalysis*, 81(6), 1071-1086.
- Johnson, A. M. et Szurek, S. A. (1952). The genesis of antisocial acting out in children and adults. *The Psychoanalytic Quarterly*, 21, 323-343.
- Kernberg, O. (1975). *Borderline Conditions and Pathological Narcissism*. New York, NY : Jason Aronson.

- Kvale, S. (1999). The psychoanalytic interview as qualitative research. *Qualitative Inquiry*, 5(1), 87-113.
- Lagache, D. (1951). La psycho-criminogénèse. *Revue française de psychanalyse*, 15(1), 103-129.
- Lussier, A. (1975). *Essai sur l'Idéal du Moi*. (Thèse de doctorat non publiée). Université de Montréal.
- Lussier, A. (2006). *La gloire et la faute. Essai psychanalytique sur le conflit qui oppose narcissisme et culpabilité*. Montréal, Canada : Presses de l'Université du Québec.
- Mailloux, N. (1965). Le fonctionnement du Surmoi chez le délinquant habituel. *Contribution à l'étude des sciences de l'homme*, 6, 67-72.
- Mailloux, N. (1971). *Jeunes sans dialogue*. Paris, France : Fleurus.
- Pedinielli, J.-L. et Fernandez, L. (2009). *L'observation clinique et l'étude de cas*. Barcelone, Espagne : Armand Colin.
- Redl, F. (1945). The psychology of gang formation and the treatment of juvenile delinquents. *Psychoanalytic Study of the Child*, 1, 367-377.
- Sarnoff, I. (1951). Identification with the aggressor: Some personality correlates of antisemitism among Jews. *Journal of Personality*, 20, 199-218.

CHAPITRE VII

ARTICLE II

LA GLORIFICATION NARCISSIQUE : ÉBLOUIR POUR EXISTER⁴

Résumé

Cet article fait suite à un écrit précédent (Gabrion et Brunet, 2014), mais peut être considéré indépendamment. Il présente une analyse des enjeux narcissiques ayant ponctué l'existence d'un homme dont la carrière criminelle comporte surtout des vols. L'objectif principal est de comprendre de quelle façon la grandiosité et le surinvestissement du Moi idéal ont influencé le vécu criminel et relationnel du sujet. Douze entretiens ont permis de dégager trois thématiques en lien avec des conflictualités inconscientes : le surinvestissement du Moi idéal, l'identification à la criminalité et la perception de soi du sujet. L'analyse montre de quelle manière une certaine structuration de la personnalité a pu affecter les choix et le mode de vie privilégié de cet homme.

Introduction

Il est ardu, pour tout un chacun, de comprendre les motivations ou les raisons derrière la criminalité. Pourquoi prendre de tels risques, souvent pour si peu? Charles⁵, un ex-

4 Gabrion, F. et Brunet, L. (Sous presse). La glorification narcissique : éblouir pour exister. *Revue québécoise de psychologie*.

détenu aujourd'hui âgé dans la soixantaine, semble pourtant avoir bénéficié de bases familiales solides. Il rapporte effectivement avoir vécu une enfance relativement saine et heureuse, alors que l'adolescence devient le théâtre d'une rébellion et du rejet des valeurs acquises. Il est dès lors hors de question de respecter l'autorité, de s'y plier. De nouvelles relations amicales, peu recommandables, viennent appuyer l'éclosion du cheminement délinquant de Charles. Avec en tête, pendant des dizaines d'années, le but de devenir un jour riche et, pourquoi pas, célèbre, il exécute de multiples vols, de plus en plus méticuleusement prémédités. Malgré cela, il passera environ la moitié de sa vie derrière les barreaux. Ces années, il les a certes perdues.

Alors que nous le rencontrons, cet homme ne peut toujours pas bénéficier de sa liberté : il se trouve toujours assujéti au système correctionnel canadien, en libération conditionnelle totale. De fait, il doit informer un agent en communauté de tout changement survenant dans sa vie professionnelle ou personnelle. Pour le moment, ses uniques revenus proviennent de l'aide sociale et de certaines collaborations cinématographiques et pédagogiques. Par celles-ci, il se raconte, parle de son histoire et revit, encore et encore, sa carrière criminelle.

Le texte qui suit analyse la position subjective de Charles à partir de notre compréhension de sa personnalité, d'abord criminalisée, ensuite de nature conformiste (en apparence).

En outre, nous souhaitons appréhender, à partir de l'analyse de douze entretiens, de quelle façon une certaine structuration de la personnalité, telle que celle de Charles, peut avoir influencé ses choix de vie. Comment se fait-il que la criminalité ait servi les plus profonds desseins et désirs de Charles, et qu'il puisse espérer changer du tout

⁵ Le prénom du sujet, de même que les informations qui pourraient permettre son identification, sont modifiés afin de protéger son anonymat. De plus, les détails partagés à son propos n'outrepasseront pas ce qui est nécessaire à la compréhension du cas (Gabbard, 2000).

au tout, c'est-à-dire s'extraire d'un mode de vie criminel pour ensuite s'engager dans la voie de la normalité?

Ce texte présente dans un premier temps un aperçu de la théorisation psychanalytique du narcissisme appliqué à la criminalité. Pour les besoins du cas, les particularités propres aux instances du Moi, du Moi idéal et de l'Idéal du Moi sont également abordées. Par la suite, la méthodologie employée de même que les objectifs visés sont explicités. Nous explorerons enfin ce que le récit de Charles comporte comme enjeux narcissiques afin d'aspirer à une meilleure compréhension de sa personnalité et de son cheminement.

Le narcissisme dans le contexte de la psychocriminologique

Le mythe grec de Narcisse est bien connu. Dans sa conception populaire, le narcissisme réfère à l'amour de soi. En psychanalyse, il s'agit *grosso modo* de la même définition. Le sujet se prend lui-même comme objet d'amour (Chemama, 1995, p. 200) : il s'agit de l'investissement libidinal du soi (Diamond et Yoemans, 2008, p. 116). Aujourd'hui, le mot « narcissisme » réfère à la fois à un investissement de soi, primaire ou secondaire; à une étape de développement; à un trait de personnalité; ou à une pathologie. C'est à partir de 1914 que Freud amènera l'idée que le narcissisme n'est pas tant un problème qu'une base même de la psyché humaine. Bien sûr, le narcissisme est présent dès l'enfance, par le rôle des premiers objets d'identification et de la conscience de son propre corps (autoérotisme). En 1920, Freud fait la distinction entre le narcissisme primaire et l'autre, secondaire, sur lequel s'appuient les divers idéaux, qui est un retour sur soi de l'investissement d'objet; impliquant donc, pour Freud (1940), une indifférenciation soi-objet dans le premier cas et une différenciation dans le deuxième. Klein (1975) n'adhère pas à ce concept d'un narcissisme en deux temps, arguant plutôt qu'il s'agit simplement d'un développement ultérieur alors que l'objet idéalisé est total et intériorisé. Rosenfeld

(1971) ajoute l'idée d'une identification à l'objet alors que le Moi alterne entre la projection et l'introjection. « Comme Klein, Rosenfeld croit que les troubles du narcissisme surviennent quand l'individu ne peut pas tolérer la séparation d'avec l'autre et vis-à-vis de ce même autre » (Diamond et Yoemans, 2008, p. 118). Devant ce déséquilibre, le narcissique s'identifie à des objets internes et idéalisés qu'il peut contrôler. Fondamentalement, il est possible de distinguer cinq niveaux de narcissisme, selon Diamond et Yoemans (2008) :

- 1- Le narcissisme sain : le soi est intégré et tout engagement professionnel ou personnel s'avère satisfaisant dès lors qu'il correspond à ses besoins et à ses valeurs;
- 2- Le narcissisme névrotique : le soi est partiellement intégré, mais le Surmoi a connu des ratés et s'impose dans la recherche d'amour; les besoins sont peu comblés et l'insatisfaction est omniprésente dans le vécu subjectif;
- 3- Le narcissisme pathologique : le soi est dissimulé sous un soi grandiose et omnipotent; l'autre est soit « idéalisé et inaccessible », soit « dévalorisé et méprisable ». Dans tous les cas, le narcissique se défend du besoin et de la dépendance à l'autre;
- 4- Le narcissisme malin : il est caractérisé par l'agressivité, la paranoïa et l'antisocialité; ici, l'entourage perçoit l'agressivité qui émane du narcissique, dont le soi est non seulement grandiose, mais aussi triomphant face à la souffrance et même à la mort;
- 5- La personnalité antisociale (selon Kernberg) : il s'agit de la pathologie narcissique suprême. L'individu exploite l'autre, est incapable d'aimer et ne peut ressentir d'empathie.

De façon générale, « [l]e narcissisme englobe des aspirations normales de perfection, de maîtrise et de complétude, de même que des distorsions pathologiques de ces aspirations prenant la forme de mégalomanie, d'exploitation impitoyable d'autrui et d'un retrait dans l'omnipotence ou dans le déni de toute dépendance » (Diamond et

Yeomans, 2008, p. 115). L'étude de la personnalité criminelle semble incontestablement incomplète sans l'utilisation du concept de narcissisme pathologique. Nous pourrions même croire que l'un ne va pas sans l'autre. Essentiellement, les personnes narcissiques, au sens du trouble, sont égocentriques, fondamentalement en recherche d'admiration extérieure, ce besoin n'étant jamais véritablement comblé. En ce sens, toute relation endosse un caractère instrumental et peu réciproque. L'autre sera perçu positivement s'il est susceptible d'apporter davantage à la valeur de soi : autrement, il ne vaut, pour ainsi dire, rien du tout. « Bien que les individus qui présentent une personnalité narcissique ressentent le besoin d'être l'objet d'admiration d'autrui, ils s'avèrent incapables de faire véritablement confiance à l'autre et d'accepter d'être dépendants affectivement de quiconque, en raison d'une profonde méfiance et d'une tendance à déprécier les autres » (Casoni et Brunet, 2003, p. 104). Diamond et Yoemans (2008) ajoutent que les tentatives d'exploitation d'autrui s'aggravent dès lors que la destructivité caractérise la pathologie narcissique. Ils tendent à demeurer fortement indépendants, laissant transparaître l'absence du besoin relationnel. La propension à démontrer peu d'empathie caractérise aussi les individus narcissiques, de même que celle à exploiter l'autre si cela s'avère nécessaire dans l'atteinte de desseins prédéterminés. Ils connaissent amplement la colère ou la rancune, et se retrouvent démunis devant la tristesse ou le désespoir, signes incontestables de faiblesse. Dans leur quête incessante de la vénération du tiers, ils ne parviennent jamais à véritablement s'engager dans un quelconque lien interpersonnel, trop menaçant et trop incertain.

La pathologie narcissique

Kohut (1977) et Kernberg (1970, 1975, 1992, 1998) ont mis en lumière une réactivité émotionnelle intense chez l'individu narcissique (labilité extrême), parlant même d'une rage narcissique. Pour avoir surtout investigué l'antisocialité dans l'ensemble de ses travaux, Kernberg (1975) appuie l'idée d'un concept de soi compartimenté, les

aspects négatifs du Moi étant défensivement rejetés. Il affirme qu'un Surmoi cruel et sadique se dissimule sous les caractéristiques narcissiques du psychopathe, qui sont teintées par l'absence de remords et une déshumanisation certaine. Le sadisme de ce Surmoi ne peut être renversé ou mis en échec qu'en cas de thérapie efficace ou de traumatisme. Autrement, le psychopathe n'aura d'autre choix que de le projeter sur les autres, alors vus comme sévères et limitatifs sinon persécuteurs, ce qui a tôt fait de renforcer sa propre nature asociale et sa raison d'être.

Kernberg (1979) situe la personnalité antisociale dans l'ensemble des troubles limites, et distingue deux organisations. La première, l'organisation limite, suppose un déficit du Surmoi : ce n'est pas celle qui nous intéresse ici. En revanche, la seconde, l'organisation narcissique, réfère à un Moi qui tient sa source d'un soi grandiose, ceci afin de préserver la cohérence de la personnalité du sujet. Il sera possible de constater toute la légitimité d'une telle structuration. Précisons enfin que, selon Kernberg (1967), les structures antisociales seraient dans la même lignée que le narcissisme pathologique, un Surmoi cruel se retrouvant au centre même de ces pathologies.

Les subtilités du Moi

L'étude du narcissisme, de même que les particularités de l'étude de cas présentée, nécessitent l'approfondissement de la compréhension des instances psychiques. Il n'est pas simple de comprendre les distinctions que Freud a pu établir entre les concepts de Moi idéal, d'Idéal du Moi et de Surmoi. Cette situation fait qu'il n'existe pas de réel consensus dans la communauté psychanalytique au sujet des définitions à donner à ces termes. Notons que l'étude la plus complète de l'utilisation de ces concepts tant chez Freud que chez les analystes contemporains vient de Lussier (2006).

L'Idéal du Moi fait son apparition en 1914 dans la littérature freudienne. Il est approfondi en 1921 : Freud parle alors de l'admiration de l'enfant pour son père, qui est idéalisé et grandi, possédant la force et la toute-puissance enviées par le jeune garçon. En 1923, le Surmoi est introduit et considéré par le psychanalyste autrichien comme l'analogue de l'Idéal du Moi, impliquant « l'incorporation des parents idéalisés » (Chasseguet-Smirgel, 1999, p. 200). Ultérieurement, Freud (1940) affirme que le Surmoi est l'héritier du Complexe d'Œdipe, la sévérité de la structure résultant de l'obligation de détruire tout désir œdipien. Devant certaines ambiguïtés freudiennes, certains auteurs ont vu la nécessité d'une différenciation supplémentaire entre le Moi idéal et l'Idéal du Moi. Par exemple, Lussier note une absence de constance dans les écrits de Freud, tout particulièrement concernant sa conception du Surmoi. Il reste que de penser cette instance comme une formation réactionnelle vient provoquer un clivage objectal. Si, pour le jeune garçon, le père est un idéal, il devient également une menace. À ce titre, un conflit entre le Moi idéal et le Surmoi, selon Lussier (2006), peut logiquement émerger, se traduisant ainsi : « Je désire ce que mon père ne veut pas que je désire » (p. 45).

Le stade du miroir, particulièrement élaboré par Lacan (1949), vient d'ailleurs peaufiner cette notion d'idéal en ce sens que l'identification de l'enfant à sa propre image sera également à la source des identifications ultérieures. Ce stade survenant entre l'âge de 6 mois et de 18 mois, il s'agit de la conscience du corps comme une unité. Le regard de l'autre (normalement celui du parent) confirme à l'enfant sa correspondance avec l'image reflétée. Cela permet la constitution du Je, à partir duquel se construira le vécu social du sujet. Pour Lacan, le Je est constitué de l'ensemble des Moi. Lacan est notamment l'un de ceux qui utilisera les termes « Idéal du Moi » et « Moi idéal » en les différenciant, tout comme Lagache le fera, ultérieurement, de façon encore plus spécifique.

Par ailleurs, si nous nous attardons à la conceptualisation d'Annie Reich (1954), l'Idéal du Moi équivaut aux désirs du Moi, alors que le Surmoi réfère à ce qu'il devrait être. Lorsque l'enfant souhaite ressembler à son parent, c'est l'Idéal du Moi qui s'affirme. Un écart trop grand entre la réalité et ces aspirations résultera en une faible estime de soi, tout comme, à l'âge adulte, le fossé entre le Moi et le Surmoi. Car, selon Reich, l'Idéal du Moi se fond dans le Surmoi avec la maturation de l'individu. Dans son essai, Chasseguet-Smirgel (1999) observe que la majorité des auteurs en viennent à la même conclusion.

Lagache (1955), de son côté, pense l'Idéal du Moi comme l'instance qui permet à l'individu de se conformer au Surmoi. Pour ce qui est du Moi idéal, il le conçoit comme un idéal narcissique de toute-puissance qui ne consiste pas simplement en la liaison du Moi et du Ça, mais qui correspond aux attentes de la personne envers elle-même au regard de l'identification infantile à un parent tout-puissant. Dans ce même ordre d'idées, selon Green (1963), l'Idéal du Moi serait l'héritier du narcissisme primaire, à la recherche de la perfection « absolue » au plan spirituel, alors que le Moi idéal s'inscrirait dans la recherche d'une perfection au sens purement narcissique.

Dans une perspective davantage évolutive, Grunberger (1971) pense que le narcissisme serait présent dès la naissance, inaltérable dans son intégrité malgré les exigences du Moi. Il propose, en fait, de considérer le narcissisme comme une instance, sur le même pied d'égalité que le Moi, le Ça et le Surmoi, constituant dès lors le Soi, un peu dans la même lignée que le Moi idéal. Cette façon de comprendre le narcissisme comme une instance est contestable, mais vient tout de même appuyer l'idée d'une interrelation, d'un lien indéniable, entre narcissisme et structures.

Chasseguet-Smirgel (1999), quant à elle, n'appuie pas la distinction entre le Moi idéal et l'Idéal du Moi, se limitant à cette dernière instance, comme Freud. Elle en conceptualise l'origine dans le narcissisme (« [...] concept-charnière entre le

narcissisme absolu et l'objectalité, [...] il résulte de la scission entre le Moi et l'objet [...] » (1999, p. 33)) et croit qu'il est maturatif (1999, p. 44), évoluant surtout au moment de l'adolescence. L'auteure suggère que l'identification à certains modèles (objets idéalisés) permet de constituer le Moi, ceci en vue d'atteindre à un moment son Idéal. Ces identifications s'avèrent essentielles à la constitution de l'Idéal du Moi et, si elles sont inadéquates, peuvent avoir un effet incontestable sur le développement normal du sujet. Aussi, s'il est proposé que l'Idéal du Moi édifie d'abord le Moi, Chasseguet-Smirgel pense que le Surmoi devrait en devenir ultimement la principale « source d'approvisionnement narcissique ». Elle conçoit le Surmoi en tant que résultante de la résolution de l'Œdipe, synonyme également de différenciation des figures parentales. En somme, pour l'auteure, Moi idéal et Idéal du Moi réfèrent à une seule et même instance qui doit subir une maturation.

Bien que le Surmoi et l'Idéal du Moi ne soient normalement pas perceptibles dans une personnalité dite normale, il peut arriver que les exigences contradictoires du Surmoi et de représentations d'idéaux créent un conflit important et appréciable. La dépression, la conflictualité des états limites ou la décompensation des états narcissiques en sont des exemples. Ces manifestations de conflictualité laissent croire que le Surmoi peut s'opposer non seulement aux pulsions, mais aussi au narcissisme (Brunet et Casoni, 2003) ce qui, logiquement, amène à poser l'hypothèse qu'une certaine instance narcissique ne puisse être, ni une partie du Surmoi, ni réduite à un Idéal du Moi mature. Il semble donc logique que d'autres auteurs conçoivent en fait trois instances pouvant entrer en conflit les unes avec les autres : le Moi idéal, l'Idéal du Moi et le Surmoi.

Cette dernière conceptualisation est retenue dans le cadre de cet article et, en conséquence, les définitions de Lussier (2006) sont privilégiées, bien qu'elles ne fassent pas non plus l'unanimité. À noter qu'elles sont présentées dans l'ordre de leur apparition chez l'individu. Pour l'auteur, le Moi idéal « [...] répond à ce noyau

psychique où se réfugient les fantasmes de toute-puissance narcissique [...] » (Lussier, 2006, p. 5). Majoritairement anobjectal, mais se nourrissant en partie d'objets grandioses, « [...] il joue un rôle de premier plan dans tous les méfaits de l'idéalisation » (p. 50). Il est le lieu du narcissisme sans limites, l'image même de la démesure. Lussier ajoute que, malgré la strate primitive de cette instance, il est possible d'y régresser et de s'y fixer. L'Idéal du Moi (qui n'est pas abordé spécifiquement dans l'étude de notre cas) « [...] correspond, *grosso modo*, à ce que la psychologie traditionnelle appelle nos ambitions, celles qui sont réalisables, contrairement à celles du Moi idéal » (p. 5). Il considère le Surmoi de même que l'objet. « Dans le Moi idéal, idéal est adjectif, tandis qu'avec l'Idéal du Moi, il est substantif, ce qui accentue le fait nouveau de l'apport moral » (Lussier, 2006, p. 50). Enfin, le Surmoi est constitué des interdits provenant de l'identification aux figures parentales. Il est l'héritier de la résolution de l'Œdipe, consiste en une formation réactionnelle et perdure grâce au refoulement et sous la menace, constante, du sentiment de culpabilité. Le Surmoi doit contrôler les pulsions du Ça, ou le désir de toute-puissance du Moi idéal (Brunet et Casoni, 2003), en l'empêchant de corrompre le Moi. Une phrase de Lussier (2006) vient clairement représenter ce conflit : « [L]e Moi, au fond, vit sous le joug de deux puissances appelées à se confronter et réfractaires à toute concession : le narcissisme et la culpabilité, le Moi idéal et le Surmoi. Le Surmoi doit contrôler un « Moi assoiffé de puissance » » (p. 59).

Les instances en lien avec la délinquance

En ce qui concerne la délinquance proprement dite, Lussier (1975, 2006) ainsi que Casoni et Brunet (2003) ont tout particulièrement mis en lumière le rapport entre le Moi idéal et le Surmoi, singulier chez le criminel de carrière. Effectivement, le Surmoi est écarté au profit du Moi idéal, laquelle structure est caractérisée par la grandiosité et des idéaux de toute-puissance, clairement en opposition avec le Surmoi. Le Moi s'allie désormais au Moi idéal, pour des raisons défensives évidentes. La

recherche de toute-puissance et d'omnipotence occupe l'avant-plan, quels que soient les moyens d'y parvenir. Dans tous les cas, la glorification narcissique est la visée première. L'infériorité ou la dépendance sont éliminées d'un tel fonctionnement, qui constitue de prime abord un système défensif efficace, mais aussi sensible. Une hypervigilance face aux autres, de même qu'une attitude contre-phobique, résultent de ce renversement du Moi idéal et du Surmoi (Casoni et Brunet, 2007). Le délinquant projetant sur l'autre des intentions hostiles, il attaquera avant d'être lui-même attaqué. L'autre constitue toujours une menace potentielle.

Entretiens et modes d'analyse

Le participant

Au centre même de cette étude se situe Charles, un ex-détenu présentement en libération conditionnelle totale ayant d'abord été condamné à une lourde sentence. Il a effectivement cumulé plusieurs peines pour des délits à caractère acquisitif (vols qualifiés). Bien qu'il relate une enfance « saine », le sujet adoptera tout de même à l'adolescence la voie de la délinquance. Aujourd'hui, il est âgé d'une soixantaine d'années, il est célibataire et réside avec d'autres ex-détenus. Il vit de l'aide sociale, de conférences et de quelques contrats cinématographiques.

La méthode de cueillette de données et le cadre des entrevues

Le modèle du « récit de vie » a été privilégié lors des douze entretiens hebdomadaires avec Charles. Chaque rencontre durait approximativement de 90 à 120 minutes, selon le contenu apporté. Nous avons entrepris cette série d'entretiens avec cette question : « j'aimerais que vous me racontiez l'histoire de votre vie, dans l'ordre que vous le désirez, de votre petite enfance à aujourd'hui, afin que je puisse en connaître toutes les subtilités ». La suite était laissée à la discrétion de Charles, l'objectif étant de

favoriser le processus d'association libre. Après chaque rencontre, des analyses qualitatives de discours (contenu et séquences) étaient effectuées afin de valider nos inférences tout en créant certaines catégories ou certains thèmes se distinguant des propos du sujet.

Il importe de noter que notre utilisation de la méthode du récit de vie est influencée par les principes d'entrevue psychanalytique (associations libres et relances associatives) et de certains principes de la théorie ancrée. De cette approche, l'idée d'un questionnement constant et circulaire des données a notamment été retenue. Au fil de la collecte des résultats se construit la théorie. Par ailleurs, le paradigme psychanalytique implique un mode d'entrevue associatif qui comprend sept aspects (Kvale, 1999) : l'étude de cas individuelle, la non-directivité de la méthode d'entrevue, l'interprétation du sens, la dimension temporelle, l'interaction humaine (incluant le transfert), la pathologie comme thème d'investigation et, enfin, l'instigation d'un changement. Ces deux modèles se complètent et prônent l'ouverture et la non-directivité. Il va de soi que la relation transférentielle (et contre-transférentielle) consiste ici en une source de données inestimable. Alors que nous nous intéressons à une seule personne, les informations recueillies grâce au discours proviennent de la subjectivité et de la dynamique personnelle du sujet (Pardinielli et Fernandez, 2009). Ce sont ses pensées, ses idées, ses opinions et tout ce qui le caractérise qui feront en sorte de créer une modélisation unique.

La procédure d'analyse des données

Pour ce qui est de l'analyse, tel que le souligne Bertaux (2010), elle fut effectuée parallèlement aux entretiens (sur le « terrain »). Nous avons eu recours à l'analyse-retour et à l'analyse par consensus, chacune permettant une plus grande validation de nos inférences. L'analyse-retour, réalisée entre chaque rencontre, consiste en bref en un processus en « spirale » (Brunet, 2009). Chaque entretien était analysé avant

l'entretien suivant, de façon à ce que les inférences et les hypothèses formulées lors de chaque analyse puissent aider à soutenir les associations les plus significatives, et même à vérifier certains postulats par retour à la personne interviewée (analyse-retour). Ainsi, grâce à un retour au sujet, cette méthode admet une réflexion constante et dynamique impliquant la validation continue des inférences, ce qui accroît l'écoute et la sensibilité de l'intervieweur. Parallèlement, pour ce qui est de l'analyse par consensus, la terminologie l'indique : il s'agit d'une analyse des données dont les inférences retenues font l'objet d'un consensus. Ce processus consensuel se veut un équivalent des processus d'accord interjuges plus appropriés aux analyses comportant des cotations ou des analyses fermées. Le contenu de chaque entretien est, en outre, soumis à une interprétation double, ce qui en accentue la validité.

Enfin, certains critères classiques de validité ont permis de favoriser l'authenticité de nos analyses. Il s'agit de la saturation, la cohérence, la convergence et la parcimonie (Brunet, 2009). Plus précisément, la saturation signifie une atteinte suffisante d'informations relativement à ce qui est recherché. Dans ce même ordre d'idées, la convergence suppose l'accumulation d'éléments qui vont, pour ainsi dire, dans le même sens, permettant par là même de confirmer ou infirmer une hypothèse ou une inférence. La cohérence consiste en l'homogénéité relative entre les informations obtenues : une logique devrait en conséquence se dégager du matériel qualitatif. Le principe de parcimonie, quant à lui, suggère qu'une idée, ou une hypothèse, devrait pouvoir expliquer adéquatement plusieurs phénomènes semblables.

Analyses

L'analyse des entretiens avec Charles permet de de déceler chez lui certaines particularités de sa personnalité qui sont susceptibles d'expliquer l'adhésion à un mode de vie criminel. Dans un premier temps, il est possible de constater un surinvestissement du Moi idéal, au détriment du Surmoi. Cette structuration vient

sous-tendre l'introduction du sujet dans la criminalité, qui consiste alors en une existence qui répond à des besoins par le passé ignorés. Nous découvrons enfin de quelle façon Charles se perçoit, et pourquoi.

Nous verrons donc en quoi la personnalité de Charles a pu influencer sur ses choix de vie. Il va de soi que notre compréhension de l'histoire du sujet ne se base que sur ce qu'il a partagé dans le contexte des entrevues. Les interprétations formulées dans cette étude se fondent donc uniquement sur le contenu de son discours et nous tentons, en conséquence, de nous y conformer le plus fidèlement possible.

Le surinvestissement du Moi idéal

Dans un premier temps, les analyses mettent en évidence un lien particulier entre le père et le fils. Lors de ses jeunes années, Charles semble avoir vécu une relation positive avec son père. Il affirme avoir reçu de lui de bonnes valeurs, et également avoir bénéficié d'une jeunesse saine. Cependant, peu à peu, il réalise que son père est relativement pauvre et démuné, et qu'il est perçu comme faible par l'entourage. Alors, particulièrement à l'adolescence, Charles rejettera cette identification paternelle et recherchera des identifications toutes contraires à son père. Il lui fallait devenir, au contraire de lui, un homme important, puissant et valorisé, un homme qui excelle.

« J'ai vu mon père comment il travaillait fort pis dur pis il comptait ses cents. [...] Pis là je me disais : « aille, je peux pas, je ferai pas ça moi toute ma vie, compter mes cents comme mon père » ».

« J'étais un gars qui était orgueilleux, qui est super orgueilleux, pis que tout ce que je faisais fallait que je sois le meilleur dans tout. »

Il a donc renversé l'identification au père, au profit d'un modèle masculin fort, puissant et respectable, et surtout totalement indépendant. Il allait donc se rallier à ce modèle pour contre-investir son identification première à un père qui le décevait.

« Je vais faire ce que je veux c'est moi qui va faire ce que je veux dans la vie pis il y a pas personne qui va me dire quoi faire. »

Afin de se protéger de cette potentielle humiliation identificatoire, Charles a surinvesti son Moi idéal et favorisé une position de puissance qui triomphe autant du père que du Surmoi. Il s'est ainsi identifié à des figures de notoriété dans l'univers de la criminalité, telles que Roberto⁶ ou Richard⁷.

« En prison j'ai rencontré un gars qui s'appelait [Roberto]. C'était un des gros bandits à Trois-Rivières. [...] Tous les petits voyous rêvaient de voler avec lui parce que le gars avait des gros chars, des gros yachts, des « ski-doo », il avait tout. Fait que il était plein d'argent pis là c'était comme une idole un peu pour moi... »

« Un de mes amis, il s'appelait [Richard], un de mes idoles quasiment quand j'étais jeune, je suis arrivé au vieux pen il était un peu plus vieux que moi pis il paraissait bien, dehors il avait des belles Cadillac, des belles blondes pis de l'argent en masse. »

« Quand je regarde ça c'est vrai que j'étais tannant, mais j'étais un jeune tannant, un jeune délinquant, quand je suis arrivé au vieux pen avec les bandits, il y en a qui sont devenus mes idoles, je me suis senti une appartenance avec eux autres. »

En effet, s'allier à la toute-puissance du Moi idéal est à la fois une façon d'être plus puissant que son père, mais aussi une façon d'écarter le pouvoir du Surmoi, issu justement de l'identification aux interdits paternels. Dans ce contexte, l'identification à des figures criminelles éminentes, tout comme leur simple côtoisement, a permis de renforcer ce renversement, laissant toute la place au Moi idéal.

⁶ Le prénom de l'individu est modifié afin de protéger l'anonymat du participant.

⁷ IDEM

« J'étais pas gros mais je fonçais toujours sur les plus gros, on aurait dit que je voulais prouver qui j'étais. »

On voit dans la phrase précédente comment la dynamique d'investissement du Moi idéal devait sans cesse être renouvelée à travers des gestes contre-phobiques, tel que Casoni et Brunet (2007) l'ont montré. Dans ce contexte, il était indéniablement impensable pour Charles de se soumettre à quelque autorité que ce soit, surtout celle relative à une position de supériorité paternelle. Toute autorité représentait à la fois le Surmoi et le père, et devait en conséquence être dénigrée, attaquée, vaincue.

« C'est ça, les frères étaient sévères, mon père était sévère et tout le monde me disait quoi faire tsé pis un moment donné euh... je me suis mis à dire « wo là là je vais faire ce que je veux ». »

Il s'est donc révolté contre l'autorité surmoïque perçue hors de lui (père, religieux, professeurs), mais ce faisant, il combattait aussi l'influence surmoïque paternelle en lui. Toute tentative d'atteinte à sa fierté, à la dignité qu'il souhaitait acquérir à tout prix, était une raison de plus de se rebeller.

« Il [le frère Jean⁸] me ridiculisait dans la classe là tsé, pour certaines affaires tsé, mettons que... des niaiseries là tsé pis j'étais orgueilleux pis susceptible tsé me faire ridiculiser devant tout le monde je le prenais pas là. »

Il refusait de se soumettre : nous assistons alors au renversement d'une position d'obéissance. Il était impensable de répondre aux attentes et de s'y plier.

« J'ai l'impression là, c'est la sévérité de, pas nécessairement juste mes parents là, mes parents étaient sévères, mais tout le monde misait sur moi tsé pis ça a peut-être été trop pesant sur mes épaules, ma famille disait : « il va faire un docteur, un notaire », moi je dis : « non je veux pas, je vais faire un missionnaire », je voulais faire un missionnaire, pis là à l'école c'était les frères des écoles chrétiennes pis eux autres aussi étaient tout le temps après moi pis toute. Tout le monde me disait quoi

⁸ Le prénom de l'individu est modifié afin de protéger l'anonymat du participant.

faire, pis un moment donné je me rappelle je me suis dit : « aille il n'y a plus personne qui va me dire quoi faire, je vais décider moi-même de ma vie », fait qu'à 17-18 ans j'ai décidé que j'allais plus à l'école, c'est une révolte là envers mes parents pis envers tout le monde. »

Cet extrait montre bien que Charles ne se révoltait pas seulement contre son père ou contre les religieux. La généralisation de son insoumission montre qu'il s'agissait d'un conflit interne qui était projeté sur toute figure paternelle ou surmoïque. Par cette révolte objectivement dirigée sur les figures d'autorité, Charles surinvestit son Moi idéal et, par le fait même, projette sur eux le Surmoi, trop tyrannique. Il ne se soumet plus et devient, au contraire, celui qui sera le plus puissant. Le Moi idéal triomphe du Surmoi paternel et social. Il méprise alors les autres...

« Tu dis : « criss », dans ta tête t'es ben mieux que tout le monde, t'es même mieux que les citoyens, il y a du bon monde dans les citoyens, mais toi t'es le top, t'es le meilleur. Les citoyens là c'est... Ils se lèvent le matin, ils vont travailler. »

« Ils sont devenus des petits moutons, comme plein de monde à l'extérieur, des petits moutons dans la masse. »

« Ben non, pas question, je ne deviendrai pas un mouton comme tout le monde. »

... Par crainte d'être un mouton méprisé comme son père? C'est ici que la valorisation du Moi idéal semble prendre tout son sens. Nous pouvons effectivement envisager l'idée de la fixation structurelle avancée par Lussier (2006). Le Surmoi étant constitué des interdits parentaux, intégrés par identification, il est possible de croire que Charles travaille activement à expulser le Surmoi pour ne pas que le Moi corresponde à un « mouton » méprisable (identification au père dévalorisé). Pour ne pas en être un, le Moi fera alliance avec le Moi idéal, et deviendra un loup. Nous croyons donc assister à un véritable « échec surmoïque », alors que la grandiosité l'emporte sur la morale. Le Moi idéal devient dès lors « le témoin du degré de toute-

puissance magique dont l'homme a besoin en raison de l'insuffisance de ce que lui offre la vie réelle pour nourrir son estime de lui-même » (Lussier, 2006, p. 63).

L'identification à la criminalité comme panacée

Le triomphe du Moi idéal vient supposer la nécessité de trouver d'autres modèles, de combler le manque créé par l'insignifiance parentale. À partir de son passage vers la criminalité, Charles a « dépassé » son père, il est devenu, psychiquement et en apparence, plus puissant que lui. Il s'est affranchi de ses interdictions. Il est meilleur, et surtout, il ne « comptera jamais ses cents ». C'est à l'adolescence que semble s'être produit ce tournant décisif et que Charles a investi son Moi idéal, au détriment du Surmoi. Il décide qu'il ne retournera pas à l'école et qu'il mènera sa vie comme il l'entend. Il était alors en contact avec des jeunes qui ont aussi adopté cette attitude, concrétisée à l'époque par de menus larcins. De là, Roberto est la personne qui lui a permis de passer à la criminalité « haute vitesse » : il l'a pris sous son aile. Charles le percevait comme quelqu'un de puissant et riche à qui il souhaitait ressembler. Une publication précédente (Gabrion et Brunet, 2014) détaille cette relation qui fut déterminante dans son cheminement. De surcroît, être criminel n'est pas vu par Charles en termes de bien ou de mal, ce qui relèverait d'un système de valeurs relié à l'Idéal du Moi et au Surmoi, mais davantage dans sa dimension narcissique (éblouir, séduire, intriguer). Dans toutes ses relations, il est plus important d'impressionner que d'aimer ou être aimé. L'amour semble contaminé par le sentiment de non-valeur qui provient de l'enfance, alors c'est plutôt la grandiosité qui sera recherchée : être aimé devient être admiré. La problématique de l'amour devient une problématique narcissique du tout ou rien.

« Je me suis aperçu un moment donné j'aimais ça que le monde avait peur de moi pis le monde me craignait, j'avais une réputation pis je me suis aperçu un moment donné en évasion tout le monde appelait la police quand je passais. »

« J'étais toujours le gars que mes frères admiraient pis malgré que je suis un bandit ben j'étais quasiment comme une idole pour les plus jeunes. »

Comme l'illustre l'extrait précédent, Charles peut avoir le sentiment d'avoir une grande valeur, malgré la valence négative que le commun des mortels associe à la criminalité. Pour lui, être admiré ne dépend pas de la valeur morale de ce qu'il est ou de ce qu'il fait, mais du caractère d'exceptionnalité ou de grandiosité. Dans ce sens, avoir beaucoup d'argent en est un exemple flagrant.

« Comme [Samantha⁹] là tsé, j'arrivais j'avais acheté des gros cadeaux pour son enfant pis je ne sortais pas avec encore. Des affaires que j'aurais pas pu faire. Pis ça, ça l'intriguait tsé? Quand t'intrigues quelqu'un c'est une autre façon de « cruiser » hein? [Gabrielle] ça a été la même affaire. Elle était assez intriguée par moi là, elle détestait le monde de prison pis quand elle m'a connu elle a dit : « j'ai jamais connu une personne comme toi ». »

Intriguer, devenir un sphinx, est une façon de susciter l'intérêt et l'admiration. Cela concorde, encore une fois, avec la théorie de Lussier, qui suggère une séparation nette entre le Surmoi et le Moi idéal, dont les sources et les visées sont opposées. Charles peut se valoriser de gestes, d'attitudes ou d'actes qui sont incorrects pour le Surmoi. Ce qui est important pour être « admiré », pour susciter de l'intérêt, n'est pas la valeur morale de ses actions, mais leur caractère intrigant, attirant; séduire par l'éclat, éblouir. Ainsi, on comprend que le Moi s'est rangé du côté du Moi idéal : il vise la grandiosité, l'amour recherché est transformé en admiration; indépendamment des valeurs morales associées, preuve que le Surmoi est devenu le parent pauvre de sa dynamique.

⁹ Le prénom de l'individu est modifié afin de protéger l'anonymat du participant.

Sa perception de lui-même

Les nouvelles identifications, de même que l'utilitarisme à la base de toute relation, indiquent un changement dans la personnalité du sujet. Il semble donc qu'à l'adolescence, Charles ait vécu un réaménagement identitaire qui a dessiné un nouvel équilibre narcissique. Il ne fallait pas ressembler à un père faible et sans avenir; il importait de devenir une personne totalement différente, un opposé, un contraire. Pas seulement cela : il fallait aussi être totalement unique, LE meilleur.

« J'ai toujours été à part des autres pis j'ai toujours voulu être à part des autres sur n'importe quoi que je faisais, sur n'importe quoi, fallait je sois le meilleur dans toute, bon dans toute, fallait je pogne la plus belle blonde, le meilleur pour me battre, le meilleur, à l'école c'était la même affaire, fallait toujours je sois le meilleur. Fallait je me démarque tout le temps des autres tsé, dans n'importe quoi, même dans la criminalité pis dans le « guts ». »

Le passage précédent est éloquent pour illustrer à quel point ce nouvel aménagement faisait en sorte que la valeur morale de ses gestes n'avait pas d'importance dans la satisfaction narcissique recherchée. Là où d'autres adolescents tentent de devenir les « meilleurs » dans un domaine valorisé par le Surmoi ou l'Idéal du Moi (le sport, un passe-temps, la réussite scolaire), Charles ne semble pas soumis à ce compromis moral. Tout ce qui compte est d'être le meilleur, « même dans la criminalité » dit-il. Mais les valeurs de bien et de mal ne sont pas complètement absentes chez lui. Elles sont cependant secondaires à la grandiosité. Ainsi, il se voit « bon » (comme « Robin des Bois ») et souhaite aussi être perçu ainsi. Ce faisant, il évacue tout ce qui a pu être mal dans son existence : violence, manipulation, cruauté, etc., tout ceci faisant dès lors partie de « la loi du milieu ». Charles tente alors de normaliser un vécu socialement inacceptable en le rendant partiellement « bon », et même, admirable. Nous constatons donc des paradoxes assez intéressants dans ses propos.

« T'as toujours des remords de conscience pareil des affaires que tu fais, j'ai pas fait rien que des belles affaires dans ma vie, quand je volais des banques je me disais : « ah je suis un osti de bon gars pis je suis un Robin des Bois dans le fond, dans le fond j'aide plein de monde dehors, des gars, des filles ». Pis euh tsé? Je fais pas de mal à personne, on avait un code d'honneur. »

« Même si je me prenais pour un Robin des Bois, j'aidais plein de monde pis j'étais pas violent avec eux autres, j'étais pas méchant avec eux autres, au contraire, j'étais super bon avec plein de monde. »

On le voit par l'extrait précédent : c'est le Moi idéal qui récupère les valeurs d'être un « bon gars » qui a un « code d'honneur », qui « n'est pas méchant », dévoyant ces investissements qui devraient normalement revenir au Surmoi et aux Idéaux du Moi à son profit. Ainsi, par ce détournement, le paradoxe est total : il peut être bon d'un geste mauvais. Il ne s'agit pas ici d'une simple rationalisation, mais d'une rationalisation mise au profit du surinvestissement de la grandiosité « amoral » du Moi idéal. De la façon dont le Surmoi est dépossédé, Charles se situe « hors de la morale ».

Aujourd'hui, Charles semble faire une nouvelle intégration des « valeurs morales » et de la valorisation narcissique. En effet, il gagne maintenant sa vie en donnant des conférences au sujet de sa criminalité, en partageant son histoire : paradoxalement, il vit encore du crime, mais d'une façon adaptée et correcte tant socialement que moralement. Il s'agit peut-être ici d'une forme de sublimation et de modification de l'équilibre entre le Moi idéal et l'Idéal du Moi, plus conforme aux attentes de la société.

« Je fais des conférences pour essayer d'aider les jeunes pis j'essaie de me rendre utile et de me racheter un peu face à la société que j'ai bafouée. »

Nous pouvons dans le même sens observer une certaine tentative de séduction, non pas d'une façon directe en avouant une quelconque attirance, mais en cherchant à

impressionner grâce à ce qu'il raconte (les contenus sexuels, les exploits, l'argent). Il semble s'agir d'un moyen pour lui d'entrer en relation et de nourrir le lien (captiver l'auditoire). Encore ici, son attitude donne l'impression de devoir séduire et éblouir, indépendamment de la valeur morale de ce qui est mis de l'avant, pour pouvoir être digne d'intérêt. En outre, « être important, éblouir » contamine le besoin d'être aimé et le dénature.

« J'ai rêvé à toi cette semaine. Ah on va oublier ça. Je ne t'en parlerai pas de celle-là ! »

Comme nous le constatons dans cette phrase, il s'agit d'intriguer son interlocuteur, et même d'attirer le désir de l'entendre davantage. Dans cette quête de fascination, il cherche aussi à plaire. Il sait que le compliment peut lui servir et, dans le même ordre d'idées, hausser l'opinion que nous avons de lui. Il souhaite être considéré comme un homme bon, avenant et bien intentionné.

« T'es sincère, t'es pas malhonnête avec le monde que tu rencontres pis toute tsé? »

« Pis, ah non, il m'a assommé en esti. « Tabarnac, elle est intelligente la petite, elle n'est pas folle », la grande. »

Nous ayant évaluée de façon positive, il recherche aussi une équivalence entre nous deux, des points communs qui pourront lui permettre d'envisager de nous octroyer toute sa confiance. Il est juste de supposer que, dans les premiers moments ensemble, il se soit d'abord méfié... pour ensuite nous considérer comme un égal.

« Ah tu vas être quelqu'un un moment donné. »

Nous comprenons donc qu'il croit que nous serons « quelqu'un » comme lui un jour ou l'autre, une personne importante, et même de renom. De façon générale, en

contexte relationnel, Charles analyse rapidement et évalue la valeur de l'individu qui lui fait face. Si l'interlocuteur semble enclin à l'écouter et à le considérer positivement, il s'ouvrira. Cela vient légitimer toute la dimension narcissique qui est observée chez Charles. Il recherche l'admiration, mais demeure indépendant. Il souhaite plaire, mais cela doit servir sa propre perception de lui-même, c'est-à-dire celle d'un homme grandiose et respecté.

Discussion

Charles est un être complexe qui ne peut se réduire à l'analyse qui en est faite ici. Cependant, les entretiens permettent de mieux saisir certains enjeux à l'œuvre dans le processus criminogène. De nombreux auteurs ont souligné le rôle des identifications adolescentes dans l'advenue d'une carrière criminelle. Plusieurs ont aussi noté l'étrange relation au Surmoi des criminels qui, tout en présentant un système de valeurs, en reconnaissant clairement la différence entre le bien et le mal, semblent ne subir que peu d'influences de ce système. Certains ont tenté de théoriser sur l'absence du Surmoi post œdipien, d'autres sur un Surmoi lacunaire.

Notre analyse montre cependant qu'il est possible de comprendre la dynamique criminelle à partir du surinvestissement du Moi idéal, au détriment du Surmoi, impliquant notamment que les « valeurs » sont détournées de leur connotation « morale » pour prendre une signification narcissique de grandiosité défensive. Dans le cas de Charles, nous avons pu constater que la déception vécue face à son père a mené au rejet des identifications paternelles, pour finalement en rechercher d'autres avec des individus perçus comme puissants, indépendamment des valeurs de ceux-ci. L'identification à des personnages grandioses a donc servi à compenser des identifications à un père perçu faible et a eu comme conséquence de déjouer les pressions probes effectuées par le Surmoi.

Charles peut manifester de la sensibilité et se montrer empathique. Il peut aussi se sentir bien parce qu'il agit décemment et favorablement avec autrui. Nous pouvons nous questionner à ce sujet. Se montrer empathique n'est-il pas aussi un moyen de séduire, d'entrer en relation et d'enfin susciter l'admiration tant recherchée par tout individu aux prises avec une difficulté narcissique?

Sur le plan théorique, l'analyse de Charles vient renforcer la valeur de certaines hypothèses, tant sur le plan métapsychologique (opposition du Moi idéal et du Surmoi) que sur le plan de fonctionnement criminel. Ainsi, il est permis de croire que la « morale » et les « valeurs » habituellement issues de la combinaison du Surmoi et de l'Idéal du Moi puissent être détournées au profit du narcissisme et du Moi idéal. Ce dévoiement permet d'appréhender comment un délinquant peut être valorisé autrement que par les « valeurs morales » et sociales, tout en comprenant davantage des phénomènes tels que la délinquance, la criminalité et la psychopathie. Plutôt que de prétendre qu'un Surmoi ne se serait pas organisé ou serait absent, il semble que nous soyons confrontés à une solution « quantitative » de désinvestissement du Surmoi et de détournement des valeurs au profit du narcissisme.

En outre, notre analyse permet de soutenir la théorie de Lussier, qui maintient que deux instances différentes peuvent être en opposition, au lieu de croire qu'une seule instance a des composantes à la fois interdictrices et protectrices (Chasseguet-Smirgel). Cela démontre que le Moi idéal comme structure peut supplanter un Surmoi perçu comme despotique.

Bien entendu, cette étude, en raison de sa méthodologie, comporte deux facettes. D'un côté, une histoire de cas ne permet pas aisément une généralisation des inférences théoriques. Par contre, malgré cette restriction, elle permet tout de même d'approfondir nos connaissances quant aux modèles métapsychologiques opposant les idéaux grandioses au Surmoi. La force d'une telle étude est l'envers de sa

faiblesse. Si elle ne peut comparer plusieurs sujets, et que la prudence est requise relativement à la généralisation, sa force réside dans la profondeur des inférences et dans leur validité. Il serait bien difficile de parvenir à comprendre, avec fiabilité, le fonctionnement inconscient d'une personne qui ne serait rencontrée que cinq ou six fois. Toutefois, lorsqu'un nombre d'entretiens associatifs plus important (douze entretiens, pour un total de vingt-six heures) est effectué, tout en prenant en compte la relation transféro-contre-transférentielle, il est non seulement permis de percevoir les manifestations des formations inconscientes, mais également de vérifier les inférences par une analyse-retour, ce qui est souvent absent de ce type de recherche.

Nous terminerons cet écrit avec ce bref questionnaire, qui prend tout son sens lorsque nous pensons à la relation du sujet avec son père : cette victoire du Moi idéal sur le Surmoi, est-il possible qu'elle remonte même à l'enfance de Charles, alors que Lussier explique le conflit entre les deux instances comme étant le désir de l'enfant de vouloir ce que le père ne souhaite pas qu'il veuille? Il serait intéressant que d'autres recherches se concentrent sur cette relation père-fils, qui a été peu explorée en psychocriminologie alors qu'elle semble réellement déterminante relativement à la criminalité du sujet de notre étude. Par exemple, il pourrait être pertinent d'envisager quelques duplications de cette étude avec d'autres ex-délinquants qui, comme Charles, n'ont pu retrouver en la figure paternelle la base nécessaire pour s'y identifier et s'y reconnaître. Ainsi, une plus grande compréhension des identifications de l'enfance permettrait de prévenir celles, trop souvent négatives, de l'adolescence.

Références

- Bertaux, D. (2010). *L'enquête et ses méthodes – Le récit de vie* (3^e éd.). Paris, France : Armand Colin.
- Brunet, L. (2009). La recherche psychanalytique et la recherche sur les thérapies psychanalytiques. *Réflexions d'un psychanalyste et chercheur. Filigrane*, 18(2), 70-85.

- Brunet, L. et Casoni, D. (2003). Culpabilité, honte et dynamique criminelle. Au sujet des fonctions anti-pulsionnelles et anti-narcissiques du Surmoi. *Revue française de psychanalyse*, 5, 1561-1565.
- Casoni, D. et Brunet, L. (2003). *La psychocriminologie – Apports psychanalytiques et applications cliniques*. Montréal, Canada : Presses de l'Université de Montréal.
- Casoni, D. et Brunet, L. (2007). The psychodynamics that lead to violence. Part 1. The case of the chronically violent delinquent. *Canadian Journal of Psychoanalysis*, 15(1), 41-55.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1999). *La maladie d'idéalité – Essai psychanalytique sur l'idéal du moi*. Paris, France : L'Harmattan.
- Chemama, R. (1995). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris, France : Larousse.
- Diamond, D. et Yeomans, F. (2008). Psychopathologies narcissiques et psychothérapie focalisée sur le transfert (PFT). *Santé mentale au Québec*, 33(1), 115-139.
- Freud, S. (1914). *Pour introduire le narcissisme*. Paris, France : Payot. (2012).
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris, France : Payot. (2010).
- Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*. Paris, France : Payot. (2012).
- Freud, S. (1923). *Le moi et le ça*. Paris, France : Payot. (2010).
- Freud, S. (1940). *Abrégé de psychanalyse*. Paris, France : Presses universitaires de France. (2009).
- Gabbard, G. (2000). Disguise or consent: problems and recommendations concerning the publication and presentation of clinical material. *The International Journal of Psychoanalysis*, 81(6), 1071-1086.
- Gabriel, F. et Brunet, L. (2014). Une étude des relations significatives d'un ex-détenu : aux sources identificatoires de la conflictualité. *Filigrane*, 23(1), 115-135.
- Green, A. (1963). Une variante de la position phallique narcissique. *Revue française de psychanalyse*, 27(1), 117-184.

- Grunberger, B. (1971). *Le narcissisme. Essais de psychoanalyse (1956-1971)*. Paris, France : Payot.
- Kernberg, O. (1967). Borderline personality organization. *Journal of the American Psychoanalysis Association*, 15, 641-685.
- Kernberg, O. (1970). A psychoanalytic classification of character pathology. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 18, 800-822.
- Kernberg, O. (1975). *Borderline Conditions and Pathological Narcissism*. New York, NY : Aronson.
- Kernberg, O. (1979). *Les troubles limites de la personnalité*. Paris, France : Dunod. (2004).
- Kernberg, O. (1992). Psychopathic, paranoid and depressive transferences. *The International Journal of Psychoanalysis*, 73, 13-28.
- Kernberg, O. (1998). Aggression, hatred and social violence. *Canadian Journal of Psychoanalysis*, 6(7), 191-206.
- Klein, M. (1975). *Love, Guilt and Reparation and Other Works, 1921-1945*. New York, NY : Delta.
- Kohut, H. (1977). *The Restoration of the Self*. New York, NY : International Universities Press.
- Kvale, S. (1999). The psychoanalytic interview as qualitative research. *Qualitative Inquiry*, 5(1), 87-113.
- Lacan, J.-M. É. (1949). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique. *Revue française de psychanalyse*, 13(4), 449-455.
- Lagache, D. (1955). *La psychanalyse*. Paris, France : Presses universitaires de France. (2009).
- Lussier, A. (1975). *Essai sur l'Idéal du Moi*. (Thèse de doctorat non publiée). Université de Montréal.
- Lussier, A. (2006). *La gloire et la faute. Essai psychanalytique sur le conflit qui oppose narcissisme et culpabilité*. Montréal, Canada : Presses de l'Université du Québec.

Pedinielli, J.-L. et Fernandez, L. (2009). *L'observation clinique et l'étude de cas*. Barcelone, Espagne : Armand Colin.

Reich, A. (1954). Early identifications as archaic elements in the superego. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 2, 218-238.

Rosenfeld, H. (1971). A clinical approach to the psychoanalytic theory of life and death instincts: an investigation into the aggressive aspects of narcissism. *The International Journal of Psychoanalysis*, 52, 169-178.

CHAPITRE VIII

DISCUSSION

L'étude des tenants et aboutissants de toute carrière criminelle s'avère complexe et multifactorielle. De fait, le vécu de chaque délinquant est unique et, malgré tout, il est possible d'identifier certains facteurs qui paraissent récurrents ou, tout du moins, plus fréquents. L'angle adopté dans cette recherche est celui des relations ayant ponctué l'existence d'un homme en particulier qui peut être, aujourd'hui, considéré comme extrait de toute criminalité. Alors que nous voulions obtenir un matériel plus significatif concernant l'impact de certaines relations sur le désistement du mode de vie criminel, nous avons plutôt approfondi l'effet des identifications sur le développement de la personnalité du sujet de même que sur l'adhésion à des valeurs délinquantes. Pour ce faire, l'étude de cas a été privilégiée sur le plan méthodologique. Nous avons donc rencontré un ex-détenu entamant la soixantaine et se trouvant pour le moment en libération conditionnelle totale. Les entretiens, pour une durée totale de vingt-six heures (à l'atteinte de la saturation), ont été globalement non directifs et les relances ont permis de préciser certaines pensées du sujet et d'éclairer notre propre compréhension. La méthode qualitative structurant l'ensemble des entretiens associatifs est celle du récit de vie. Il s'agit de recueillir le plus d'informations possible au sujet d'une personne en particulier, ceci afin de tracer un portrait global de son passé et de sa personnalité. Au fil des entretiens, un travail concomitant était effectué, soit celui de la transcription du verbatim et celui de l'analyse des données. Cette dernière était effectuée en compagnie du directeur de recherche et permettait donc un consensus et un retour sur le contenu afin de valider nos inférences. Malgré le recours à une première grille d'écoute, la co-construction de grilles d'analyse pour chaque entretien a permis de créer des catégories et de formuler

de premières hypothèses, tout en posant les assises qui allaient constituer nos deux articles. Aussi, vers la fin des rencontres, nous avons conçu une ligne du temps, révisée avec le sujet, pour vérifier notre bonne compréhension de son histoire et voir si des informations avaient été omises. Cette démarche fut bénéfique et appréciée vraisemblablement par Charles, qui a également pu préciser quelques faits vécus et remettre un certain ordre dans les événements marquants de son existence.

Cette thèse s'inscrivant dans un projet de plus large envergure s'intéressant tout particulièrement au désistement criminel, il s'est avéré important d'explorer ce sujet. De prime abord, peu d'études se sont intéressées au phénomène, ce qui vient valider l'apport d'une nouvelle recherche. Il convient dans un premier temps de nuancer la pensée de Gove (1985), qui conçoit les changements individuels (préoccupation pour autrui et face au sens de la vie, adoption de comportements acceptables socialement, besoin de relations interpersonnelles stables et saines) comme la source même du désistement de la criminalité. Dans le cas du sujet rencontré, nous ne pouvons pas appuyer cette idée. De fait, il semble plutôt que Charles ait décidé (de façon relative) de s'extraire de ce mode de vie de lui-même, sans pour autant modifier sa façon profonde de percevoir sa vie et ses valeurs. Le désistement semble provenir d'une certaine maturité, d'un moment tournant dans son existence où il aurait choisi de ne plus se retrouver en situation d'emprisonnement. Il dira que « c'est fini pour [lui] le crime, [qu'il a] décidé [lui]-même de changer, de [s]e prendre en main [...]. » Le désistement de Charles semble aussi résulter d'un impact certain de l'âge, de la vieillesse et de sa santé, qui ne lui permettent plus d'être aussi efficace qu'auparavant. En ce sens, nos rencontres avec lui confirment partiellement la théorie de Glueck et Glueck (1940, 1945) portant sur un impact biologique menant au désistement. Mais pour autant, pouvons-nous dire qu'il ait changé? Dans les faits, Charles s'est désisté en ce sens qu'aucun nouveau geste délictueux n'a été commis, menant à une nouvelle judiciarisation. Il s'est extrait du crime (aucun délit depuis quinze ans, dit-il). Il a un logement, quoiqu'il ne l'ait pas choisi, résidant avec d'autres ex-détenus comme lui.

Il n'a toutefois pas d'emploi et doit se contenter de brèves apparitions publiques et du maigre chèque mensuel de l'aide sociale. Pour un homme qui visait la richesse, c'est bien peu. Dans les faits également, il ne consomme plus (« ça fait environ neuf à dix ans que je touche à rien [...] je n'ai pas le goût de me geler ») ce qui consiste toutefois en une condition inhérente à sa liberté, et il ne côtoie plus de personnes délinquantes ou non recommandables (« je ne fréquente plus le milieu ou mes anciens associés, je me suis éloigné de tout cela ça fait plusieurs années »). Dans son discours, les ambivalences demeurent, et les valeurs sociales ne paraissent pas plus respectées sur le plan moral, alors qu'il dénigre le mode de vie du « monde dehors », en parlant ainsi : « « métro-boulot-dodo », ça dit tout, le lendemain « métro-boulot-dodo », le surlendemain, même affaire, sept ans après « métro-boulot-dodo ». » Charles fait remarquer la stabilité et l'ennui d'un tel style de vie, alors qu'au fil des années, les seules réalisations semblent avoir été de « payer un peu [l]a maison, changer de char, [avoir] eu 3-4 enfants de plus » pour enfin « [avoir] de la misère à arriver [...] Ça finit plus ».

Cette perception défaitiste de la population normale, Charles la nourrit toujours. Il considère la classe moyenne comme celle qui doit travailler pour gagner, en fin de compte, peu de gages. Son implication comme conférencier (« pour essayer d'aider les jeunes et se rendre utile face à la société ») et comme agent de changement pour des plus jeunes que lui, tout en le valorisant personnellement, viennent confirmer une partie de la théorie de Maruna, Porter et Carvalho (2004), alors qu'il tente de « réparer » son passé en le rendant utile pour d'autres. Toutefois, contrairement au premier point que les auteurs soulèvent, Charles n'a jamais nié sa délinquance ou sa responsabilité dans les crimes qu'il a commis. Il ne dit pas que c'est une autre part de lui qui a accompli ces gestes, et d'ailleurs, cela viendrait annihiler son besoin de reconnaissance, de grandiosité et de puissance. Pour être important, ces crimes doivent avoir existé et il doit les avoir commis. Autrement, ce serait de nier sa valeur, et donc de mettre en échec son Moi idéal. Ultimement, se rappeler ces crimes lui

permet de se remémorer une époque où il « étai[t] fier de [lui], [...] fier d'être ce qu'[il] étai[t], [...] fier d'être un bandit qui réussit ». Nous constatons ici que, incontestablement, ce mode de vie demeure le préféré de Charles, celui qui lui a apporté le plus sur le plan narcissique malgré les pertes (emprisonnements, relations, etc.), ce qui confirme à nouveau le frêle équilibre du processus de désistement chez lui.

À l'issue de ce bref survol sur le désistement criminel, nous avons ensuite abordé le sujet du développement de la délinquance. Alors que la criminalité de carrière apparaît normalement tôt dans l'existence du contrevenant, cela n'a pas été le cas pour Charles. Ainsi, l'idée d'un sentiment de culpabilité à la source du passage à l'acte, ou encore les théories de l'apprentissage, ne peuvent pas ici être soutenues, en absence de preuves. Nous n'avons effectivement pas accès aux premières années de vie du sujet et, en ce qui concerne l'apprentissage, la contribution nécessaire de manquements parentaux sur le plan de la discipline et de la supervision semble absente (le sujet parlant de son enfance en des termes élogieux de stabilité, d'amour et de partage, quoique la réalité ait pu aussi être magnifiée). Dans le cas qui nous occupe, c'est surtout l'affiliation à des pairs délinquants combinée à l'abandon de la scolarité, ainsi que le besoin d'accéder à la richesse et à la toute-puissance, qui sont à la source de l'émergence et du maintien d'une délinquance qui a perduré durant plus de trente ans. Ainsi, nous ne pouvons nier l'intérêt de la conceptualisation d'Erikson (1950, 1968, 1970, 1988), alors que le sujet a manifestement vécu une confusion sur le plan identitaire ainsi qu'une confirmation, à la fin de son adolescence, de la pertinence de son choix de mode de vie (arrestations dès l'âge de 16 ans et fiche criminelle ouverte à 19 ans pour des vols, consommation de stupéfiants et relations avec des jeunes qui lui ressemblent) (Erikson et Erikson, 1957).

Le thème central de notre recherche et du premier article, soit celui des relations significatives et des identifications subséquentes, suit les diverses théories portant sur

le développement de la criminalité. Dans ce contexte, le modèle de Casoni et Brunet (2007) s'avère très pertinent, supposant entre autres la possibilité pour un enfant de s'identifier à un autre objet que le parent devant l'inadéquation de celui-ci, le tout pouvant se solder par un renversement Surmoi-Moi idéal. C'est précisément ce que nous avons constaté avec Charles. Autant la figure maternelle que paternelle se sont avérées déficientes sur le plan identitaire. Par exemple, en ce qui concerne sa mère, il en parle comme d'une femme directe, ni affectueuse, ni démonstrative. Qui plus est, il en aurait intériorisé certaines phobies. À ce sujet, Charles verbalise ceci :

Je suis pareil comme ma mère moi. Pourtant je trouvais ça niaiseux. [...] Je [débranchais] mes affaires, je revenais [...] : « [est-ce que] j'ai oublié de quoi, le feu, je ne veux pas que mes affaires brûlent ». [...] Je suis encore de même. [...] Ou ma mère me disait : « faites attention quand vous traversez la rue les enfants ». [...] [A]ujourd'hui je viens pour traverser la rue, je regarde, mais je viens pour partir je regarde encore [...]. [Ce sont] des affaires que la manière que t'es élevé, ça te reste.

Toutefois, force est de constater qu'il s'agit là du seul héritage de la mère à son fils, ou tout du moins du plus poignant. En ce qui a trait à son père, Charles peut tantôt le complimenter, tantôt le dénigrer. Il dira par exemple avoir transgressé les ordres de son père, tout en louangeant toutefois sa débrouillardise et son assiduité : « il faisait tout lui-même, la plomberie, l'électricité, c'est lui qui a bâti notre maison ». Il reconnaît qu'aujourd'hui, il lui ressemble physiquement de plus en plus, et il s'attribue certains de ses traits de personnalité : « mon père [...] était gêné, il le laissait pas voir, mais je le savais qu'il était gêné. Moi je suis un gars super gêné, super timide, ça paraît pas, mais je suis vraiment gêné [...] ». Cela suggère que, comme lui, le père se devait peut-être de respecter une image, de paraître fort alors qu'il ne l'était pas. L'ensemble du discours de Charles témoigne du fait que ses parents étaient perçus de façon négative, surtout par rapport à l'argent, alors qu'ils comptaient tout... surtout le père. Devant la faiblesse et la pauvreté de celui-ci, l'ex-détenu alors adolescent a refusé de s'identifier à cette figure paternelle perçue comme

étant honteuse et dépourvue. En congruence avec la théorisation de Blos, cité dans Muuss (1980), nous constatons un échec du premier complexe d'Œdipe dans l'enfance, l'identification et l'idéalisation du père étant impossibles, tout comme la relation de domination-soumission avec la mère; cette constatation mettant aussi en échec les mouvements identificatoires de la préadolescence et de l'adolescence, de même que l'édification saine du Moi. Charles est devenu le contraire de son père, et s'est en outre identifié plutôt à des pairs déviants et ultérieurement à des criminels renommés, lesquels ont propulsé le début et le maintien d'une carrière criminelle, caractérisée par des vols. Il s'agissait alors d'épater, de faire toujours plus d'argent, de viser la richesse. Dans le même ordre d'idées, pour compenser cette défaillance de l'enfance, le sujet a aussi personnifié pour d'autres jeunes hommes le père puissant et idéalisé qu'il aurait toujours voulu avoir : il en a donc protégé certains, les a aimés et soutenus. Le déni du besoin de l'objet est également retrouvé chez Charles, qui a plutôt toujours prôné l'indépendance, ayant d'ailleurs tenté de compter sur certaines personnes au cours de sa vie sans que cela ait eu les effets escomptés, développant ainsi chez lui une méfiance envers ses partenaires de crime, mais aussi envers ses partenaires relationnels. Néanmoins, alors que Casoni et Brunet (2007) comprennent tout le processus comme une prémisse à la violence, le recours à celle-ci est demeuré plutôt vague dans le discours de Charles. Nous pouvons tout de même inférer que, ayant participé à de nombreux recels et ayant vécu une carrière criminelle somme toute remplie, de la violence, il y en a certes eu.

L'explication individuelle de la carrière criminelle suppose des influences des premières figures d'attachement sur le Surmoi d'abord, mais aussi sur les autres instances de la personnalité. Dans le cas de Charles, l'idée de Bergler (1948) selon laquelle des identifications tardives serviraient à compenser pour de premières identifications insuffisantes, et donc conflictuelles, devient certes intéressante et pertinente. Nous avons vu que l'apport des parents de Charles sur sa personnalité, quoiqu'il mentionne avoir bénéficié d'une enfance saine et somme toute heureuse, a

suscité chez lui un dégoût subséquent et le refus de ressembler à ces parents pauvres et de se conformer aux désirs de ces derniers. Ainsi, puisque le père et la mère n'ont pu être introjectés dans le Surmoi, il ne fut pas long pour l'enfant et ensuite l'adolescent d'adopter plutôt de nouvelles valeurs et de nouvelles identifications plus respectables à ses yeux, le Moi idéal endossant dès lors une importance suprême au détriment du Surmoi. Comme expliqué par Casoni et Brunet (2003, 2007), les interdits surmoïques peuvent être désinvestis pour laisser la place au Moi idéal, ce qui a été observé chez Charles. Alors qu'il est constaté que ce dernier est vraisemblablement capable de s'identifier, cela permet également de confirmer le modèle explicatif d'Anna Freud (1949) concernant le rôle du Surmoi dans la délinquance. Ce modèle suppose des carences identificatoires résultant en l'absence d'intériorisation des interdits nécessaires à la constitution du Surmoi. Nous ne saurons jamais si les parents de Charles étaient si pauvres ou si démunis, surtout son père, mais cela a certes été perçu ainsi par le sujet, qui en a intériorisé le pire...

L'analyse des entretiens nous a non seulement éclairés quant aux relations vécues par Charles, mais nous avons aussi découvert une part narcissique importante. Il était donc essentiel de consacrer une section de cette thèse de même que le second article au narcissisme, qui consiste d'ailleurs en une thématique souvent centrale dans les recherches psychocriminologiques. Effectivement, les enjeux narcissiques sont fréquemment des facteurs déterminants de la conduite adoptée par les délinquants. Nous avons discuté des apports de nombreux auteurs, mais les plus importants demeurent ceux de Kohut (1968, 1971, 1972, 1977) et Kernberg (1967, 1970, 1975, 1979, 1984, 1989, 1992, 1998a, 1998b, 1998c), le premier comprenant la pathologie narcissique comme une fragmentation du soi, le second mettant en lien narcissisme et objets intériorisés. Cette idée de Kernberg d'un Surmoi dysfonctionnel à l'origine du trouble de la personnalité narcissique prend tout son sens en ce qui concerne Charles. Il existe un continuum des pathologies du narcissisme, du narcissisme sain à la psychopathie. Ce dernier sujet a été exploré et nous pouvons convenir que Charles,

malgré sa criminalité, ne peut être considéré comme un psychopathe. D'abord, la violence n'a jamais été l'objectif primaire de ses délits. En outre, il n'a jamais tué; ou, s'il l'a fait, cela n'a jamais été judiciairisé. Toutefois, il reste qu'il considère la société en général de façon plutôt négative (les gens qui sont tels des « petits moutons »), il appréciait l'excitation de son ancien mode de vie et il a aussi vécu quelques libertés illégales. Il semble se situer en avant-dernière position sur les six délinquances pensées par Stone selon le degré de réhabilitation, à savoir qu'il est capable de manifester des remords et de l'autocontrôle, et de ressentir de la compassion. En ce sens, nous pouvons croire qu'il pourra, logiquement, poursuivre dans la voie de la non-criminalité.

Sans nous hasarder à diagnostiquer un quelconque trouble chez lui, nous ne pouvons nier la présence d'une problématique narcissique prédominante, accompagnée possiblement d'un trouble de la personnalité antisociale. Il est logique de nous interroger sur son enfance, alors que l'adolescence a été le siège d'une rébellion, de premiers passages à l'acte délictueux et de la recherche suprême de la toute-puissance. Cette période fut caractérisée par un rejet entier des valeurs familiales au profit de valeurs criminelles. En s'inscrivant dans la délinquance, Charles signait dès lors son refus de s'identifier au modèle parental, soit celui de la classe moyenne (se marier, travailler, avoir des enfants). Au contraire, son choix s'est plutôt porté sur l'absence de contraintes et de responsabilités et de viser une existence facile (et excitante) répondant à ses besoins de valorisation narcissique.

Lorsque nous étudions les antécédents et l'histoire de Charles, tous les éléments expliquant le narcissisme de degré pathologique sont retrouvés chez lui (Ronningstam et Gunderson, 1990) : la grandiosité (sentiment d'unicité et de mérite exceptionnel), l'envie (vouloir ce que l'autre possède sans se l'avouer), la dérégulation de l'affect (sentiments de colère et de honte, et réactions intenses à l'humiliation et aux atteintes à l'estime de soi), le manque d'empathie (théorie de l'esprit et égocentrisme), ainsi

que le besoin de retrouver chez l'autre un comportement éthique et quasi irréprochable (selon son système de valeurs). Effectivement, à de multiples reprises, Charles dément l'importance de certaines personnes plus marquantes dans sa vie. Il s'est longtemps considéré comme une personnalité influente dans le milieu, visant l'opulence et la prospérité des criminels ayant « réussi ». De même, si nous prenons l'exemple du frère Jean (représentant ultime de l'autorité masculine et, éventuellement, surmoïque et paternelle) qui pouvait humilier l'adolescent qu'était Charles, il est noté que ce dernier n'a jamais pu accepter ces offenses et demeure vindicatif à cet égard. Il a en outre peu considéré le vécu émotionnel de ses partenaires, ne s'engageant jamais profondément et étant en recherche d'aventures malgré un engagement affectif avoué. Aussi, sa conception du bien et du mal, cette façon de se percevoir comme Robin des Bois, appuie la présence de normes et d'une morale au sein même de la microsociété que constitue le milieu criminel. Cela étant, il devient justifié d'affirmer que même un délinquant, quel qu'il soit, se base sur des valeurs solides qui sont subjectivement fondées, quoique globalement contraires à celles qui sont appuyées et soutenues par la société. Par ailleurs, lorsque nous étudions la personnalité narcissique sous l'angle de la sphère relationnelle, nous ne pouvons que reconnaître Charles dans ce vécu de difficultés d'engagement et de respect mutuel. La phrase de Denis (2012), comme quoi « le narcisse recherche plus l'admiration que l'amour », tient tout son sens lorsque nous constatons que, toute sa vie, et même encore aujourd'hui, Charles recherche dans le lien la confirmation de sa propre valeur (en éblouissant par ses exploits) plutôt que l'éveil d'un intérêt pour l'autre et pour la possibilité relationnelle que cela implique. Alors que le sujet dit avoir noué deux relations sérieuses qui auraient pu aboutir à un mariage, il a néanmoins à tout coup saboté ces dernières, que ce soit par la mise en acte d'un nouveau délit menant à l'emprisonnement, ou encore par l'infidélité. Il devait se protéger de ces menaces à son estime de soi et, surtout, ne pas dépendre d'un tiers qui, dès lors, se serait retrouvé en contrôle de son narcissisme fragile. Charles est

capable de s'engager, mais à quel prix? Il s'agit là d'un pari risqué qu'il n'a jamais réellement tenu à expérimenter.

Aussi, nous ne pouvons qu'appuyer le processus décrit par Casoni et Brunet (2007), tout en voyant toutefois la nécessité d'y apporter certaines modifications. Cette nouvelle théorisation se base sur nos recherches, mais également sur nos analyses du cas. Dans le cas de Charles, nous pouvons considérer sa relation à son père comme un « traumatisme relationnel répété ». De fait, il y a eu une « carence, une impossibilité identificatoire », qui réfère au point de départ de cette nouvelle théorisation, tout en ayant toutefois un effet indéniable sur l'ensemble du modèle. Ici, nous ne parlons pas d'une carence au sens physique ou concret, mais bien au sens dynamique et psychique. De fait, le père n'a pas eu à dévaloriser son fils, à le dénigrer ou à le violenter. Il a simplement consisté en un modèle faible et insuffisant, démuné sur le plan des caractéristiques identificatoires recherchées par notre sujet. Ce que Charles avait besoin de retrouver chez la figure paternelle, soit la force, la masculinité, la virilité, le pouvoir, il n'a pu le trouver en cet homme. Cela a certes consisté en une forme de traumatisme, en une insuffisance, les qualités du père (et ultimement, de la mère) étant trop médiocres pour se les approprier. L'absence interne du père a créé une carence identitaire et narcissique, provoquant un abandon psychique sur la scène interne. Cette absence de modèle légitime l'utilisation du terme « traumatisme », ou tout du moins l'expression d'« équivalence traumatique ». Effectivement, la carence a agi comme une trouée, une fosse vide, qui n'a pu être suffisamment symbolisée et respectable pour le sujet, obligeant ce dernier à y superposer une structure, telle que le Moi idéal. Cela n'a pas fait évoluer le vécu initial : ce vécu a seulement été masqué.

Dans un tel cas de figure, nous assistons à un dérèglement de la gestion de la quantité, alors que le sujet ne peut penser, organiser ou refouler efficacement un tel vécu. L'enfant, et plus tard l'adulte, doit se chercher de nouvelles bases, panser les

carences, qui se retrouvent simplement camouflées. Cela suggère également un échec du complexe d'Œdipe et donc une inadéquation des premiers objets d'amour, ce qui, dès lors, ne peut que mener à une confusion identitaire (par exemple, tel que mentionné, par une identification au Moi idéal). Cette impossibilité à s'identifier au père, alors que la création même du narcissisme sain n'a pu avoir lieu, permet de clarifier plusieurs modèles théoriques, surpassant la problématique névrotique d'identification au parent de même que la question du lien privilégié à la mère.

Cette relation entre la carence et le traumatisme étant clarifiée, il importe de distinguer « traumatisme relationnel répété » et « privation », alors que, dans le modèle initial, tous deux se présentent ensemble. Typiquement, un traumatisme relationnel répété réfère à la redondance d'événements de séparation, de sévices, de négligence, de violence psychologique ou encore d'un vécu identificatoire lacunaire, comme dans le cas qui nous occupe. À notre avis, la privation se doit d'être distinguée de cela. Au-delà de la répétition d'une situation et d'expériences fragilisant le développement de l'enfant, nous croyons que la privation consiste plutôt en un manque profond, un renoncement affectif, qui surpasse l'événementiel.

Dans ce contexte de privation, la figure d'attachement, l'objet principal, s'est retiré de la relation, du lien, laissant par là même la place à l'expression de l'agressivité et de la violence, alors que l'agressivité libre, telle que conceptualisée par Balier (1988, 1996) et R. Diatkine (1966), ne trouve pas de réponse adéquate de l'environnement permettant de la contenir. Nous pouvons aussi penser à la tendance antisociale de Winnicott (1958, 1984) qui, en absence de réponse aux besoins primaires de l'enfant, pourra véritablement muer en antisocialité. Même chose lorsque nous nous référons à G. Diatkine (1983), qui suppose que le rejet et l'incapacité du parent à gérer l'agressivité ne peuvent que mener à l'émergence de la délinquance. Il devient donc essentiel, pour l'enfant, de trouver une solution, soit de s'identifier à la puissance plutôt qu'à la faiblesse de cet objet, synonyme de souffrance, de perte et d'égarement

(« identification à l'agresseur »), ou encore de partir à la recherche de nouvelles figures d'attachement, idéalisées, sûres. Nous ajoutons au modèle initial la spécification portant sur les identifications tardives car, bien qu'elles puissent survenir dans l'enfance, il y a fort à parier que plusieurs naîtront tardivement, sous la forme d'une affiliation à des pairs délinquants ou à des criminels notoires (« recherche d'un objet idéalisé et identifications tardives »). Ces dernières peuvent venir nourrir le narcissisme et la grandiosité du sujet ainsi que contribuer au renversement Surmoi-Moi idéal en l'absence d'une identification à l'agresseur. Aussi, un vécu de privation est susceptible, tout comme un traumatisme relationnel répété, d'éveiller l'envie, typiquement narcissique. Nous faisons donc la proposition du modèle suivant (modèle initial présenté antérieurement) :

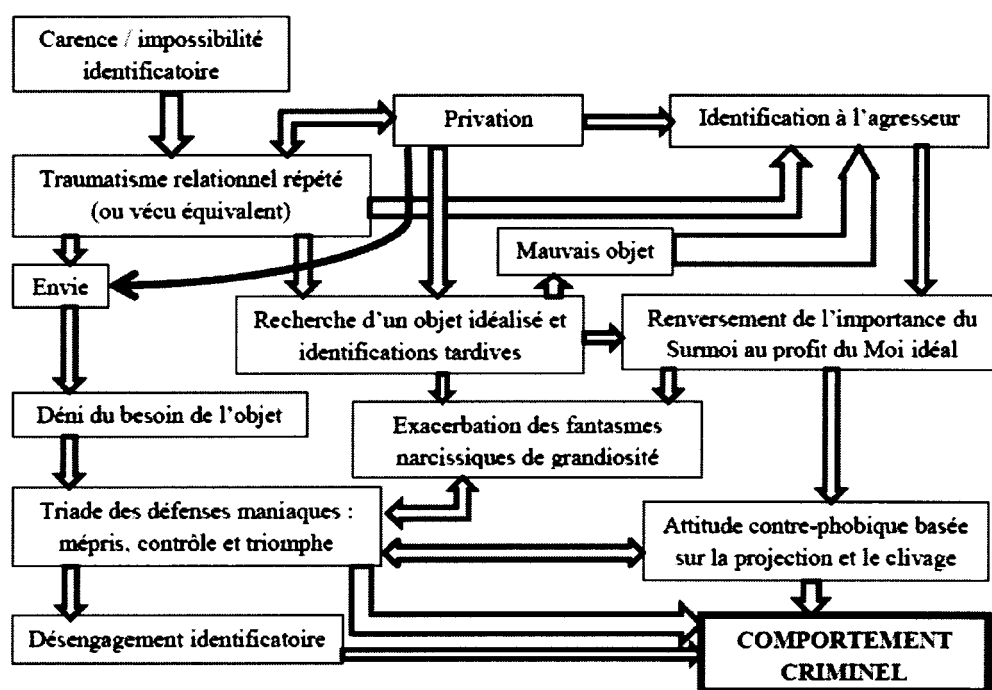


Figure 8.1 Modèle psychodynamique du comportement criminel

Outre les modifications apportées en début de séquence, les autres éléments du modèle sont intacts et, bien entendu, pertinents. En ce sens, le sentiment d'envie

mènera au déni du besoin de l'objet et à l'adoption de défenses ayant pour objectif de protéger le Moi des éventuelles attaques du tiers. Ces défenses sont susceptibles de nourrir la pathologie narcissique du sujet, ce lien étant aussi valable inversement. La domination du Moi idéal sur le Surmoi, ou même l'échec surmoïque, sont aussi à même de faire croître les fantasmes narcissiques. Ultimement, il est possible d'assister chez le délinquant à un désengagement identificatoire, où le besoin de l'objet est définitivement rompu, ainsi qu'à une attitude contre-phobique, alors que l'autre, tout particulièrement les figures d'autorité, est perçu comme étant hostile. À la toute fin du modèle, cet ensemble de facteurs, selon les interactions entre eux, peut entraîner l'adoption de comportements violents.

Nous faisons toutefois cet autre changement au modèle initial, et parlerons plutôt de comportement criminel *chronique* au sens psychologique (actes qui peuvent rapporter à celui qui les pose tout en infligeant une souffrance ou une perte à des tiers), tel que défini par Andrews et Bonta (2015). Il nous apparaît effectivement que ces divers facteurs peuvent se retrouver chez le délinquant fondamentalement non-violent, alors que le passage à l'acte, quel qu'il soit (meurtre, vol, agression sexuelle, voie de fait, etc.), réfère à la libération d'une tension interne et répond à un besoin fondamentalement narcissique de préservation du Moi. Nous en avons le parfait exemple avec Charles, chez lequel la violence n'a jamais été prédominante, endossant plutôt un rôle instrumental (au besoin), tout en posant des gestes répétés ayant une signification et une utilité sur le plan de la préservation narcissique. Considérant les théories psychanalytiques du comportement criminel, ce modèle nous apparaît être en mesure d'en expliquer l'émergence et même le maintien. Il serait désormais pertinent de conceptualiser une suite à cette modélisation, de la criminalité au désistement.

En somme, cette étude soutient tout particulièrement le conflit pouvant prendre place dans les instances du Surmoi et du Moi idéal, alors que le Moi se voit contraint de se ranger du côté du Moi idéal. Ce réaménagement semble tenir sa source du conflit

identificatoire au père, alors qu'il est impossible pour l'enfant d'intérioriser une figure paternelle misérable, recherchant dès lors d'autres objets d'identification. Cela apporte un éclairage nouveau quant à l'importance relative du père dans la structuration de la personnalité du garçon, tout en suscitant le questionnement de la signification de la figure maternelle dans ce cas précis. Effectivement, devant ce conflit identificatoire par rapport à son père, pourquoi Charles ne s'est-il pas tourné vers sa mère, qui aurait pu compenser la faiblesse du géniteur? Pourquoi les deux parents n'ont-ils pas pu répondre à ce besoin de l'enfant?

Dans les écrits portant sur le développement de la délinquance, le rôle du père s'avère quasi absent. Comme si, pour comprendre la criminalité, seule la mère pouvait avoir un impact, ou bien les deux parents de façon générale et, disons-le, peu précise. Il serait donc pour le moins intéressant d'approfondir l'effet du père sur le devenir criminel auprès de plus d'un ex-détenu, ceci afin de valider des hypothèses et de peut-être éclairer davantage certains aspects retrouvés ici. Nous pourrions par exemple penser à l'exploration des événements impliquant le père dont le sujet se souviendrait, pour ensuite en vérifier l'impact subjectif sur les décisions prises et les choix effectués par celui-ci. Par ailleurs, nous constatons qu'il demeure nébuleux de saisir le processus de désistement et ses composantes. Un individu peut-il réellement se désister du seul mode de vie qu'il ait jamais connu? Est-il possible de changer à ce point, de se défaire psychiquement de sa nature criminelle? À la suite de notre recherche, nous doutons d'un tel processus qui paraît tenir du miracle. En fait, il semble plutôt que ce soit une décision dépendant de certains facteurs externes, de même que de l'effet du passage du temps (avec les difficultés de santé reliées), qui viennent tous appuyer la nécessité de cesser toute délinquance. Cela s'apparenterait dès lors à un désistement strictement comportemental. Il importe d'explorer davantage ce cheminement et de mieux comprendre comment certaines relations significatives peuvent influencer concrètement le devenir d'un ex-détenu.

CONCLUSION

La voie de la criminalité est certes complexe. Plusieurs auteurs ont tenté de la conceptualiser et de découvrir les facteurs les plus influents. Il semble que le choix du mode de vie délinquant soit inhérent à certaines interactions malheureuses entre diverses variables. Ainsi, il arrive que la délinquance ne soit pas un choix, mais plutôt un passage obligé. Les apports théoriques de cette thèse nous paraissent importants, surtout au regard de la nouvelle modélisation suggérée dans la discussion.

De prime abord, l'objectif principal de cette thèse par articles consistait à identifier et comprendre, chez un ex-détenu auparavant lourdement judiciairisé, les identifications à la source de relations significatives marquantes qui ont pu influencer sur le cours de sa carrière criminelle et sur ses choix de vie. Afin de répondre à notre objectif principal, des objectifs spécifiques ont été précisés, se présentant comme suit :

- Identifier les relations d'objet qui se dégagent du récit de vie;
- Comprendre les identifications retrouvées dans le récit de vie;
- Saisir en quoi elles ont pu modifier les motivations à la vie délinquante;
- Parvenir à une généralisation de ces connaissances à d'autres cas.

Les deux articles scientifiques présentés dans cette thèse répondent à nos objectifs et permettent en outre de constater, chez notre sujet, la nécessité de s'identifier à de nouveaux modèles, puissants et valables, afin de compenser la faiblesse marquée de la figure paternelle. De nouvelles relations d'objet sont venues édifier la personnalité de Charles tout en lui permettant de contribuer à la construction d'une identité forte et respectable, à la mesure de ses besoins de valorisation narcissique. Ces identifications étaient nécessaires dans l'objectif de préserver le soi du sujet et de le protéger, peut-être, de la menace de la dépression ou de la désorganisation psychotique.

Afin de recueillir et analyser les informations fournies par Charles, nous avons priorisé la méthode du récit de vie, fondamentalement qualitative, peu directive (idéalement, pas du tout) et associative. Nous avons rencontré un ex-détenu à douze reprises, pour un total de vingt-six heures d'entrevue. Ces entretiens étant enregistrés, nous avons ensuite procédé à leur transcription écrite. Cela a été suivi d'une analyse-retour et d'une analyse par consensus visant le questionnement continu de nos hypothèses ainsi que la création de catégories à même d'expliquer certains aspects du fonctionnement psychique du sujet. Pour ce faire, une même grille d'analyse a été utilisée pour chacune des rencontres avec Charles. À la suite de quoi, le contenu le plus significatif à la compréhension de la criminalité du sujet a été rassemblé et a consisté en les assises de nos deux articles, l'un ayant été publié dans la revue *Filigrane* au printemps 2014, et le second étant sous presse dans la *Revue québécoise de psychologie*.

Comme pour toute recherche, certaines limites inhérentes à notre choix méthodologique sont à considérer (Kazdin, 2003). D'abord, le recours à la méthodologie qualitative, dont l'étude de cas, peut s'avérer restrictif. Dans un premier temps, les inférences et les interprétations dépendent du jugement personnel du chercheur, nuisant donc à la validité interne. Ici, nous avons analysé les données de façon consensuelle (analyse-retour et analyse par consensus), permettant de diminuer l'impact d'une seule subjectivité et, en conséquence, des biais subséquents. Aussi, les résultats obtenus sont peu généralisables du fait de l'étude d'un seul individu (échantillon restreint). Ainsi, la reproduction des mêmes conditions et des mêmes procédures est ardue et quasi impossible. Néanmoins, la méthodologie qualitative permet une compréhension élaborée de l'expérience et apporte un éclairage profond d'un phénomène en particulier (Kazdin, 2003). De surcroît, au-delà du contenu verbal, la relation transférentielle et contre-transférentielle recèle également de nombreux indices peu identifiables dans le discours lui-même. Il faut

enfin considérer que cette recherche s'inscrit dans un projet de plus large envergure, consistant donc un apport parmi d'autres. Il est donc à penser que, si nous pouvions changer certains éléments de notre méthodologie, nous conserverions *grosso modo* le même modèle qui, finalement, nous a permis de répondre à nos questionnements et d'appréhender la profondeur de la pensée du sujet. Néanmoins, une grille d'entrevue plus structurée, ou des questions plus directives, auraient pu ouvrir la voie à du matériel qui, autrement, n'a pas été retrouvé dans le discours de Charles (concernant, entre autres, le processus de désistement criminel en lien avec les relations vécues).

Cette thèse permet une articulation plus riche entre les théories portant sur le narcissisme (par des auteurs tels que Kernberg, Kohut ou Balier) et celles demeurant plus descriptives (par des auteurs tels que Blos, Erikson ou Mailloux), supposant qu'elles ne sont pas incompatibles, mais bien complémentaires. Une problématique identificatoire peut donc mettre en échec le développement du narcissisme sain chez un individu et provoquer les mêmes effets à l'adolescence que si le milieu en lui-même avait été inadéquat et aliénant, soit l'émergence d'une identité négative ou encore l'affiliation à des pairs délinquants.

En outre, la thèse contribue aux connaissances portant sur le vécu d'un criminel de carrière, alors que certaines relations sont à même de contribuer à la délinquance. Il semble qu'aucune personne n'ait été suffisamment aimée et n'ait eu suffisamment d'influence sur Charles pour qu'il envisage même de changer de mode de vie, les bénéfices de la criminalité ayant toujours été supérieurs à ceux de l'amour et du lien à l'autre. Cette constatation, fondamentalement narcissique, indique la nécessité d'étudier davantage la sphère relationnelle ponctuant la vie des délinquants, afin de non seulement déterminer les qualités des pairs négatifs, mais aussi celles des personnes susceptibles d'ouvrir la voie aux changements. Par-dessus tout, notre travail suppose aussi la nécessité d'investiguer davantage la place du père dans l'édification de la personnalité, cette figure d'attachement pouvant s'avérer beaucoup

plus importante sur le développement du futur délinquant que ce que nous en savons jusqu'à présent. Tel que mentionné antérieurement, il serait intéressant de dupliquer la présente recherche avec plus d'un ex-détenu. Même s'il s'avère pour le moins utopique d'envisager l'annihilation totale de toute criminalité, une meilleure compréhension des influences des relations d'objet et des processus identificatoires sur la construction de la personnalité des délinquants pourrait permettre de prévenir une évolution négative et le choix d'un mode de vie pour le moins incertain.

APPENDICE A

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre du projet : *L'étude des relations significatives vécues par un ex-détenu bénéficiant d'une libération conditionnelle totale*

Chercheure : *France Gabrion, Université du Québec à Montréal*

Directeur : *Louis Brunet, psychologue, psychanalyste et professeur au Département de psychologie de l'UQÀM*

But des entrevues :

Identifier et comprendre, chez un homme condamné à une lourde peine d'emprisonnement et qui bénéficie d'une libération conditionnelle totale, les relations significatives et les identifications, telles qu'elles émanent du récit de vie, qui ont pu influencer sur sa carrière criminelle.

Modalités de participation :

Lors de ces rencontres, qui seront enregistrées numériquement, vous serez amené à élaborer et à nous raconter votre expérience de vie. Il est possible que certains souvenirs ou reviviscences vous perturbent et que vous deviez repenser à des détails dont vous préféreriez ne plus reparler. Soyez libre d'en discuter avec la chercheure si cela survenait. Outre cela, aucun risque n'est associé à votre participation. Celle-ci vous permettra de contribuer à l'avancement des connaissances tout en vous donnant l'occasion de mieux vous connaître. Par ailleurs, vous êtes libre de refuser de répondre à certaines questions ou encore de vous retirer en tout temps de ce projet, sans préjudice, et votre participation n'aura aucune répercussion sur la suite de votre parcours correctionnel.

Confidentialité et anonymat :

Il peut y avoir certaines circonstances où la confidentialité ne peut être garantie, par exemple lorsque l'information divulguée menace la sécurité d'une institution ou concerne la violence faite à un enfant ou la perpétration éventuelle d'un crime qui pourrait menacer la santé et le bien-être d'une personne. Dans ce cas, le renseignement fourni ne pourrait pas demeurer confidentiel. Soyez assuré que tout sera mis en œuvre afin de vous éviter d'être identifié, ou qu'un tiers puisse vous reconnaître, suite aux écrits qui seront produits dans le cadre de cette étude. Enfin, sachez que les enregistrements sonores des entrevues seront conservés sous clé, et ce, durant les sept années suivant la fin du projet, à la suite de quoi ils seront détruits.

Je consens de plein gré à participer à ces entrevues selon les conditions énumérées plus haut. Je déclare : avoir pris connaissance du présent document, comprendre le but des entretiens et avoir eu la possibilité de parler de ma participation.

Signature du participant : _____ Date : _____
Signature de la chercheure : _____ Date : _____

APPENDICE B

CERTIFICAT D'ÉTHIQUE



COMITÉ D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE DE LA FACULTÉ DES ARTS ET DES SCIENCES (CÉRFAFAS)

CERTIFICAT D'ÉTHIQUE

Le Comité d'éthique de la recherche de la Faculté des arts et des sciences, selon les procédures en vigueur, a examiné le projet de recherche intitulé :

« Les trajectoires de vie menant au désistement criminel : étude de l'histoire des détenus condamnés à une peine d'emprisonnement à perpétuité »

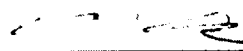
subventionné par : **CRSH**

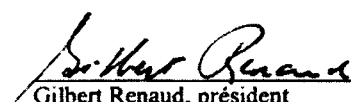
et soumis par : **Dianne Casoni, professeure titulaire, École de criminologie**

Le Comité a conclu que la recherche proposée respecte les règles d'éthique énoncées à la « Politique sur la recherche avec des êtres humains » de l'Université de Montréal.

Tout changement anticipé au protocole de recherche doit être communiqué au CÉRFAFAS qui devra en évaluer l'impact au chapitre de l'éthique afin de déterminer si une nouvelle demande de certificat d'éthique est nécessaire.

Toute interruption prématurée du projet ou tout incident grave devra être immédiatement signalé au CÉRFAFAS.


Martin Arguin, président
Comité d'évaluation accélérée


Gilbert Renaud, président
CÉRFAFAS

Date de délivrance : 15 FEV. 2008

APPENDICE C

NORMES DE LA REVUE FILIGRANE¹⁰

Soumettre un article

Filigrane est une revue semi thématique d'orientation psychanalytique qui paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne. Elle est une revue clinique dans la mesure où la pratique clinique sert de tremplin ou de point de chute à tous les textes ; dans la mesure, aussi, où son comité de rédaction est formé de cliniciens-nes en pratique active. Ses comités scientifique et consultatif, de même que son jury de pairs, sont formés de cliniciens québécois et européens. Filigrane se veut un lieu d'échange et de recherche. Elle s'adresse aux psychanalystes et aux psychothérapeutes de différentes écoles théoriques compatibles avec la psychanalyse et qui œuvrent dans les divers domaines du champ clinique. Elle publie des articles originaux de recherche clinique et théorique, de même que des textes d'élaboration sur les nouvelles pratiques cliniques.

Soumission d'un article

Filigrane invite tous ceux et celles qui le désirent à soumettre des articles dans une de ses rubriques. Le sujet du Dossier thématique est choisi dix-huit mois à l'avance et rendu public dès sa conception. La section Heteros regroupe les textes hors thème. La rubrique La psychanalyse à l'université, consacrée à la recherche clinique, reçoit des textes issus du milieu universitaire, incluant des articles tirés de thèses doctorales. La rubrique Ébauches, quant à elle, est réservée à de courts travaux dans un style libre favorisant l'élaboration de nouvelles conceptualisations. La section Entrevue donne la parole, le temps d'une entrevue, à des cliniciens d'expérience, du Québec et d'ailleurs, qui ont fait œuvre personnelle dans un champ particulier. Parcours clinique offre également une tribune aux cliniciens d'expérience, mais sous forme d'un article, rédigé par ceux-ci, relatant des moments-clés de leur trajectoire professionnelle aux plans théorique et clinique. La rubrique Polémique invite les auteurs à prendre part aux débats actuels en psychanalyse par un bref commentaire, dans un style plus libre, de questions controversées. Enfin, la rubrique Bouquinerie fait place à la description et la critique de parutions psychanalytiques récentes.

10 Filigrane (2015). *Soumettre un article*. Récupéré du site de la revue : http://www.revuefiligrane.ca/spip.php?article4&id_article=4

Tous les articles présentés sont soumis anonymement à deux évaluateurs externes, membres du jury de pairs, et au comité de rédaction. Une recommandation positive de la part de ces deux instances est requise pour l'acceptation d'un texte. La décision finale concernant les refus et les demandes de modification revient cependant au comité de rédaction.

Filigrane est soucieuse de la qualité du français; aussi demande-t-elle que les articles soient rédigés dans une langue correcte et dans un style accessible à la majorité de son lectorat. La surspécialisation des textes par l'utilisation trop abondante de termes techniques est, par ailleurs, contraire à la politique de la revue.

Responsabilités des auteurs-es de la revue

L'auteur-e est responsable des opinions qu'il-elle exprime dans la revue. Filigrane conserve tous les droits sur les articles qu'elle publie. Toutefois, des ententes peuvent être conclues avec les auteurs-es pour la publication dans des livres ou d'autres revues. Filigrane permet la reproduction des articles pour fins d'enseignement. Elle demande cependant que la référence à la revue soit clairement indiquée. Filigrane ne publie que des articles originaux et ne peut, par conséquent, accepter des manuscrits déjà parus ou à paraître dans d'autres publications. Il relève de la responsabilité de l'auteur-e de prévenir la revue d'une telle éventualité.

Présentation des articles : normes de rédaction

Les articles soumis à Filigrane doivent être produits avec un traitement de texte courant (Times ou Geneva, taille 12) sur plateforme PC ou Mac. Dans un premier temps, l'auteur-e envoie son texte, rédigé de la façon décrite ci-après par courriel à l'adresse suivante : gilbert.sophie@uqam.ca. Dans un deuxième temps, une fois le texte accepté et, s'il y a lieu, les corrections effectuées, l'auteur-e fait parvenir à Filigrane la version finale de son texte également par courriel.

Les textes, précédés d'un résumé, ont une longueur maximale de 5000 mots (excluant les références), sauf ceux des rubriques *Ébauche*, *Polémiques*, et les recensions de livre dont la longueur maximale est d'environ quatre pages.

Les citations sont présentées en retrait des marges, à simple interligne et suivies de la référence entre parenthèses comme suit : (Nom de famille de l'auteur, année de publication, page). Par exemple : (Dupont, 1995, 98). Veuillez noter qu'on n'inscrit pas les lettres « p. » ni « pp. » devant les numéros des pages. S'il y a deux auteurs, indiquer les deux noms de famille; s'il y a plus de deux auteurs, indiquer le nom de famille du premier suivi de « et al. ». Par exemple : (Dupond et al., 1995, 87).

Les guillemets utilisés sont les chevrons français : « ». On met à l'intérieur de ces guillemets le point final ou le point d'interrogation qui termine la dernière phrase de la citation. Par exemple : « Le dernier objet de l'analyse sera le parapluie de la patiente. » « Qu'en aurait pensé le père de la psychanalyse? »

Si on doit mettre des guillemets à l'intérieur d'une citation, on utilise les guillemets anglais : “”, et à l'intérieur de ceux-ci, s'il y a lieu, les guillemets allemands : “”

Les crochets [...] sont utilisés pour signaler toute intervention de l'auteur à l'intérieur d'une citation. Par exemple : « [...] Le dernier objet de l'analyse [...] sera le parapluie de la patiente. » (Dupuis, 1876, 12) L'auteur avait déjà souligné cette idée dans un ouvrage précédent (celui de 1823), mais il l'élabore ici de façon beaucoup plus poussée.

Toute référence à un auteur faite dans le corps de l'article comporte, entre parenthèses, le nom, la date de parution et la page. Par exemple : La plupart croient que le dernier objet de l'analyse sera le parapluie de la patiente et non celui du psy. (Dulong, 1895, 98)

S'il y a lieu, les tableaux et graphiques sont regroupés à la fin de l'article et numérotés en chiffres arabes. L'endroit où ils doivent être insérés doit être indiqué dans l'article. La légende des graphiques et les titres des tableaux sont clairement indiqués.

Les notes sont réduites au minimum et disposées en bas de page. Elles ne comportent ni références ni tableaux ni graphiques.

Références

Filigrane demande aux auteurs-es d'apporter une attention particulière aux règles de présentation des références. En cas de doute, prière de communiquer avec la rédaction. Veuillez aussi noter que les textes ne respectant pas les normes de Filigrane concernant les citations et les références seront retournés aux auteurs-es pour correction.

Les références sont présentées sur des feuilles séparées à la fin de l'article par ordre alphabétique d'auteurs-es. Si on réfère à plus qu'un ouvrage d'un-e même auteur-e, ces derniers doivent être présentés par ordre chronologique en commençant par le plus ancien.

Pour les ouvrages importants ou anciens ayant connu une ou des rééditions, donner la date originale de parution, puis inscrire la compagnie et la date de l'édition utilisée.

Par exemple : Freud, S., 1900, *L'interprétation des rêves*, Paris, Presse universitaires de France, 1967.

Références d'un livre avec un seul auteur. Exemple : Mannoni, O., 1989, *Ça n'empêche pas d'exister*, Paris, Seuil.

Références d'un livre avec deux ou plusieurs auteurs. Exemple : Gantouret, V., Benetti, M., St-Voup, J., 1998, *Le silence, médium de communication chez les corbeaux*, Paris, Minuit.

Référence d'un chapitre dans un livre. Exemple : Mercier, S., 1984, Les données pré-oedipiennes, in Nadin, L., Mercier, S., Berger, L., eds, *Les femmes et l'alcool*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 23-70.

Référence d'un article dans une revue. Exemple : Duhau, A.-M., 1992, Parler pour ne rien dire : une défense incontournable? ou : quand parler ne veut rien dire, *Filigrane*, no 1, 90-100.

APPENDICE D

NORMES DE LA REVUE QUÉBÉCOISE DE PSYCHOLOGIE¹¹

Informations générales

1. Les manuscrits sont soumis via le site Web de la revue (<http://www.rqpsy.qc.ca>).
2. Les textes doivent respecter les normes habituelles de présentation des écrits scientifiques. Ils doivent être rédigés à double interligne sur format lettre et sont accompagnés d'un résumé rédigé en *français* et en *anglais*, des mots clés en *français* et en *anglais* ainsi que du titre en *français* et en *anglais*. Les textes comptent un *maximum de 25 pages* (à 2800 caractères et espaces compris par page).
3. Le texte final en traitement de texte (doc, doc.x) doit être téléversé sur le site de la Revue.
4. La première page indique le titre (en français et en anglais), le nom de l'auteur (ou des auteurs), l'endroit où il(s) travaille(nt) ainsi que leurs coordonnées détaillées (numéros de téléphone, de télécopieur, courriel). La page qui suit donne uniquement le titre, les résumés et mots clés (en français et en anglais). Le texte proprement dit commence donc à la troisième page.
5. Une seule adresse de correspondance sera imprimée (p. ex., Adresse de correspondance : Nom, fonction, service, organisme, adresse postale. Téléphone. Télécopieur. Courriel). Néanmoins, les adresses des autres auteurs sont essentielles pour les éventuels contacts lors du processus d'édition et de mise en ligne.
6. Une seule affiliation par auteur sera publiée (l'affiliation principale).

La qualité du français

Les articles doivent être rédigés dans une langue correcte et accessible à la majorité des lecteurs et lectrices (professionnelles et professionnels qui ont régulièrement recours à la psychologie dans l'exercice de leur profession). Les citations provenant

¹¹ Revue québécoise de psychologie. *Soumission d'article*. Récupéré du site de la revue : https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/gscw031?owa_no_site=1935&owa_no_fiche=6&owa_apercu=N&owa_imprimable=N&owa_bottin=

d'auteurs de langue anglaise doivent être traduites en français. Si la traduction d'un terme technique pose problème, il est alors indiqué d'écrire le terme original entre parenthèses, à côté de la traduction qu'on en fait. Tout terme provenant d'une langue étrangère doit être en italiques. Les titres d'ouvrage ou de test doivent être mis en italiques.

Les normes de rédaction

<i>Marges</i>	<i>en pouces</i>	<i>en cm</i>
Haut	1,00	2,54
Bas	1,00	2,54
Gauche	1,00	2,54
Droite	1,00	2,54
Pied de page	0,75	1,90

Caractères : Arial 10

Titre de l'article en français : 10 points, majuscules, gras et ne comportant pas plus de 15 mots

Titre abrégé en français (Running head) : 10 points, minuscules, gras et ne comportant pas plus de 50 caractères et espaces

Titre de l'article en anglais : 10 points, majuscules, gras et ne comportant pas plus de 15 mots

Le nom de l'auteur ou des auteurs et appartenance

Ex. : Colette JOURDAN-IONESCU (en 10 pts)

Université du Québec à Trois-Rivières (en 10 pts)

Début des paragraphes par un retrait négatif de 0,4 pouces (0,63 cm)

Niveaux de titre

Les titres ne doivent pas être des phrases (donc ne comportent pas de verbe)

1er niveau de titre : Caractères : 10 pts, majuscules + centré

2e niveau de titre : Caractères : 10 pts, minuscules + centré

3e niveau de titre : Caractères : 10 pts, minuscules + italique + centré

4e niveau de titre : Caractères : 10 pts, minuscules + italique + début du paragraphe en retrait

Citations

Les citations doivent être traduites en français. Elles sont présentées entre guillemets français (« »). Lorsqu'elles dépassent 40 mots, les citations doivent faire l'objet d'un

paragraphe indépendant avec un retrait de 0,4 pouces (0,63 cm) à gauche et à droite, en incluant la référence (auteur, année et page).

Résumés (français et anglais) comportant au maximum 100 mots

Ceux-ci sont en Arial (10 pts) et commencent aussi avec un retrait négatif de 0,4 pouces (0,63 cm). Ils sont en italiques.

Mots clés (français et anglais) comportant au maximum 6 mots

Ceux-ci sont en Arial (10 pts).

Exemples :

Résumé

L'objet de cet article est de présenter le concept d'intervention appelé « Famille soutien » pour des familles dont un des enfants présente des difficultés d'adaptation. Créée initialement dans le cadre d'un programme d'intervention auprès de familles négligentes et/ou violentes (Palacio-Quintin, Éthier, Jourdan-Ionescu et Lacharité, 1991), l'intervention famille soutien doit toujours s'insérer à l'intérieur d'un plan d'intervention, car on demande à une famille non professionnelle,...

Mots clés : maltraitance, intervention non professionnelle, famille, soutien, supervision

Abstract

The object of this article is to present the intervention concept of « Support family » which aims to help families with a child presenting adaptation problems. Initially created within the context of an intervention program for negligent and/or abusive families (Palacio-Quintin, Ethier, Jourdan-Ionescu et Lacharité, 1991), support family intervention should always be incorporate into an intervention plan because a non professional, but trained and supervised family is asked to accompany a...

Key words: child abuse and neglect, non professional, supervision, support family

Signes de ponctuation

Un espace avant et après le « : »

Un espace avant et après le « % »

Un espace avant et après le « = »

Un espace après le point

Un espace après le point-virgule

Un espace après la virgule

Un espace après le point d'interrogation, le point d'exclamation

Appels de notes de bas de page : en 10 pts

Notes de bas de page : en 10 pts

Parenthèses : Des parenthèses carrées sont utilisées lorsque des parenthèses rondes sont à l'intérieur (p. ex., $[F(1,23) = 29,69, p < .01]$).

Description de l'échantillon : N (échantillon complet) et n (échantillon partiel).

Résultats statistiques

Le système métrique exige, en français, l'utilisation de la virgule comme séparateur des unités et des décimales, par exemple 3,5 cm. Par contre, certaines notations statistiques comme les corrélations et les probabilités proviennent d'un système indépendant du système métrique et il faut alors employer le point (p. ex., $r(45) = .73, p < .01$). Bien que les programmes statistiques donnent plusieurs chiffres après le point décimal, l'usage exige de ne donner que deux chiffres après le séparateur en arrondissant.

Les statistiques exposées dans le texte doivent toujours comporter le symbole du test, le nombre de degrés de liberté s'il y a lieu, la valeur exacte de la statistique et le seuil de signification. Toutes ces notations sont soulignées ou en italique, comme dans le texte présent. Par exemple :

- $t(16) = 2,62, p < .001$
- $F(1,58) = 29,59, p < .001$
- $r(59) = .87, p < .01$
- $r(22) = .21, \text{n.s.}$

Notez bien qu'il n'y a pas d'espace entre le symbole du test et la parenthèse qui présente les degrés de liberté.

De plus, le test X2 se présente avec les degrés de liberté et la taille de l'échantillon entre parenthèses. Par exemple :

- $X^2(2, 125) = 10,51, p < .05$

En outre, le texte doit présenter les statistiques descriptives utiles à la compréhension du sens de l'effet mis en évidence par la statistique inférentielle. L'exemple suivant illustre cette remarque :

- Seules les observations de jeu ont démontré une différence significative, les garçons jouant plus souvent ($M = 3,24$) que les filles ($M = 1,45$) de façon solitaire ($t(79) = 1,97, p < .05$).

Tableaux et figures

Les Tableaux et les Figures sont regroupés après les références. L'endroit où ils doivent être insérés est indiqué dans l'article. Les Tableaux comportent un numéro,

un titre. Les Figures comportent un numéro, un titre et des légendes qui les rendent aisément compréhensibles.

Les Tableaux ou Figures sont annoncés dans le texte d'une des façons suivantes (attention de toujours mettre une majuscule aux mots Tableau et Figure) :

- Le Tableau 1 présente un résumé de...
- Comme le Tableau 1 l'indique...
- (...) l'analyse de variance (voir Figure 1).

Références

Toute référence introduite dans l'article comporte le nom de l'auteur, la date de parution de son ouvrage ainsi que, s'il s'agit d'une citation, la page. Les références sont regroupées sur des feuilles séparées, à la fin de l'article, par ordre alphabétique d'auteurs. La liste des références doit correspondre **exactement** aux auteurs cités dans le texte.

Lorsqu'on cite une publication faite par deux auteurs, on nomme les deux auteurs. Lorsqu'on fait référence à un ouvrage publié par *plus de deux auteurs et moins de sept auteurs*, on les cite tous à la première mention; ensuite, on cite le premier auteur en ajoutant « *et al.* ». Lorsqu'il y a sept auteurs et plus, on cite directement selon la formule « Premier auteur et al., date ». Lorsque la référence comporte plus d'un auteur, le dernier est relié par la perluète (&). Cette règle vaut pour les références introduites dans le texte entre parenthèses et pour celles regroupées à la fin de l'article. Par contre, dans le texte, lorsqu'on fait référence à ce que deux auteurs (ou plus) ont dit, on écrit « et » pour relier les noms des auteurs.

Voici quelques exemples de références pour les trois cas les plus fréquents : un livre, un chapitre dans un ouvrage et un article.

Livre

Vézina, J., Cappeliez, P., & Landreville, P. (1994). *Psychologie gérontologique*. Montréal : Ga tan Morin  diteur.

Les noms du titre d'un volume en anglais sont en minuscules, exception faite de la première lettre du premier mot : *Psychology of aging*.

Chapitre

Alain, M. (1993). Les théories sur les motivations sociales. In R. J. Vallerand & E. E. Th il ( ds), *Introduction à la psychologie de la motivation* (pp. 465-507). Laval (Québec) :  ditions  tudes Vivantes.

Article

Beaudin, G., & Savoie, A. (1995). L'efficacité des équipes de travail : définition, composantes et mesures. *Revue québécoise de psychologie*, 16(1), 185-201.

- Le titre de la revue lorsqu'il est en anglais doit s'écrire avec une majuscule à chacun des mots.
- Il faut veiller à l'exacte correspondance entre les références rapportées dans le texte et celles regroupées à la fin.
- Lorsque plusieurs auteurs sont cités pour une même idée, l'ordre alphabétique est nécessaire (p. ex., Béland, 2001; Normandin & Cossette, 1998; Trudel & Morinville, 1997).

Document dans Internet

Pericak-Vance, M.A., Folstein, S.E. & Wolpert, C.M. (2002). *Explorer l'autisme*. Récupéré le 24 novembre 2005 de <http://www.exploringautism.org/french/>

Texte final

Lorsque l'auteur a effectué les corrections demandées, il fait parvenir le texte final via le site Web de la revue (<http://rqpsy.qc.ca>)

Correction et approbation des épreuves

Les épreuves de l'article sont envoyées à l'auteur avant l'impression et doivent être retournées dans les 48 heures. Dès la publication, l'auteur (ou le 1er auteur) de l'article reçoit 10 tirés à part de l'article.

Si les directives ne sont pas suivies ou si l'auteur tarde à répondre aux demandes du Comité de lecture, la publication des articles risque d'être retardée.

BIBLIOGRAPHIE

- Aichorn, A. (1925). *Wayward Youth*. New York, NY : The Viking Press.
- Akhtar, S. (1989). Narcissistic personality disorder; Descriptive features and differential diagnosis. *Psychiatric Clinics of North America*, 12(3), 505-530.
- Akhtar, S. (1997, mai). *The Shy Narcissist*. Affiche présentée à la 150^e réunion annuelle de l'American Psychiatric Association, San Diego, CA.
- American Psychiatric Association. (2005). *DSM-IV-TR – Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, texte révisé*. Paris, France : Masson.
- Andrews, D. A. et Bonta, J. (2015). *The Psychology of Criminal Conduct* (5^e éd.). New York, NY : Routledge.
- Balier, C. (1988). *Psychanalyse des comportements violents*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Balier, C. (1996). *Psychanalyse des comportements sexuels violents. Une pathologie de l'inachèvement*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Bandura, A. (1977). *Social Learning Theory*. New York, NY : General Learning Press.
- Bandura, A. (1985). Models of causality and social learning theory. Dans M. J. Mahoney et A. Freeman (dir.), *Cognition and Psychotherapy*. New York, NY: Plenum.
- Barth, F. D. (1988). The role of self-esteem in the experience of envy. *American Journal of Psychoanalysis*, 48(3), 198-210.
- Bensimon, P. (2012). Un phénomène encore peu exploré : la désistance. Dans P. Mbanzoulou, M. Hergoz-Evans, et S. Courtine (dir.), *Insertion et désistance des personnes placées sous main de justice* (p. 123-136). Paris, France : L'Harmattan.
- Bergeret, J. (1996). *La personnalité normale et pathologique* (3^e éd.). Paris, France : Dunod.
- Bergeret, J. (2010). *La Violence fondamentale* (2^e éd.). Paris, France : Dunod.

- Bertaux, D. (2010). *L'enquête et ses méthodes – Le récit de vie* (3^e éd.). Paris, France : Armand Colin.
- Birrer, S., Cusson, M. et Ribaux, O. (2013). Les vols avec violence. Dans M. Cusson, S. Guay, J. Proulx et F. Cortoni (dir.), *Traité des violences criminelles* (p. 103-125). Montréal, Canada: Hurtubise.
- Bonnet, G. (2004). Le moi et ses doubles. *Imaginaire et Inconscient*, 14, 23-34.
- Brunet, L. (2008). Réflexions sur la validité et la légitimité des méthodes diagnostiques. *Revue québécoise de psychologie*, 29(2), 29-42.
- Brunet, L. (2009). La recherche psychanalytique et la recherche sur les thérapies psychanalytiques. Réflexions d'un psychanalyste et chercheur. *Filigrane*, 18(2), 70-85.
- Brunet, L. et Casoni, D. (2003). Culpabilité, honte et dynamique criminelle. Au sujet des fonctions anti-pulsionnelles et anti-narcissiques du Surmoi. *Revue française de psychanalyse*, 5, 1561-1565.
- Burgess, R. L. et Akers, R. L. (1966). A differential association-reinforcement theory of criminal behavior. *Social Problems*, 14, 128-147.
- Bursten, B. (1973). Some narcissistic personality types. *The International Journal of Psychoanalysis*, 54(3), 287-300.
- Casoni, D. et Brunet, L. (2003). *La psychocriminologie – Apports psychanalytiques et applications cliniques*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Casoni, D. et Brunet, L. (2007). The psychodynamics that lead to violence. Part I: The case of the chronically violent delinquent. *Canadian Journal of Psychoanalysis*, 15(1), 41-55.
- Casoni, D., Brunet, L. et Pelland, M.-A. (2009). *Les trajectoires de vie menant au désistement criminel : étude de l'histoire de détenus condamnés à une peine d'emprisonnement à perpétuité* (Projet de recherche non-publié). Montréal, Canada.
- Chartier, J.-P. (2003). Psychopathes ou pervers : Le faux débat? *Le Journal des Psychologues*, 211, 27-30.

- Chasseguet-Smirgel, J. (1999). *La maladie d'idéalité – Essai psychanalytique sur l'idéal du moi*. Paris, France : L'Harmattan.
- Chemama, R. (1995). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris, France : Larousse.
- Cleckley, H. (1982). *The Mask of Sanity*. New York, NY : Mosby Medical Library.
- Cooper, A. M. (1998). Further developments of the diagnosis of narcissistic personality disorder. Dans E. F. Ronningstam (dir.), *Disorders of Narcissism: Diagnostic, Clinical, and Empirical Implications* (p. 53-74). Washington, DC : American Psychiatric Press.
- Cooper, A. M. (2006). The narcissistic-masochistic character. Dans A. M. Cooper (dir.), *Contemporary Psychoanalysis in America: Leading Analysts Present their Works* (p. 111-132). Arlington, VA : American Psychiatric Association Publishing. (Ouvrage original publié en 1988 dans R. A. Glick, et D. I. Meyers (dir.), *Masochism. Current Psychoanalytic Perspectives* (p. 117-138). Hillsdale, NJ : American Psychoanalytic Press.)
- Cooper, A. M. (2009). Feature: The narcissistic-masochistic character. *Psychiatric Annals*, 39(10), 904-912.
- Côté, G. (2013). La psychopathie et le comportement violent. Dans M. Cusson, S. Guay, J. Proulx et F. Cortoni (dir.), *Traité des violences criminelles* (p. 437-459). Montréal, Canada: Hurtubise.
- Côté, G., Hodgins, S. et Toupin, J. (1999). Psychopathie, comportement antisocial et violence. Dans J. Proulx, M. Cusson et M. Ouimet (dir.), *Les violences criminelles* (p. 289-317). Saint-Nicolas, Canada: Les Presses de l'Université Laval.
- Denis, P. (2012). *Le narcissisme*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Dessuant, P. (1999). *Béla Grunberger*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Dessuant, P. (2007). *Le narcissisme* (5^e éd.). Paris, France : Presses universitaires de France.
- Diatkine, G. (1983). *Les transformations de la psychopathie*. Paris, France : Presses universitaires de France.

- Diatkine, R. (1966). Agressivité et fantasmes d'agression. *Revue française de psychanalyse*, 30(1), 15-92.
- Diamond, D. et Yeomans, F. (2008). Psychopathologies narcissiques et psychothérapie focalisée sur le transfert (PFT). *Santé mentale au Québec*, 33(1), 115-139.
- Digman, J. M. (1990). Personality structure: Emergence of the five-factor model. *Annual Review of Psychology*, 41, 417-440.
- Dollard, J., Doob, L., Miller, N., Mowrer, O. et Sears, R. (1939). *Frustration and Aggression*. New Haven, CT : Yale University Press.
- Eissler, K. R. (1949). Some problems of delinquency. Dans K. R. Eissler, et P. Federn (dir.), *Searchlights on Delinquency. New Psychoanalytic Studies* (p. 3-25). New York, NY : International Universities Press.
- Erikson, E. H. (1950). *Childhood and Society*. New York, NY : W. W. Norton & Company. (1993).
- Erikson, E. H. (1968). *Identity – Youth and Crisis*. New York, NY : W. W. Norton & Company. (1994).
- Erikson, E. H. (1970). Autobiographic notes on the identity crisis. *Daedalus*, 99(4), 730-759.
- Erikson, E. H. (1988). Youth: Fidelity and Diversity. *Daedalus*, 117(3), 1-24.
- Erikson, E. H. et Erikson, K. T. (1957). The confirmation of the delinquent. *Chicago Review*, 10(4), 15-23.
- Etchegoyen, R. H., López, B. M. et Rabih M. (1987). On envy and how to interpret it. *The International Journal of Psychoanalysis*, 68, 49-60.
- Eysenck, H. J. (1964). *Crime and Personality*. Boston, MA : Houghton Mifflin.
- Eysenck, H. J. et Eysenck, M. W. (1985). *Personality and Individual Differences: A Natural Science Approach*. New York, NY : Plenum.
- Farrall, S. et Bowling, B. (1999). Structuration, human development and desistance from crime. *British Journal of Criminology*, 39, 253-268.

- Forth, A. E., Kosson, D. et Hare, R. D. (2003). *The Hare PCL: Youth Version*. Toronto, Canada : Multi-Health Systems.
- Freud, A. (1949). *Le moi et les mécanismes de défense*. Paris, France : Presses universitaires de France. (2001).
- Freud, S. (1901). *Sur le rêve*. Paris, France : Gallimard. (2008).
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris, France : Gallimard. (2008).
- Freud, S. (1914). *Pour introduire le narcissisme*. Paris, France : Payot. (2012).
- Freud, S. (1915). Pulsions et destins des pulsions. Dans S. Freud (dir.), *Métapsychologie* (p. 5-29). Paris, France : Presses universitaires de France. (2010).
- Freud, S. (1916). Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique. Dans S. Freud (dir.), *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (p. 135-171). Paris, France : Gallimard. (2008).
- Freud, S. (1917). Complément métapsychologique à la doctrine du rêve. Dans S. Freud (dir.), *Métapsychologie* (p. 87-102). Paris, France : Presses universitaires de France. (2010).
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris, France : Payot. (2010).
- Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*. Paris, France : Payot. (2012).
- Freud, S. (1923). *Le moi et le ça*. Paris, France : Payot. (2010).
- Freud, S. (1929). *Malaise dans la civilisation*. Paris, France : Payot. (2010).
- Freud, S. (1940). *Abrégé de psychanalyse*. Paris, France : Presses universitaires de France. (2009).
- Freud, S. et Einstein, A. (1933). *Pourquoi la guerre?* Paris, France : Rivages. (2005).
- Gabbard, G. (2000). Disguise or consent: problems and recommendations concerning the publication and presentation of clinical material. *The International Journal of Psychoanalysis*, 81(6), 1071-1086.

- Gabriel, F. et Brunet, L. (2014). Une étude des relations significatives d'un ex-détenu : aux sources identificatoires de la conflictualité. *Filigrane*, 23(1), 115-135.
- Goldberg, L. R. (1981). Language and individual differences: The search for universals in personality lexicons. Dans L. Wheeler (dir.), *Review of Personality and Social Psychology* (p. 141-165). Beverly Hills, CA : Sage.
- Granic, I. et Patterson, G. R. (2006). Toward a comprehensive model of antisocial development: A dynamic systems approach. *Psychological Review*, 113(1), 101-131.
- Green, A. (1963). Une variante de la position phallique narcissique. *Revue française de psychanalyse*, 27, 117-184.
- Gretton, H. M., Hare, R. D. et Catchpole, R. E. H. (2004). Psychopathy and offending from adolescence to adulthood: A 10-year follow-up. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 72(4), 636-645.
- Grunberger, B. (1971). *Le narcissisme. Essais de psychoanalyse (1956-1971)*. Paris, France : Payot.
- Grunberger, B. (1989). *Narcisse et Anubis. Essais psychanalytiques*. Paris, France : Des femmes.
- Guillem, P., Loren, J.-A. et Orozco, E. (1991). Introduction – Le narcissisme dans les processus de structuration et de déstructuration psychiques. *Revue française de psychanalyse*, 55, 37-100.
- Gunderson, J. et Ronningstam, E. F. (2001). Differentiating antisocial and narcissistic personality disorder. *Journal of Personality Disorders*, 15(2), 103-109.
- Hare, R. D. (1991). *The Hare Psychopathy Checklist – Revised*. Toronto, Canada : Multi-Health Systems.
- Hare, R. D., Clark, D., Grann, M. et Thornton, D. (2000). Psychopathy and the predictive validity of the PCL-R: An international perspective. *Behavioral Sciences and the Law*, 18, 623-645.
- Hare, R. D., Hart, S. D. et Harpur, T. J. (1991). Psychopathy and the DSM-IV criteria for antisocial personality disorder. *Journal of Abnormal Psychology*, 100(3), 391-398.

- Hare, R. D. et Neumann, C. S. (2009). Psychopathy: Assessment and forensic implications. *The Canadian Journal of Psychiatry*, 54(12), 791-802.
- Harpur, T. J., Hakstian, A. R. et Hare, R. D. (1988). Factor structure of the psychopathy checklist. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 56(5), 741-747.
- Hart, S. D., Cox, D. N. et Hare, R. D. (1995). *Manual for the Psychopathy Checklist: Screening Version (PCL:SV)*. Toronto, Canada : Multi-Health Systems.
- Hergoz-Evans, M. (2012). Intérêts et difficultés d'une approche « désistante » en France. Dans P. Mbanzoulou, M. Hergoz-Evans, et S. Courtine (dir.), *Insertion et désistance des personnes placées sous main de justice* (p. 87-109). Paris, France : L'Harmattan.
- Holdwick, D. J., Hilsenroth, M. J., Castlebury, F. D. et Blais, M. A. (1998). Identifying the unique and common characteristics among the DSM-IV antisocial, borderline and narcissistic personality disorder. *Comprehensive Psychiatry*, 39(5), 277-286.
- Johnson, A. M. et Szurek, S. A. (1952). The genesis of antisocial acting out in children and adults. *The Psychoanalytic Quarterly*, 21, 323-343.
- Kazdin, A. E. (2003). *Research Design in Clinical Psychology* (4^e éd.). Boston, MA : Allyn and Bacon.
- Kernberg, O. (1967). Borderline personality organization. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 15, 641-685.
- Kernberg, O. (1970). A psychoanalytic classification of character pathology. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 18, 800-822.
- Kernberg, O. (1975). *Borderline Conditions and Pathological Narcissism*. New York, NY : Jason Aronson.
- Kernberg, O. (1979). *Les troubles limites de la personnalité*. Paris, France : Dunod. (2004).
- Kernberg, O. (2004). *Les troubles graves de la personnalité. Stratégies psychothérapeutiques* (J. Adamov, trad.) (2^e éd.). Paris, France : Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1984 sous le titre *Severe Personality Disorders. Psychotherapeutic Strategies*. New Haven, CT : Yale University Press).

- Kernberg, O. (1989). The narcissistic personality disorder and the differential diagnosis of antisocial behavior. *Psychiatric Clinics of North America*, 12(3), 553-570.
- Kernberg, O. (1992). Psychopathic, paranoid and depressive transferences. *The International Journal of Psychoanalysis*, 73, 13-28.
- Kernberg, O. (1998a). Aggression, hatred, and social violence. *Canadian Journal of Psychoanalysis*, 6(7), 191-206.
- Kernberg, O. (1998b). Pathological narcissism and narcissistic personality disorder. Theoretical background and diagnostic classification. Dans E. F. Ronningstam (dir.), *Disorders of Narcissism: Diagnostic, Clinical, and Empirical Implications* (p. 29-51). Washington, DC : American Psychiatric Press.
- Kernberg, O. (1998c). The psychotherapeutic management of psychopathic, narcissistic, and paranoid transferences. Dans T. Millon, E. Simonsen, M. Birket-Smith, et R. D. Davis (dir.), *Psychopathy: Antisocial, Criminal, and Violent Behavior* (p. 372-392). New York, NY : Guilford Press.
- Klein, M. (1927). Criminal tendencies in normal children. *British Journal of Medical Psychology*, 7(2), 177-192.
- Klein, M. (1934). On criminality. *British Journal of Medical Psychology*, 14(4), 312-315.
- Klein, M. (2011). Envie et gratitude. Dans M. Klein (dir.), *Envie et gratitude et autres essais* (p. 7-93) (V. Smirnoff, S. Aghion et M. Derrida, trad.). Paris, France : Gallimard. (Ouvrage original publié en 1957 (et 1963 et 1975 pour les autres textes) sous le titre *Envy and Gratitude – Our Adult World*. Londres, Royaume-Uni : Melanie Klein Trust).
- Klein, M. (1975). *Love, Guilt and Reparation and Other Works, 1921-1945*. New York, NY : Delta.
- Kohut, H. (1968). The psychoanalytic treatment of narcissistic personality disorder. *Psychoanalytic Study of the Child*, 23, 86-113.
- Kohut, H. (1971). *The Analysis of the Self*. New York, NY : International Universities Press.
- Kohut, H. (1972). Thoughts on narcissism and narcissistic rage. *The Psychoanalytic Study of the Child*, 27, 360-400.

- Kohut, H. (1977). *The Restoration of the Self*. New York, NY : International Universities Press.
- Kohut, H. et Wolf, E. S. (1978). The disorders of the self and their treatment: An outline. *The International Journal of Psychoanalysis*, 59, 413-425.
- Kvale, S. (1999). The psychoanalytic interview as qualitative research. *Qualitative Inquiry*, 5(1), 87-113.
- Lacan, J.-M. É. (1949). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique. *Revue française de psychanalyse*, 13(4), 449-455.
- Lagache, D. (1951). La psycho-criminogénèse. *Revue française de psychanalyse*, 15(1), 103-129.
- Lagache, D. (1955). *La psychanalyse*. Paris, France : Presses universitaires de France. (2009).
- Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (2007). *Vocabulaire de la psychanalyse* (5^e éd.). Paris, France : Presses universitaires de France.
- Larzelere, R. E. et Patterson, G. R. (1990). Parental management: Mediator of the effect of socioeconomic status on early delinquency. *Criminology*, 28(2), 301-324.
- Laub, J. H. et Sampson, R. J. (1993). Turning points in the life course: Why change matters to the study of crime. *Criminology*, 31(3), 301-325.
- Lebovici, S. et Diatkine, R. (1972). L'agression est-elle un concept métapsychologique? *Revue française de psychanalyse*, 36(1), 5-17.
- Luquet, P. (2003). *Les identifications*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Lussier, A. (1975). *Essai sur l'Idéal du Moi*. (Thèse de doctorat non publiée). Université de Montréal.
- Lussier, A. (2006). *La gloire et la faute. Essai psychanalytique sur le conflit qui oppose narcissisme et culpabilité*. Montréal, Canada : Presses de l'Université du Québec.
- Mailloux, N. (1965). Le fonctionnement du Surmoi chez le délinquant habituel. *Contribution à l'étude des sciences de l'homme*, 6, 67-72.

- Mailloux, N. (1971). *Jeunes sans dialogue*. Paris, France : Fleurus.
- Maruna, S. (2001). *Making Good – How Ex-Convicts Reform and Rebuild their Lives*. DC : American Psychological Association.
- Maruna, S. et LeBel, T. P. (2012). How former prisoners desist from crime and why it matters for reintegration practice. Dans P. Mbanzoulou, M. Hergoz-Evans, et S. Courtine (dir.), *Insertion et désistance des personnes placées sous main de justice* (p. 169-179). Paris, France : L'Harmattan.
- Maruna, S., Porter, L. et Carvalho, I. (2004). The Liverpool desistance study and probation practice: Opening the dialogue. *Probation Journal*, 51(3), 221-232.
- McIntosh Fuller, K. L. (2012). *Personality and Crime: An examination of the influence of the five factor model on offending and co-offending*. (Thèse de doctorat). Indiana University of Pennsylvania. Récupéré du site de l'Université : <https://dspace.iup.edu/bitstream/handle/2069/729/Kenethia%20L.%20McIntosh%20Fuller.pdf?sequence=1>
- Merton, R. K. (1938). Social structure and anomie. *American Sociological Review*, 3, 672-682.
- Millon, T. (1996). *Disorders of personality, DSM-IV and beyond* (2^e éd.). New York, NY : Wiley-Interscience.
- Millon T. (1998). DSM narcissistic personality disorder. Historical reflections and future directions. Dans E. F. Ronningstam (dir.), *Disorders of Narcissism: Diagnostic, Clinical, and Empirical Implications* (p. 75-101). Washington, DC : American Psychiatric Press.
- Moffitt, T. E. (1993). Adolescence-limited and life-course-persistent antisocial behavior: A developmental taxonomy. *Psychological Review*, 100(4), 674–701.
- Muuss, R. E. (1980). Peter Blos' modern psychoanalytic interpretation of adolescence. *Journal of Adolescence*, 3, 229-252.
- Neumann, C. S. et Hare, R. D. (2008). Psychopathic traits in a large community sample: Links to violence, alcohol use, and intelligence. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 76(5), 893-899.

- Patterson, G. R. (1982). *A Social Learning Approach, vol. 3: Coercive Family Processes*. Eugene, OR: Castalia Publishing.
- Patterson, G. R. (2002). Etiology and treatment of child and adolescent antisocial behavior. *The Behavior Analyst Today*, 3(2), 133-144.
- Patterson, G. R. et Dishion, T. J. (1985). Contributions of families and peers to delinquency. *Criminology*, 23(1), 63-79.
- Patterson, G. R., Dishion, T. J. et Yoerger, K. (2000). Adolescent growth in new forms of problem behavior: Macro- and micro-peer dynamics. *Prevention Science*, 1, 3-13.
- Patterson, G. R., Forgatch, M. S., Yoerger, K. L. et Stoolmiller, M. (1998). Variables that initiate and maintain an early-onset trajectory for juvenile offending. *Development and Psychopathology*, 10, 531-547.
- Pauzé, É. (1984). *Techniques d'entretien et d'entrevue*. Mont-Royal, Canada : Modulo Éditeur.
- Pedinielli, J.-L. et Fernandez, L. (2009). *L'observation clinique et l'étude de cas*. Barcelone, Espagne : Armand Colin.
- Pham, T. H. et Côté, G. (2000). *Psychopathie : Théorie et recherche*. Paris, France: Presses universitaires du Septentrion.
- Pilon, M. et Séguin, J. R. (2013). Neuropsychologie des comportements antisociaux et de l'agression physique. Dans M. Cusson, S. Guay, J. Proulx et F. Cortoni (dir.), *Traité des violences criminelles* (p. 391-411). Montréal, Canada: Hurtubise.
- Potamianou, A. (1984). *Les enfants de la folie – Violence dans les identifications*. Toulouse, France : Privat.
- Redl, F. (1945). The psychology of gang formation and the treatment of juvenile delinquents. *Psychoanalytic Study of the Child*, 1, 367-377.
- Redl, F. et Wineman, D. (1951). *Children Who Hate; The Disorganization and Breakdown of Behavior Controls*. Glencoe, IL : The Free Press.
- Reich, A. (1954). Early identifications as archaic elements in the superego. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 2, 218-238.

- Reich, A. (1960). Pathological forms of self-esteem regulation. *The Psychoanalytic Study of the Child*, 15, 215-232.
- Reid, J. B. et Patterson, G. R. (1989). The development of antisocial behaviour patterns in childhood and adolescence. *European Journal of Personality*, 3, 107-119.
- Rhodewalt, F., Madrian, J. C. et Cheney, S. (1998). Narcissism, self-knowledge organization, and emotional reactivity: The effect of daily experiences on self-esteem and affect. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 24(1), 75-87.
- Rhodewalt, F. et Morf, C. C. (1998). On self-aggrandizement and anger: A temporal analysis of narcissism and affective reactions to success and failure. *Journal of Personality and Social Psychology*, 74, 672-685.
- Ronningstam, E. F. (2005). *Identifying and Understanding the Narcissistic Personality*. New York, NY : Oxford University Press.
- Ronningstam, E. F. et Gunderson, J. (1990). Identifying criteria for narcissistic personality disorder. *American Journal of Psychiatry*, 147, 918-922.
- Ronningstam, E. F., Gunderson, J. et Lyons M. (1995). Changes in pathological narcissism. *American Journal of Psychiatry*, 152, 253-257.
- Rosenfeld, H. (1964). On the psychopathology of narcissism: A clinical approach. *The International Journal of Psychoanalysis*, 45, 332-337.
- Rosenfeld, H. (1971). A clinical approach to the psychoanalytic theory of life and death instincts: an investigation into the aggressive aspects of narcissism. *The International Journal of Psychoanalysis*, 52, 169-178.
- Rosenfeld, H. (1987). *Impasse and Interpretation. Therapeutic and Anti-Therapeutic Factors in the Psychoanalytic Treatment of Psychotic, Borderline, and Neurotic Patients*. Londres, Royaume-Uni : Tavistock Publications.
- Sarnoff, I. (1951). Identification with the aggressor: Some personality correlates of antisemitism among Jews. *Journal of Personality*, 20, 199-218.
- Schwartz-Salant, N. (1982). *Narcissism and Character Transformation. The Psychology of Narcissistic Character Disorder*. Toronto, Canada : Inner City Book.

- Shover, N. (1983). The later stages of ordinary property offender careers. *Social Problems*, 31(2), 208-218.
- Snyder, J., Cramer, A., A Frank, J. et Patterson, G. R. (2005). The contributions of ineffective discipline and parental hostile attributions of child misbehavior to the development of conduct problems at home and school. *Developmental Psychology*, 41(1), 30-41.
- Snyder, J., Schrepferman, L. P., Bullard, L., McEachern, A. D. et Patterson, G. R. (2012). Covert antisocial behavior, peer deviancy training, parenting processes, and sex differences in the development of antisocial behavior during childhood. *Development and Psychopathology*, 24, 1117-1138.
- Stone, M. H. (2009a). Narcissism and Criminality. *Psychiatric Annals*, 39(4), 194-201.
- Stone, M. H. (2009b). *The Anatomy of Evil*. New York, NY : Prometheus Books.
- Sutherland, E. H. (1947). *Principles of Criminology*. Philadelphie, PA : Lippincott.
- Widiger, T. A. et Corbitt, E. M. (1995). Antisocial personality disorder. Dans W. J. Livesly, *The DSM IV Personality Disorder* (p. 103-126). New York, NY: Guilford.
- Winnicott, D. W. (1989). *De la pédiatrie à la psychanalyse* (J. Kalmanovich, trad.). Paris, France : Payot. (Ouvrage original publié en 1958 sous le titre *Through Paediatrics to Psycho-analysis*. Londres, Royaume-Uni : Tavistock Publications).
- Winnicott, D. W. (1984). *Deprivation and Delinquency*. Londres, Royaume-Uni : Tavistock Publications.
- Yochelson, S. et Samenow, S. E. (1976). *The Criminal Personality. Volume I: A Profile for Change*. New York, NY : Jason Aronson.
- Yorke, C. et Hacker, A.-L. (2014). « Pour introduire le narcissisme » : une lecture pédagogique. *Revue française de psychanalyse*, 78, 44-60.